

**LA CHAPELLE
D'AYTON,**

OU

EMMA COURTNEY.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.

A PARIS,

**Chez MARADAN, rue des Grands-Augustins,
vis-à-vis celle du Pont de Lodi, N° 9.**

1810.

LA CHAPELLE
D'AYTON,

OU

EMMA COURTNEY.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez MARADAN, rue des Grands-Augustins,
vis-à-vis celle du Pont de Lodi, N° 9.

1810.

www.bnf.fr

eISBN : 9782329000923

Sommaire

[Page de Copyright](#)

[Page de titre](#)

[PRÉFACE - DE LA PREMIÈRE ÉDITION.](#)

[CHAPITRE PREMIER.](#)

[CHAPITRE II.](#)

[CHAPITRE III.](#)

[CHAPITRE IV.](#)

[CHAPITRE V.](#)

[CHAPITRE VI.](#)

[CHAPITRE VII.](#)

[CHAPITRE VIII.](#)

[CHAPITRE IX.](#)

[CHAPITRE X.](#)

[CHAPITRE XI.](#)

[CHAPITRE XII.](#)

[CHAPITRE XIII.](#)

[CHAPITRE XIV.](#)

[CHAPITRE XV.](#)

LA CHAPELLE
D'AYTON,

OU

EMMA COURTNEY.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez MARADAN, rue des Grands-Augustins,
vis-à-vis celle du Pont de Lodi, N° 9.

1810.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

DEUX puissances gouvernent la vie de l'homme, sa vocation et sa destinée ; celle-ci entraîne ses pas, tandis que l'autre demeure en possession de sa volonté : c'est ce qui fait que le corps et l'esprit vont si rarement ensemble, et que la tâche qu'il leur est imposée de poursuivre en commun est d'ordinaire si mal remplie. L'ouvrage que je présente offrira sans doute un exemple trop frappant de cette triste vérité. Voici son histoire et la mienne :

Je voulais traduire un livre anglais ; le hasard me fit tomber sur un roman en deux volumes, nommé *Emma Courtney*. En le lisant, je crus voir qu'il ne réussirait pas, mais il m'offrait quelques idées qui me semblèrent heureuses ; je jugeai qu'il serait possible de les employer, d'arranger le roman. Je n'avais rien de mieux à faire, je sentais la nécessité de faire quelque chose , voilà pourquoi je commençai. En avançant, je m'aperçus que d'autres détails, de nouveaux incidens et de nouveaux caractères, m'écartaient absolument du plan de l'ouvrage que j'avais pris d'abord pour base de mon travail. Réduite alors à mes propres forces , je fus plusieurs fois sur le point d'abandonner l'entreprise ; mais j'avais commencé, ce fut ma raison pour continuer. Enfin, j'ai terminé mon ouvrage ; il m'a pris un temps et des peines qui composent ma seule fortune : tels sont les motifs qui m'engagent à le donner au public. Cependant il ne m'appartient pas entièrement : je ne veux voler personne , je ne veux pas davantage qu'on puisse me supposer cette intention ; c'est pourquoi j'ai cru devoir y ajouter cet avertissement.

Voilà tout ce que j'avais à dire ; et j'ai fait un roman et une préface, après avoir juré vingt fois que si je faisais jamais un livre, ce ne serait point un roman, et qu'il n'aurait point de préface.

Ajouté à la seconde édition.

C'est au bout de douze ans que je redonne au public, pour la seconde fois, ce premier ouvrage de ma jeunesse, et c'est avec ce que j'ai pu acquérir de goût et de lumières dans cet intervalle, que je juge maintenant un travail entrepris sans aucune des connaissances qui forment le goût. Il ne m'a pas été difficile d'en apercevoir les nombreux défauts, il aurait été plus difficile de les corriger tous. Le retranchement d'un volume en a dû faire disparaître une partie ; mais plusieurs autres tiennent au fond du roman, et n'auraient pu en être effacés sans le dénaturer entièrement : j'ai du moins tâché de les adoucir.

Je l'avoue cependant, quel que soit l'effet des corrections qu'il m'a été possible de faire, quels que soient les avantages auxquels cet ouvrage a pu devoir le succès qui m'encourage à une nouvelle édition, tel qu'il est, je ne le présenterais pas au public pour la première fois. Mais une édition épuisée m'est un gage de son indulgence ; et lorsque j'en hasarde une seconde, c'est à son goût que j'obéis, et non pas au mien.

Je lui redonne donc mon *Emma*, non pas telle que je la concevrais aujourd'hui, mais telle que je l'ai conçue dans un temps où la conformité d'âge me rendait plus présents et plus vifs les sentimens que je croyais devoir lui attribuer. Douze ans d'occupations sérieuses les ont un peu effacés de mon souvenir, et en les retrouvant ils ont quelquefois étonné ma raison. Mais ce n'est pas ma raison d'aujourd'hui qu'il s'agit de consulter, c'est celle que j'avais alors. Je n'ai point voulu en user envers mon Emma comme ces parens trop sévères envers leurs enfans sur les goûts et les inclinations que leur âge a cessé de comprendre ; je l'ai laissée juge des impressions qu'elle a dû éprouver, et qui n'en ont pas moins existé pour s'être éloignées de ma mémoire. L'on me pardonnera, j'espère, si, peignant une jeune personne, je n'ai pas cru devoir substituer aux erreurs de la jeunesse les erreurs du raisonnement et de l'expérience.

Je dois ajouter que mes corrections portant sur-tout sur le commencement, et cette partie étant la seule où j'eusse conservé quelques rapports avec l'auteur anglais, ces rapports sont presque totalement effacés,

et je puis considérer l'ouvrage comme entièrement mien, sauf deux idées que je ne m'empresserais peut-être pas de réclamer si elles m'appartenaient.

CHAPITRE PREMIER.

EMMA vient de naître ; c'est la fille du riche, du brillant Courtney. Tout semble lui présager un sort digne d'envie, et cependant le malheur préside à sa naissance. Sa mère expire en lui donnant le jour ; jamais les bras maternels ne presseront cette innocente créature. Et son père ? les scènes de douleur qui l'environnent ont ouvert pour un moment son ame froide et légère à des mouvemens de tendresse et de pitié. Un moment il a regardé sa fille comme le reste chéri d'une épouse dont il aurait dû mieux récompenser l'amour et les douces vertus ; pour la première fois, ses yeux ont répandu quelques larmes. Mais elles vont bientôt se sécher sans retour. La tristesse l'importune ; dénué de ce besoin d'affection qui nous attache à des souvenirs douloureux, il n'a jamais su que les éloigner. Pourquoi d'ailleurs entretenir long-temps le regret d'un bien dont il n'a pas voulu jouir ? Madame Courtney était sa flemme, la maîtresse de sa maison, la mère de sa fille, mais il n'en avait point fait la compagne de sa vie. Livré à des plaisirs bruyans et dispendieux, il n'avait payé sa tendresse que de froideur ; et, suivant l'ordinaire, un éloignement injuste avait puni madame Courtney des torts que son époux avait envers elle. Sa mort ne lui laissait aucun vide à remplir. Bientôt sa fille n'est plus à ses yeux qu'une charge embarrassante, et les premiers soins qu'il donne à son enfance, n'ont d'autre but que celui de se délivrer promptement d'une pensée qui le fatigue.

Parmi ceux que le sang ou l'amitié avaient appelés aux derniers momens de madame Courtney, se trouvait M. Melmoth, le mari de sa sœur. M. Melmoth avait quitté, pour remplir ce pieux et pénible devoir, sa flemme qu'il adorait, et qu'il laissait livrée à la plus amère douleur. Ils avaient perdu, la vieille, un enfant, premier gage de l'union la plus tendre, et qu'elle avait voulu nourrir de son lait. Au milieu du deuil général, uniquement occupé d'elle, M. Melmoth ne souffrait que des douleurs qu'il allait lui causer encore. Comment, au milieu des angoisses d'une perte récente, lui faire supporter un nouveau malheur ? Comment lui annoncer que sa sœur n'était plus ? sa sœur qu'elle chérissait tendrement, et dont elle avait toujours reçu les douloureuses confidences ! Puis, regardant avec

attendrissement l'enfant infortuné qu'il voyait a jamais privé des plus douces caresses, il recommençait à pleurer celui que son amour destinait à des jours plus heureux. L'idée lui vint de le remplacer, d'apporter en même temps à sa femme la peine et la consolation. Imaginer et exécuter, n'étaient jamais qu'une même chose pour M. Melmoth. Il exprima son désir comme on sollicite un bienfait ; et M. Courtney, effrayé d'avance des soins qu'exigerait de lui l'éducation d'une jeune personne, y souscrivit avec l'empressement d'un homme qui craint qu'on ne se repente.

CHAPITRE II.

RESTÉE seule chez elle, madame Melmoth attendait avec impatience le retour de son mari. Lui seul pouvait calmer sa douleur, et relever son âme abattue. Elle ignorait le danger de sa sœur, il le lui avait caché. A demi-couchée sur un sofa, la tête appuyée sur sa main, elle se rappelait avec amertume ses plans de félicité, tant de fois repassés dans son esprit, depuis qu'elle avait espéré que son existence s'embellirait du titre de mère. Elle voit entrer son mari, suivi d'une femme portant un enfant. Elle tressaille, change de couleur, se lève avec précipitation, et courant vers lui :

« Quel est cet enfant ? » dit-elle d'une voix altérée.

M. Melmoth hésitait.

« Répondez-moi ! » et l'égarement se peignait dans ses yeux.

« C'est l'enfant de ta sœur, mon amie. »

« L'enfant de ma sœur ! » reprend-elle faiblement. Puis le repoussant de la main, elle détourne la tête et va lentement se rasseoir sur le sofa.

« L'enfant de ma sœur !... En tout autre moment, je l'aurais reçu avec plaisir ; mais aujourd'hui.... M. Melmoth.... comment avez-vous pu me l'apporter aujourd'hui ? »

« Ma bonne amie, cet enfant te redemande, sa mère. »

« Quoi ? Sa mère ? »

« Ce n'est plus l'enfant de ta sœur ; si tu ne le rejettes pas, il va devenir le tien. »

Les yeux de madame Melmoth interrogèrent son mari. Elle lut dans sa contenance, ce qu'elle n'avait pas la force de lui demander. Il n'essaya point d'arrêter les premiers transports de sa douleur ; mêlant, au contraire, ses larmes à celles de sa femme, il semblait vouloir les exciter. Bientôt cependant il prit la petite Emma, qu'il plaça devant elle. Ses yeux retombaient toujours sur cet intéressant objet ; insensiblement d'autres souvenirs vinrent se retracer à son cœur. Elle se baissa vers l'enfant, et lui présenta le sein que, depuis trois jours, elle avait en vain offert à son fils. L'enfant le saisit.

« Bonne Emma ! » s'écria-t-elle en l'embrassant avec transport. Elle la contemplait en silence, quelquefois des larmes baignaient ses paupières. Elle pleurait sa sœur, son enfant ; mais Emma, qui les lui rappelait, était dans ses bras, son époux à ses côtés ; la consolation ne pouvait être bien loin.

Au bout d'un instant, l'enfant commença à crier.

« Chère enfant, ne regrette rien ; ton père te reste seul. Mais moi, je serai ta mère. »

« Et moi ? »

« Et toi ? . . . tu seras sa mère aussi, » dit-elle en souriant.

Dès cet instant , la petite Emma devint leur fille ; madame Melmoth la nourrit , elle ne pouvait s'en séparer, elle éprouvait tous les transports et toutes les inquiétudes d'une mère. M. Melmoth mettait dans ses soins et sa tendresse , presque autant de vivacité que sa femme. M. Courtney fut aussi parfaitement oublié qu'il les oublia lui-même ; et lorsqu'une visite de devoir et de politesse les rapprochait pendant une demi-heure, madame Melmoth songeait à peine à lui donner quelques détails dont il ne pensait pas à s'informer.

CHAPITRE III.

SI je cherchais une femme d'un caractère aimant et facile, dont le cœur s'ouvrît au malheureux et la bourse à l'infortuné, je m'adresserais à l'épouse la plus tendre et la plus chérie. Mais si je voulais trouver une raison supérieure, un esprit éclairé, la force de l'ame et les ressources de l'imagination, je ne les demanderais point à celle qu'une passion constante et partagée aurait suivie dans le paisible état du mariage. Un bonheur habituel a détendu les ressorts de son ame ; toujours sûre de retrouver un appui, elle ignore ses forces, et ne saurait comment les employer. Il n'est pour elle qu'un point dans la vie, qu'un bonheur et qu'une espérance. L'amour s'est, dans son cœur, uni au devoir ; elle ne connaît d'autre devoir que l'amour, d'autres peines que celles de l'amour, d'autre bien que ses plaisirs, et rien dans le monde qui puisse remplacer ses jouissances.

Telle était la bienfaitrice d'Emma. Très-jeune encore, elle avait senti son cœur se déclarer pour M. Melmoth. Les convenances de fortune s'étaient trouvées unies à celle des caractères, et depuis ce temps, rien n'avait trouble leur union, rien n'avait refroidi cet amour qu'elle se plaisait à nourrir, et que, dans l'absence de M. Melmoth, elle amusait par la lecture des romans, son unique occupation. Sûre de la tendresse de son époux, elle avait négligé, pour s'occuper de lui, des soins que peut-être elle aurait dû croire nécessaires pour le fixer. Mais elle avait bien choisi sans y penser, et la plus fine politique n'aurait pu, à cet égard, lui prescrire une conduite différente.

Bon, vif, sensible et gai, modéré dans ses goûts, mais ardent à les satisfaire, M. Melmoth n'aurait pu supporter la solitude à laquelle s'était vouée sa femme. Ces rêveries sentimentales, délices de madame Melmoth, n'auraient pu suffire à un caractère tel que celui de son mari. M. Melmoth n'aimait que sa femme, elle était pour lui la première femme du monde ; mais sa tendresse pour elle ne l'empêchait pas de goûter la société des autres ; il s'occupait d'elle en son absence, mais sans que ses plaisirs en fussent troublés ; il la quittait sans regrets pénibles, et la retrouvait avec la joie la plus vive. Peut-être cette variété de goûts et d'humeurs contribuait-

elle, plus que tout le reste, à entretenir un sentiment que le mariage endort, et que la fidélité ne réveille pas.

Ils n'avaient point eu d'enfans pendant les premières années de leur mariage. Madame Melmoth avait souhaité avec ardeur un lien qui devait l'unir plus fortement à son mari. La mort de son fils avait été le renversement de toutes ses espérances. Dans ce moment de douleur, elle saisit avidement ce qui lui rendait en partie le bien qu'elle venait de voir échapper de ses mains. Emma lui avait été donnée par son mari ; les circonstances dans lesquelles elle l'avait reçue, l'abandon où son père semblait la laisser, tout servit à la lui rendre plus chère. Elle ne pouvait ni s'en séparer, ni la contrarier ; elle l'écoutait, l'interrogeait sans cesse ; elle se plaisait à développer et à faire ressortir une sensibilité, déjà plus vive qu'elle ne l'est ordinairement dans l'enfance ; et M. Melmoth, à son retour, recevait un compte fidèle de tout ce qu'avait fait et dit de charmant sa petite Emma.

Malgré cette perpétuelle occupation où l'on était de ses gentilleses, il était impossible de voir une plus jolie enfant. Si bonne, si tendre, si colère, si caressante quand elle s'appaisait ! Montrant d'ailleurs tant de dispositions pour tout comprendre, tout saisir, tout désirer, tout entreprendre, et même réussir à tout, si l'on eût pu la fixer un quart-d'heure de suite. Ce n'était pas qu'elle manquât de fermeté dans le caractère, mais la multiplicité de ses goûts l'empêchait d'en suivre aucun. Elle quittait une occupation pour l'autre, non pas qu'elle fût dégoûtée de celle-là, mais parceque celle-ci l'entraînait dans le moment. Un obstacle ne l'aurait point arrêtée, mais elle ignorait la nécessité de se contraindre. Elle avait autant de force qu'il en fallait pour se vaincre, mais on ne lui avait jamais dit que cela pût être bon à quelque chose.

Elle avait beaucoup de mémoire, une prodigieuse facilité pour apprendre. Son éducation n'avait été négligée dans aucune partie essentielle ; mais M. Melmoth, que son goût portait à la lecture des poètes, avait de préférence meublé la tête d'Emma de morceaux choisis de leurs meilleurs ouvrages. Elle en savait par cœur un grand nombre, et les récitait avec assez de grâce. On s'étonnait de la trouver si extraordinairement avancée ; à dix ans elle se regardait comme un petit prodige. Madame Melmoth l'employait souvent à lui faire la lecture, et les lectures de madame Melmoth ne plaisaient que trop à l'imagination ardente de sa nièce. Son goût pour les romans allait jusqu'à la fureur. Elle employait à cette dangereuse occupation tout le

temps qu'elle ne donnait pas à ses études, ou à la société de sa tante. Tout son petit revenu passait à se procurer des livres, qui, soumis d'abord à l'inspection de madame Melmoth, ne lui présentaient rien qu'elle ne pût comprendre, et ne crût pouvoir imiter. Tous les personnages du plus fade roman saisisaient tour à tour son imagination ; elle se mettait à la place de chacun d'eux ; la position la plus extraordinaire était toujours celle qu'elle choisissait de préférence ; elle l'accommodait à sa propre situation, aux sentimens qu'elle éprouvait, et, pour ainsi dire, à l'air de son visage. Qu'on n'aille pas, d'après cela, s'imaginer cependant que jamais Emma se fût mis dans l'esprit qu'elle pourrait bien un jour devenir une Bradamante,

Et sous un habit d'homme, en chevalier errant,
Aller par le pays chercher les aventures.

Non vraiment , elle était beaucoup trop raisonnable pour cela, et savait trop bien comment se passent les choses dans le monde. Aussi ne pouvait-elle douter que l'amour sincère et vertueux n'y fût l'occupation habituelle des deux sexes, l'infidélité une chimère, et les mariages de convenances, la plus monstrueuse abomination dont on pût jamais se rendre coupable.

Son cœur n'entraît encore pour rien dans les calculs de son imagination, mais ce n'étaient déjà plus les rêveries de l'enfance. Les années, en s'écoulant, avaient amené cet âge où l'esprit déjà raisonneur n'est pas encore raisonnable. Une ignorance totale de tout ce qu'on apprend dans la société, l'exemple continuel et séduisant de madame Melmoth, tout avait dû nourrir en elle, à certains égards, les idées les plus fausses et les plus dangereuses ; en sorte qu'avec beaucoup d'esprit, un sens droit, l'amour de l'ordre , et le plus grand attachement à ses devoirs, Emma, à l'âge de seize ans, aurait été capable de toutes les nobles folies consacrées et confinées dans les annales du monde romanesque.

A cette époque, l'heureuse Emma, dont rien jusqu'alors n'avait contrarié les desirs, éprouva pour la première fois le sentiment de la douleur. La santé de M. Melmoth s'était dérangée depuis quelque temps, sans qu'il eût cru devoir s'en occuper ; mais tout à coup son mal s'annonça d'une manière tellement effrayante, et les progrès en devinrent si rapides, qu'après trois mois de souffrance, il expira dans les bras de sa femme et d'Emma, qui, les

yeux constamment attachés sur l'objet de leurs affections, avaient attendu jusqu'au moment fatal, qu'un miracle du ciel vînt opérer en leur faveur ce qu'elles ne pouvaient plus demander qu'à lui. Jamais elles n'avaient appris à se défier de l'espérance ; de toutes les leçons du malheur, c'est bien la plus salubre, mais la plus difficile à retenir. La chute fut affreuse ; rien ne peut se comparer à l'état de madame Melmoth. Emma, chargée seule de toute la douleur de sa tante, oubliait, en la voyant, qu'elle eût elle-même un père à pleurer. M. Melmoth laissait trois enfans, fruits tardifs d'un heureux mariage. Le plus âgé n'avait que sept ans. La consolation qu'ils procuraient à leur mère ne pouvait être que momentanée, et même le souvenir d'un bonheur que son mari ne partagerait plus, mêlait une amertume affreuse aux jouissances que lui faisait éprouver la vue de ses enfans. D'ailleurs, passé les premiers momens, il lui fallait quelqu'un en état d'écouter avec intérêt l'histoire de ses amours, et les détails, cent fois répétés, du bonheur qu'elle avait perdu. Emma n'était que trop disposée à l'entendre. Elle eût enchéri volontiers sur les regrets de madame Melmoth, dont la vie ne lui paraissait plus qu'une agonie prolongée. Elle attribuait aux sentimens religieux de sa tante la conservation d'une existence douloureuse, et, frémissant d'un pareil devoir, elle prêtait à ce caractère doux et faible tous les transports d'une ame ardente et d'une imagination exaltée. Quelquefois, au milieu de la nuit, la tête frappée des idées lugubres qui l'avaient suivie pendant le jour, elle se levait, et marchait doucement jusqu'à la porte de sa tante, pour se rassurer contre les terreurs qui l'obsédaient. Bientôt elle l'entendait respirer ; alors, osant à peine en rendre grâce au ciel, elle retournait dans son lit, où bien souvent le reste de la nuit se consumait à déplorer les tourmens solitaires de madame Melmoth, à qui, pendant ce temps, la fatigue avait fait trouver le sommeil.

Les semaines s'écoulaient lentement, et sans l'active sensibilité d'Emma, l'ennui aurait à la fin trouvé place dans des journées entièrement consacrées aux souvenirs. Il leur était venu, à l'occasion de la mort de M. Melmoth, un grand nombre de visites, réglées par l'étiquette et les bienséances. Mais loin de distraire Emma, ce n'avait été pour elle qu'un sujet d'impatience et de gêne. Je crois avoir prévenu d'avance que, vivant dans l'ignorance la plus parfaite de tout ce qui s'appelle usages du monde, elle ne pouvait comprendre l'utilité réelle de ces devoirs, en apparence si minutieux et si frivoles. Il lui était impossible de concevoir qu'une tradition, transmise d'âge en âge, eût déterminé, pour tous les cas prévus, la mesure des soins

que l'humanité devait rendre au malheur. Parmi toutes ces visites, il en était une que l'extrême franchise et la vivacité d'Emma lui rendait cent fois plus fâcheuse encore que toutes les autres : c'était celle de son père. Jamais, depuis qu'elle avait atteint l'âge de réfléchir, elle n'avait pu le voir sans une émotion pénible. Emma connaissait tous les devoirs d'un père ; elle eût été la fille la plus tendre, mais celui qu'elle devait, qu'elle aurait voulu chérir, ne l'avait jamais regardée qu'avec une indifférence révoltante. Elle sentait fort bien que, sans M. et madame Melmoth, elle eût partagé le sort de ceux que la négligence de leurs parens voue dès l'enfance aux malheurs d'une vie honteuse, ou d'une parfaite inutilité. Son amour propre et son cœur, également délicats et sensibles, étaient également blessés par la conduite de M. Courtney. De plus, elle n'ignorait pas de quelle apparence de tendresse la bienséance lui faisait un devoir, et ce devoir lui semblait bien rigoureux ; car, en toute occasion, feindre ou exagérer étaient pour Emma le plus rude de tous les supplices. Depuis la mort de M. Melmoth, les visites de M. Courtney étaient beaucoup plus longues et beaucoup plus fréquentes qu'à l'ordinaire ; il paraissait même faire un peu plus d'attention à sa fille, que cette nouveauté chagrinait et surprenait, également, mais sans lui faire naître aucune idée par rapport à elle-même ; il ne lui était jamais entré dans la tête que son père pût avoir quelque influence sur sa conduite.

Au bout de quelques mois cependant, un jour qu'à la fin d'une visite, pendant laquelle il avait paru absorbé dans quelque réflexion profonde, madame Melmoth lui faisait voir un dessin fort bien fait, qu'Emma venait de finir le matin même : « Je vois, dit-il, combien elle et moi nous vous devons de reconnaissance ; je sens aussi que vous seule pourriez achever dignement ce que vous avez si bien commencé. Cependant, ma sœur, vous me pardonnerez, j'espère, si je me vois contraint de la priver de vos bontés, et de la mettre dans une pension, en attendant qu'elle puisse faire les honneurs de chez moi. »

« Grand Dieu ! » s'écrie Emma en jetant son ouvrage, et courant se réfugier auprès de madame Melmoth ; tandis que celle-ci, choquée autant qu'affligée, regardait son beau-frère sans prononcer un seul mot, n'imaginant pas quels pouvaient être les motifs ni les suites d'un discours aussi étrange.

« Il n'est qu'une manière, reprit-il en s'adressant à sa fille, il n'est qu'une manière d'éviter ce qui vous effraie à si juste titre ; c'est que votre tante veuille consentir à la proposition que je n'ai jamais pu lui faire accepter,

non plus qu'à M. Melmoth. Pardonnez, ma sœur, ajouta-t-il, si je vous ai réduite à cette alternative ; mais c'était le seul moyen que ces refus m'eussent laissé la possibilité de choisir, et je vous déclare que, pour cette fois, je suis irrévocablement déterminé. »

Cette proposition n'était autre chose qu'un arrangement à prendre pour indemniser madame Melmoth des dépenses que lui pouvait occasionner Emma, tant par rapport à son éducation, qu'à l'égard de son séjour dans la maison de cette bonne et sensible parente. Durant la vie de M. Melmoth, tous les efforts de M. Courtney n'avaient pu l'y faire consentir. Celui-ci n'avait même trouvé d'autre expédient pour fournir au moins à l'entretien de sa fille, que d'en charger une femme de sa maison, qui, s'informant avec exactitude de toutes les choses dont elle pouvait avoir besoin, avait ordre de les lui fournir en abondance, et le plus promptement possible.

Emma comprit facilement les intentions de son père. Alors, entièrement remise de la frayeur qu'il lui avait causée, elle se jeta en pleurant dans les bras de sa tante. « Oh ! ma mère, dit-elle, vous n'abandonnerez pas votre enfant ? » Cette tendre amie lui rendait ses caresses, sans s'apercevoir que M. Courtney, les yeux baissés, paraissait dans un état de gêne et d'embarras pénible.

« Quoi ! disait-elle les larmes aux yeux, je l'ai nourrie de mon lait, et elle sera dans ma maison comme une étrangère ? »

Cependant il fallut se résoudre, et tout fut bientôt conclu, à la très-grande satisfaction d'Emma, qui, ne mettant plus de bornes à l'expression de sa joie, prodiguait à madame Melmoth les noms et les caresses les plus tendres. Mais tout à coup ses transports s'arrêtèrent ; elle avait porté ses regards du côté de son père ; elle le vit contraint, agité ; elle baissa les yeux et se tut : que pouvait-elle dire ? une excuse suffit-elle pour réparer les torts du cœur ? devait-elle chercher à démentir son langage ? La feinte peut bien réussir quelquefois, mais ce n'est pas lorsque la vérité se montre à côté d'elle. D'ailleurs, je l'ai dit, les paroles qui servent à feindre n'étaient point à l'usage d'Emma.

Un instant après, M. Courtney reprend avec assez de calme :

« Il me reste encore une chose à vous demander. Tout m'annonce h quel point vous avez pris soin de former son esprit et son cœur, et je vous connaissais trop pour en douter. Mais, permettez-moi de vous le dire, ajoute-t-il en souriant, je vois que vous me l'avez un peu gâtée. Vos bontés, votre indulgence pour elle, lui font contracter de bien douces habitudes. »

Puis reprenant d'un ton plus sérieux : « Ce n'est pas moi sûrement qui veux chercher à les lui faire perdre ; et si les devoirs de sa vie se bornaient toujours à vous prouver sa reconnaissance, je ne lui souhaiterais rien de plus ; mais elle en aura peut-être de plus difficiles à remplir. Il faut l'y préparer de bonne heure, en l'éloignant quelquefois de la maison de sa mère, où jamais rien ne l'arrête, la contrarie, ou l'embarrasse. Elle viendra, une fois par semaine, passer une journée entière chez moi ; elle y trouvera des livres , quelquefois du monde ; nous causerons, nous raisonnerons ensemble, et nous nous accoutumerons l'un à l'autre. »

Madame Melmoth répondit par un signe de tête.

« Et vous, Emma, trouvez-vous cela bien arrangé ? »

Elle n'en savait rien encore, mais cependant elle prit sur elle de répondre affirmativement ; puis, voulant absolument réparer l'étourderie qu'elle avait commise, elle se leva pour aller embrasser son père ; mais combien elle se leva lentement ! combien elle rougit, balbutia en prononçant quelques mots sans aucune suite ! Jamais aussi caresse plus gauchement faite, ne fut-elle plus gauchement reçue. Le rôle de père était aussi nouveau pour M. Courtney, que celui de fille pour Emma, et tous deux virent avec plaisir la fin d'une scène que rien ne leur rendait intéressante. Enfin M. Courtney sortit, en indiquant le lundi pour le jour de la visite convenue. A peine fut-il parti, que madame Melmoth et sa nièce tombèrent dans les bras l'une de l'autre ; celle-ci, transportée de voir s'évanouir les craintes d'un instant, cherchait, en s'approchant de sa tante, à jouir de toute sa félicité, et madame Melmoth, qui de plus regardait le souvenir de M. Courtney comme d'un très-grand avantage pour sa fille, éprouvait en ce moment que la joie pouvait encore arriver à son cœur. Enfin, après avoir raisonné quelque temps sur les causes possibles de ce retour inattendu, Emma courut dans sa chambre, se livrer en liberté aux idées qu'il lui faisait naître : des réflexions elle passa aux rêveries, et les rêveries la conduisirent, comme de coutume, au milieu des espaces imaginaires. Nous ne l'y suivrons pas. Il y a quatre jours encore jusqu'au lundi, c'en est quatre fois plus qu'il ne faut, pour qu'une tête de seize ans puisse faire bien du chemin.

CHAPITRE IV.

IL se peut qu'une ame froide soit accompagnée des graces et de l'usage du monde, qu'un mauvais père ne soit point un avare, et qu'un homme fou de plaisirs à trente ans, commence à s'en dégoûter à cinquante. Voilà ce qu'on se sera dit sans doute pour s'expliquer les nouveaux arrangemens de M. Courtney à l'égard de sa fille. Il n'ignorait pas que M. Melmoth ayant essuyé des pertes considérables, sa veuve et ses enfans se trouvaient réduits à de très-modiques revenus. M. Courtney connaissait très-bien ses devoirs, et les remplissait toujours, lorsqu'ils ne contrariaient point ses goûts ou son indolence. L'économie n'avait jamais fait partie de son caractère, et, malheureusement pour sa fille, l'état de sa fortune aurait pu le prouver à quiconque se serait donné la peine d'entrer un peu dans le détail de ses affaires. Il était donc bien naturel que, pour satisfaire aux convenances, objet de son culte, M. Courtney voulût donner au moins à sa fille ce qui ne lui coûtait guère à dépenser ; et quant à la nouvelle démarche qu'il venait de faire auprès de madame Melmoth, il y avait été poussé par quelques réflexions tardives, fruits douloureux des infirmités qui le menaçaient avant l'âge. Jamais, en se livrant aux plaisirs, M. Courtney n'avait cherché la débauche. Il s'était ruiné en homme de bonne compagnie, et le monde qu'il avait fait jouir de son luxe, ne lui donnait que le titre d'homme aimable et insouciant. Le délabrement de sa santé, qu'il aurait pu prévenir par une vie tranquille, n'était cependant la suite d'aucun excès notoire ; il n'influaient en rien sur ses facultés intellectuelles, et M. Courtney avait trop d'esprit et de goût pour déshonorer sa vieillesse par une de ces habitudes honteuses, plus pesantes cent fois que les liens sacrés du mariage. Il songea donc un jour que la vie de jeune homme commençait à le fatiguer, que celle de vieillard était bien triste lorsqu'on la passait tout seul, et que, pour éviter ces deux inconvéniens, le meilleur moyen était de se rapprocher de sa fille. D'après cela, on sentira facilement, sans qu'il soit nécessaire de combiner beaucoup d'idées, quels avaient été les motifs de sa conduite dans sa dernière apparition chez madame Melmoth. On sent aussi quel devait être son embarras vis-à-vis de celle qu'il fallait regagner, sans déroger cependant à

la dignité paternelle. Il n'avait jamais cherché qu'à plaire ; à quoi bon, quand on n'aime rien, prendre la peine de se faire aimer ? Les graces de la sensibilité étaient les seules dont il ne sût pas faire usage. Il était, vis-à-vis de sa fille, dans une de ces positions bien rares, où l'esprit ne sert, de rien. Aussi lorsque le lundi matin elle arriva chez lui, long-temps avant l'heure indiquée, leur entrevue ne répondit nullement au tableau que s'en était fait Emma. A force de méditer sur les motifs qui pouvaient guider son : père dans cette nouvelle conduite, elle avait en partie deviné la vérité ; seulement elle ne doutait pas qu'un mouvement de tendresse bien naturel, n'eût tout l'honneur de la résolution ; et jouissant d'avance d'un nouveau sentiment, elle avait passé ses quatre jours à regretter une prévention et des froideurs, qu'elle se promettait bien de réparer. Elle arrive le cœur gonflé de joie et d'espérance, monte, en courant, dans le cabinet de son père : celui-ci ne l'attendait pas encore. Elle arrive auprès de lui sans qu'il l'ait aperçue ; il se retourne, et, frappé de l'émotion qui se faisait remarquer sur son visage, il la regarde avec un étonnement qu'elle prend pour de la sévérité. Quelle différence de cet accueil à celui qu'elle avait attendu ! toute sa vivacité s'est évanouie en un clin d'œil, elle reste immobile à sa place. Son père la regarde un moment en silence, puis lui dit bonjour en souriant et en se remettant à l'occupation qu'il avait interrompue. Ce sourire, où elle crut voir quelque chose de moqueur, blesse sa fierté, mais dissipe son trouble. M. Courtney, en rangeant ses papiers, commence à la questionner sur le genre de ses études, sur ses lectures, et le fruit qu'elle en avait tiré. Contentée d'elle, et de l'éducation qu'elle avait reçue, Emma répondait avec tant de franchise et de confiance, qu'il ne fut pas difficile à son père de démêler l'exaltation de sa jeune tête. Rien ne pouvait être plus contraire aux notions qu'il avait adoptées ; la vie du monde est le plus sûr remède contre les idées romanesques, et jamais, dans ce genre, M. Courtney n'avait eu besoin de palliatif.

Cependant il ne voulait pas rebuter sa fille. « Je vois, lui dit-il en souriant et en la conduisant dans sa bibliothèque, que ce sont des héros qu'il faut pour vous plaire ; » et lui remettant entre les mains un volume des *Hommes illustres*, l'engagea à s'occuper jusqu'à l'heure du dîner de cette lecture, qui devait l'intéresser.

Jamais Emma n'avait été moins disposée à croire son père. Savait-il ce qui pouvait l'intéresser, lui qui l'avait écoutée si froidement, presque d'un air railleur ? Elle se sentait mécontente, indignée même : lorsqu'elle se vit

seule, elle ferma son livre par dépit, le rouvrit par ennui, lut les premières lignes, s'arrêta, reprit ; enfin la lecture parvint à fixer son attention. Bientôt son imagination s'enflamma ; elle se voyait au milieu d'Athènes et de Rome ; elle parcourait rapidement les pages, et recommençait pour s'en mieux pénétrer. Le temps s'écoulait sans qu'elle s'en aperçût, et lorsqu'à cinq heures on vint l'avertir que son père l'attendait dans la salle à manger, elle se leva fièrement, et descendit comme on vole à la gloire. M. Courtney l'approcha et sourit ; quelques mots l'eurent bientôt mis au fait des nouvelles dispositions de sa fille. Il la prit par la main pour la présenter à quelques femmes réunies dans un coin de l'appartement : alors tout l'héroïsme d'Emma s'évanouit ; l'attention directe qui se tournait sur elle lui rendit tout l'embarras de son âge, et lorsqu'on se mit à table, la courageuse amazone n'était déjà plus qu'une jeune fille timide et silencieuse.

Pour la première fois Emma se voyait transportée dans le monde ; elle ne l'avait ni craint ni désiré ; il était nouveau même pour son imagination : les impressions qu'il lui faisait éprouver ne ressemblaient à aucunes de celles qu'elle avait rêvées. Elle entendit les éloges donnés à demi-voix à sa figure et à son maintien ; elle vit le sourire d'approbation excité deux ou trois fois par ses courtes et timides réponses. Pour la première fois elle sentit que le désir de plaire ne se borne pas au désir d'être mieux aimée de ce qu'on aime ; mais au même instant où elle comprit qu'il pouvait être flatteur de se voir remarquée, elle se sentit frappée de la crainte qu'on ne lui supposât une pareille prétention. Elle rougit d'autant plus d'exciter l'attention, que ses pensées l'accusaient de la désirer, et sortit de chez son père plus timide qu'elle n'y était entrée, parce qu'elle y avait connu l'amour propre.

Retournée chez sa tante, elle retrouva dans la solitude toute la vivacité de son imagination, dont les combinaisons commençaient à s'étendre. Les lectures sérieuses que lui avait indiquées son père la calmèrent et l'enflammèrent tour à tour, elle revit le monde, revint dans la retraite, apprit à passer sans peine de l'un à l'autre, et à se plaire également dans des situations différentes dont son esprit et son caractère su rent bientôt démêler et employer également toutes les ressources.

Emma atteignit ainsi sa dix-huitième année, sans qu'aucun événement vînt déranger le cours de sa vie habituelle. Elle passait régulièrement tous les lundis la journée entière chez M. Courtney, qu'elle voyait ensuite dans le courant de la semaine, soit chez lui, soit chez madame Melmoth. Elle

était parvenue à surmonter la crainte qu'il lui inspirait ; et, de son côté, mis à l'aise et entraîné par la franchise et la vivacité de sa fille, il lui montrait en général assez de douceur et de complaisance. Ce n'était point cette bonté tendre, ces attentions affectueuses de madame Melmoth ; mais Emma l'occupait, lui devenait nécessaire, et la sensible Emma s'attachait à son ouvrage. M. Courtney paraissait mettre le plus grand soin à former le jugement de sa fille, à rectifier ses idées, à détourner sur des objets utiles l'activité d'une imagination ardente. Depuis que les plaisirs avaient perdu pour lui une partie de ce charme qui le séduisait, il avait trouvé le temps de sentir combien il lui resterait toujours à réparer vis-à-vis d'elle ; et sans regarder, à beaucoup près, les lumières et les vertus comme une ressource équivalente aux richesses dont il avait si bien su jouir, il n'avait trouvé d'autre moyen pour étourdir sa conscience, que de remplacer en elle ce dernier avantage par des biens plus estimables sans doute, mais moins estimés ; par des qualités qui peuvent bien faire rougir la fortune, mais ne la ramènent guère. Quant à cet article, il n'avait qu'à s'applaudir de son ouvrage.

Mais cet ouvrage n'était pas entièrement le sien ; la nature avait plus fait pour Emma que n'eussent pu faire jamais les conseils et les instructions de son père. Née avec un esprit aussi juste qu'étendu, elle pouvait être égarée quelquefois par des conceptions trop rapides, une imagination trop vive pour lui laisser toujours le temps d'attendre l'expérience ou la réflexion ; mais la réflexion ou l'expérience ne lui étaient jamais présentées en vain. Il lui suffisait de voir la vérité pour la reconnaître ; et souvent, en l'apercevant pour la première fois, elle croyait simplement la retrouver, comme une chose dont elle avait déjà l'idée ; tant lui était naturel le sentiment de ce qui était vrai, juste et bon. Il ne manquait à la raison d'Emma qu'un guide capable de s'associer à tous les élans de son ame et de son imagination, pour les diriger ou les rectifier. Sous le rapport de l'esprit et des connaissances, M. Courtney était au-dessus du commun des hommes ; mais une ame froide rétrécit la carrière de l'esprit, beaucoup d'idées manquent à celui qui ne sait pas sentir : il était une foule d'objets sur lesquels la raison de M. Courtney ne devait pas inspirer de confiance à celle de sa fille. Emma sentait bien que son père ne pouvait la comprendre, elle s'accoutumait à renfermer dans son cœur ces sentimens exaltés qu'elle eût craint de voir insulter par un sourire ; elle se plaisait à les nourrir dans le silence, comme ces amis persécutés dont un soin vigilant dérobe l'asile aux regards de

l'inimitié qui s'agite autour de leur retraite. Calme sur tout ce qui compose les intérêts ordinaires de la vie, elle étonnait son père par les progrès de sa raison ; il ne la reconnaissait plus. Si aux yeux de madame Melmoth elle paraissait toujours la même, c'est que pour madame Melmoth Emma était toujours bien.

Mais celle qui avait protégé l'enfance d'Emma ne devait pas jouir longtemps de ses soins, devenus plus attentifs et plus délicats peut-être depuis que de nouvelles idées les avaient rendus un peu moins exclusifs.

Madame Melmoth tombe malade ; au bout de quelques jours le danger se déclare : dès-lors Emma ne quitte plus le pied de son lit, ne perd pas un de ses regards, pas une de ces phrases de délire, dont chaque mot porte un coup de poignard dans le cœur de l'ami qui les recueille avec avidité. Le huitième jour, la malade paraît se calmer un peu ; bientôt elle reconnaît tout ce qui l'environne ; le cœur d'Emma s'ouvre encore une fois à l'espérance. Madame Melmoth demande ses enfans, fait approcher Emma :

« Je meurs, dit-elle, en lui tendant la main ; je vais rejoindre celui que j'ai tant pleuré. Retiens tes larmes, mon Emma, elles redoubleraient l'unique peine que j'éprouve en quittant ce monde ; je te laisse chérie de ton père, il me remplacera. Je connais peu sa fortune, mais, malgré les dépenses qu'il a faites, elle doit suffire pour t'assurer encore une existence agréable ; mes enfans sont trop jeunes pour me pleurer long-temps, je n'ai donc de regrets que les tiens : modère-les, je vais être heureuse. » En prononçant ces mots, ces yeux commencèrent à s'égarer : « Bien heureuse ! » ajouta-t-elle avec plus de force ; puis elle continua : « Et si jamais l'infortune poursuivait ta vie, viens partager ma félicité, accours dans mes bras, ils te seront ouverts comme en ton enfance. » Elle sourit : ses traits s'animèrent, Emma crut la voir déjà dans les régions célestes, mais le moment d'après, tout s'effaça, la mort se peignit sur son visage, et deux heures ne s'étaient pas écoulées, qu'Emma n'avait plus de mère.

Emma crut avoir épuisé désormais tous les coups du malheur, et cependant à peine commençait-elle à se remettre qu'un nouveau nuage vint obscurcir l'horizon que la jeunesse s'efforçait déjà d'éclaircir : l'instant approchait qui devait lui ravir son dernier protecteur sur la terre. La santé de M. Courtney s'affaiblissait de jour en jour ; Emma le vit, et craignit de voir plus loin : elle avait appris à craindre. Passons rapidement sur une année de sa vie. Emma vient d'interrompre ses occupations ; son imagination n'erre plus sur des objets éloignés, elle s'est prescrit une seule tâche, tous ses pas

la conduisent au même but. Sans cesse auprès d'un mourant, dont l'âme, affaiblie par la dissolution de ses organes, ne peut plus supporter le passé, le présent ni l'avenir, la sérénité ne l'abandonne que pour compatir tendrement aux souffrances qu'il éprouve ; elle éloigne ses craintes, calme ses impatiences, et repousse l'expression du repentir, prête à chaque instant à s'échapper de ses lèvres. Elle sait, par l'aveu de son père, à quel état de pauvreté doivent la réduire les prodigalités qu'il se reproche ; elle n'use point, pour le rassurer, de ces phrases de consolation qui, bien souvent ramènent ou prolongent le sentiment de la douleur dans l'âme du malheureux qui ne cherche qu'à l'écarter ; mais toutes ses actions annoncent les goûts les plus simples ; les occupations utiles semblent avoir été de tout temps l'objet de ses préférences : son père, qu'elle paraît oublier pour le mieux servir, parvient quelquefois à partager la sécurité qu'elle lui montre ; un baume salutaire le soutient à ses derniers momens, et lorsqu'il a fini de souffrir, Emma croirait encore offenser le malheur, si elle donnait un regret à l'héritage dont il l'a privée.

Il ne restait, les créanciers payés, de toute la fortune de M. et de madame Courtney, qu'une somme d'environ mille livres sterling, qui, placées chez un banquier, ne pouvaient que bien rigoureusement suffire à la subsistance d'Emma ; elle le savait, et se voyait sans effroi dans la nécessité de se créer elle-même une existence plus heureuse ; d'ailleurs il se présentait pour le moment une ressource également utile et convenable. M. Courtney avait un frère qui, beaucoup moins riche que lui dans l'origine, avait beaucoup mieux ménagé sa fortune, s'était marié, et vivait avec sa femme et ses enfans dans une terre située à quelque distance de Londres. M. Courtney avait, en mourant, recommandé à sa fille de s'adresser à cet oncle, nommé M. Morton ; ils ne s'étaient pas réunis depuis quelques années, de sorte que M. Morton. ne connaissait point Emma ; mais M. Courtney en avait reçu des invitations réitérées de venir avec sa fille passer quelque temps chez lui. Emma lui avait écrit immédiatement après la mort de son père ; elle en avait reçu la réponse la plus tendre, jointe à la prière de se fixer à demeure à Morton-Park.

Sans rien déterminer sur son avenir, Emma crut devoir, pour le moment, accepter l'invitation de son oncle : après un mois de séjour à Londres, donné à des arrangemens nécessaires, elle fixa le jour de son départ ; mais avant de s'éloigner, elle voulut revoir encore une fois les enfans de madame Melmoth ; on les avait mis dans des pensions différentes : tout se séparait,

et ne laissait plus aucun vestige de cet intérieur charmant, où si long-temps elle avait trouvé le bonheur. Elle avait passé devant la maison de cette tendre amie : des étrangers l'occupaient ; une figure inconnue s'était présentée à la fenêtre où la pauvre Emma cherchait encore sa mère. En rentrant, elle avait congédié les domestiques de M. Courtney ; elle venait de les voir pour la dernière fois. Elle se retire chez elle, et traverse silencieusement ces appartemens solitaires. En arrivant dans sa chambre, elle la trouve en désordre ; tous ses meubles dérangés de leur place accoutumée semblent attendre et solliciter son départ. Elle s'assied, son cœur se serre ; ses yeux errent autour d'elle pour y découvrir un être vivant qui la console. Elle est seule, une lumière unique éclaire sa chambre, l'obscurité l'environne, l'effroi la saisit, le moindre bruit la glace d'épouvante, le silence lui paraît affreux comme la mort : quelquefois ranimée par ce murmure que forme dans le lointain le mouvement uniforme des voitures qui parcourent la ville, elle écoute avidement, et se trouve au milieu de ses semblables ; le son meurt, et de nouveau elle se croit seule au monde.

« Quel présage ! s'écrie-t-elle avec un mouvement de terreur ; peut-être bien souvent seule comme aujourd'hui, mais non plus comme aujourd'hui dans la maison de mon père, attendrai-je le malheur avec la naissance du jour. »

CHAPITRE V.

EN s'éveillant, Emma avait trouvé les terreurs de la veille entièrement dissipées, et tout son courage revenu ; mais craignant de le reperdre encore, elle était sortie en grande hâte de la maison pour aller gagner la voiture qui devait la conduire à Morton-Park. L'air du matin, le mouvement des rues, celui de la voiture publique, avaient achevé de la distraire ; et lorsqu'elle commença à s'éloigner de Londres, ses idées avaient pris absolument un autre cours.

A son arrivée à Morton-Park, elle trouva le maître de la maison qui, du plus loin qu'il l'aperçut, courut à elle ; et la serrant dans ses bras comme un ami de vingt ans, lui prodigua les noms les plus tendres, l'appela sa chère enfant, et pensa lui dire qu'il la trouvait embellie. Touchée d'un semblable accueil, Emma croyait déjà sentir qu'elle allait retrouver le bonheur dans une maison où elle serait aimée ; elle avançait presque son oncle, qui la conduisait vers madame Morton, lorsqu'en approchant de la pièce où l'attendait celle-ci, elle le vit ralentir sa marche, le ton de sa voix baissa, tout son maintien prit quelque chose de contraint, comme s'il eût craint de laisser apercevoir l'expression de sa joie. Avant qu'Emma eût eu le temps de s'étonner de ce changement, il lui fut expliqué par l'aspect de madame Morton, placée au fond de la chambre, près d'un métier, d'où elle se leva silencieusement pour attendre qu'Emma fût arrivée près d'elle. A l'air dérangé qu'elle laissait voir, on eût pu croire qu'elle ne s'attendait pas à cette visite ; à l'air cérémonieux qu'elle affectait, on aurait pensé qu'elle avait cru devoir s'y préparer depuis longtemps.

Madame Morton était une de ces personnes dont les proportions communes, les manières communes, le ton commun, eussent dû composer ce qu'on appelle vulgairement la tournure d'une bonne femme, sans l'air de mauvaise humeur qui semblait faire le trait caractéristique de son visage. Près d'elle étaient ces deux filles, dont celle qui paraissait la plus âgée des deux, posée, pincée, n'ouvrait jamais la bouche que ses yeux ne consultassent ceux de sa mère. La plus jeune ne disait mot, et l'on voyait bien que c'était parce qu'elle aimait encore mieux se taire que de ne pas

parler à sa fantaisie. Après les plus froides expressions de satisfaction, tout le monde s'étant assis en cercle, madame Morton entama ainsi l'entretien :

« C'est d'aujourd'hui , miss , que vous avez quitté Londres ? »

« De ce matin. »

Un silence.

« En poste, je suppose ? »

« Non, madame, par la voiture publique. »

« Par la voiture publique ? vous avez dû trouver cette manière de voyager bien fatigante, bien extraordinaire. »

« Ma cousine, dit Sarah (c'était l'aînée), ne doit pas être accoutumée à la fatigue. »

« A rien qui la gêne », reprit madame Morton.

« J'aurais, dans cette supposition, beaucoup d'habitudes à prendre. Je ne crois pas que cela me fût très-difficile ; au reste, ce n'est point, ici que je puis essayer mes forces. »

« Bien, mon Emma », dit M. Morton en lui serrant la main. « Miss Courtney se tromperait beaucoup, reprit madame Morton, si elle voulait comparer ma maison aux habitations de Londres. Je crains, malgré tous mes soins pour la lui rendre agréable, que l'habitude de mieux ne lui fasse trouver la vie que nous menons, bien triste et bien monotone. »

« Pourquoi donc ? » s'écria M. Morton.

« Pourquoi, monsieur ? Je m'étonne de la question. »

« Vous avez raison, je n'y pensais pas, » reprit M. Morton, comme se hâtant de se taire pour réparer l'imprudence qu'il avait eue de parler.

« Vous savez fort bien, reprend madame Morton, à quel point la vie de Londres diffère de celle qu'on mène ici ; d'ailleurs je ne prétends qu'à vivre simplement : ce que je veux, c'est qu'on soit à son aise chez moi ; mais voilà tout. »

Emma, qui n'avait pas jugé à propos d'entrer dans ce démêlé, profita du premier moment de silence pour solliciter la liberté de se retirer ; ce qui lui fut accordé, non sans de nouvelles cérémonies de la part de madame Morton, qui, en la conduisant dans sa chambre, n'oublia pas dans ses complimens un seul des meubles dont elle était garnie.

Emma crut voir dès cet instant que ce n'était pas là qu'elle était destinée à passer sa vie ; mais déterminée à s'efforcer de rendre du moins supportable ce qu'elle devait supporter quelques temps, en entrant le lendemain dans la salle du déjeuner, elle salua madame Morton avec tant de

grace, et les jeunes filles d'une manière si affectueuse, qu'il fallut un peu bannir du cérémonial de la veille : on s'examinait moins, et l'on cherchait davantage à se faire remarquer ; madame Morton paraissait plus douce envers ses filles, les jeunes personnes plus prévenantes entre elles ; en un mot, il régnait dans la famille cet air de parure qu'on prend toujours pour un nouvel hôte, et que l'on quitte beaucoup trop promptement aussitôt qu'on commence à s'accoutumer à lui. Cependant, au milieu du déjeûner, madame Morton paraissant se ressouvenir d'une chose qu'elle craignait d'oublier encore :

« A propos, mis Courtney, vous n'avez point amené de femme pour vous servir ? vous comptez apparemment en prendre une dans ce pays-ci ? vous voudrez bien m'avertir quelques jours d'avance, afin que je cherche où la loger. »

« Mon Dieu ! ma chère, interrompit M. Morton, comment serait-il si difficile de loger une femme pour Emma ? le château est assez grand, je pense.... — Permettez-moi de vous dire, monsieur, que me mêlant habituellement de ces sortes de soins, je dois savoir à quoi m'en tenir. »

« Ah ! vous avez raison, rien n'est plus vrai ; mais je ne croyais pas qu'il fût si difficile de loger une femme pour Emma. »

« Je vous prie, madame, dit Emma sitôt qu'elle put placer une parole, de ne vous donner aucune peine à cet égard : je n'ai point de femme et ne compte point en prendre ; je n'ai point appris à multiplier mes besoins, et de tous les inconvénients, le seul auquel je ne pusse m'accoutumer, ce serait de me rendre importune. » Madame Morton se tut, et M. Morton, toujours encouragé par le silence de sa femme, témoigna, par des expressions pleines d'affection et de bonhomie, le plaisir qu'il avait à posséder chez lui celle qu'il appelait déjà son Emma.

Quelques jours se passèrent ainsi : Emma commençait à s'accoutumer aux manières de madame Morton, dont ses réponses douces et nobles déconcertaient à chaque instant la désobligeante politesse. Madame Morton, comme elle-même l'annonçait, ne *prétendait* qu'à la simplicité, *n'exigeait* que l'aisance ; une affectation de franchise lui faisait ajouter la brusquerie au son bruyant de sa voix masculine, et la familiarité habituelle de ses discours ne rendait que plus frappante l'espèce de réserve qu'elle semblait affecter à l'égard de la nièce de son mari.

Un matin, pendant le déjeûner, on avait annoncé pour le lendemain l'arrivée de deux étrangers. Madame Morton avait paru apprendre d'abord

avec satisfaction l'arrivée de M. Montagne, et cependant, l'instant d'après, avait témoigné à Emma plus d'humeur encore qu'à l'ordinaire. Le nom de monsieur Pemberton fit sourire et rougir Anna, tandis que sa sœur, feignant de ne pas écouter, cherchait à témoigner la plus grande indifférence.

Le déjeuner venait de finir. Emma était descendue dans le jardin, elle y fut bientôt suivie par Anna, qui, courant après elle, s'empara de son bras avec un air de confiance. On n'était pas plus jolie, plus étourdie, plus vive, plus vaine, et meilleure enfant qu'Anna. » ,

« Ah ! ma cousine, que je suis bien aise de vous trouver ! j'ai mille choses à vous dire. »

« Je le conçois, nous n'avons jamais été, jusqu'à présent, fort à portée de nous communiquer nos réflexions. »

« Avez-vous vu la mine qu'a fait Sarah quand j'ai parlé de M. Pemberton ? »

« Je n'imagine pas que Sarah fasse la mine aux gens que ses parens trouvent bon de recevoir chez eux, et surtout à son cousin. »

« Vous ne m'entendez pas : elle aurait bien voulu faire croire qu'elle ne s'en souciait pas. »

« Je ne vois pas pourquoi. »

« C'est qu'elle voudrait que mon cousin la trouvât jolie, la trouvât plus jolie que moi. Maman désirerait bien qu'elle se mariât, et moi aussi, je vous assure ; car on aurait beau me trouver pendant cent ans plus jolie que Sarah, vous pouvez être certaine qu'on ne me marierait jamais que la dernière. »

« Vous êtes pressée de vous marier ? »

« Savez-vous bien que j'ai près de seize ans. D'ailleurs, si vous saviez comme je m'ennuie ; nous ne voyons personne : aussi, maman et Sarah avaient beau dire, cela m'a fait bien plaisir quand j'ai su que vous veniez demeurer ici pour tout à fait. »

« Tout à fait ? je ne le crois pas. Mais, dites-moi, votre mère et Sarah ne désiraient donc pas que je vinsse ici ? » reprit Emma en rougissant un peu.

« Oh ! ce n'est pas cela, répondit Anna d'un air assez embarrassé. Puis, s'approchant de l'oreille d'Emma : Si maman ne l'avait pas voulu, mon père ne vous l'aurait pas proposé ; mais comme vous étiez plus riche que nous, comme vous aviez passé votre vie à Londres, elle craignait que vous ne vous ennuyassiez avec nous : au reste, se dites à personne ce que je viens de vous dire ; c'est un secret au moins que je vous ai confié. »

Alors l'étourdie s'en alla en courant, bien contente, disait-elle, d'avoir soulagé son cœur.

Elle laissait celui d'Emma gonflé d'amertume. Elle voyait clairement à quelle cause elle devait attribuer la mauvaise humeur de madame Morton. Ce mot *vous étiez plus riche que nous* lui paraissait la solution du problème. La basse envie de madame Morton révoltait son ame ; l'idée d'en être reçue avec répugnance blessait son orgueil. Et c'était là pour le moment son unique asile ! ah ! du moins fallait-il travailler à en sortir. Une autre, dans sa situation eût pu regarder la chose comme impossible, et n'aurait tiré de ses réflexions que le courage de se soumettre ; mais Emma ne croyait pas aux impossibilités ; et si le courage de se soumettre à sa destinée devait être aussi un jour à son usage, ce ne pouvait être que quand elle aurait épuisé tous les moyens de résistance. Elle passa la journée à former mille projets, et l'agitation de ses pensées ne fut suspendue que le lendemain, par la distraction que lui apporta l'arrivée des deux hôtes que l'on attendait.

Ni l'un ni l'autre ne lui étaient entièrement inconnus, elle les avait vus chez son père. Si M. Pemberton, jeune homme doué d'une assez jolie figure et d'un ton très-capable, était du nombre de ceux dont Emma, à seize ans, avait pu désirer d'attirer l'attention, il avait voyagé depuis ; et ce temps, que M. Pemberton avait employé, à redoubler de considération pour lui même, avait mis Emma en état de lui en accorder beaucoup moins. En le revoyant, en l'écoutant, elle éprouva l'effet que nous fait éprouver dans l'âge de la raison une seconde lecture de ces livres auxquels nos souvenirs ont conservé le charme que leur avait prêté notre enfance. Elle sourit du prix qu'elle avait pu attacher aux éloges de M. Pemberton ; mais à quel âge n'a-t-on pas à sourire des opinions de l'année précédente ? Cependant chaque pas que nous avons fait vers la raison nous paraît devoir être le dernier ; et de ce qu'on a changé, on tire la conclusion que l'on ne changera plus.

De son côté, M. Pemberton n'avait pas été moins surpris en revoyant celle que trois ans auparavant il avait daigné quelquefois honorer de son suffrage. Tout était noble dans la figure et le maintien d'Emma, tout dans ses manières était rempli de grâce et d'attrait. Avec un peu plus de froideur elle eût été imposante ; avec un peu moins de retenue elle eût pu paraître coquette. Tous les mouvemens de son ame se peignaient tour à tour sur sa physionomie, où, malgré la douceur naturelle de son regard, une expression dédaigneuse pouvait quelquefois trouver place ; tout s'animait autour d'elle du charme de son entretien, où perçait quelquefois la malice d'un esprit que

n'avait pas encore entièrement corrigé la bonté de son cœur. M. Pemberton put apercevoir par la suite qu'elle n'était pas toujours assez insensible au plaisir de déconcerter un sot ou de punir un impertinent ; mais pour le moment il ne vit en elle que ses moyens de plaire, il oublia ce qu'il fallait pour qu'on lui plût, ou, s'il y pensa, ses calculs eurent le résultat de ceux que l'on fait sans l'hôte chez lequel on veut obtenir logement et crédit. Emma vit son triomphe, et sourit une seconde fois du plaisir de le voir avec indifférence. Anna bouda ; Sarah ne montra point d'humeur, mais en conserva davantage, et les sentimens de madame Morton se manifestèrent par un redoublement d'aigreur qui ne se contenait qu'en présence de M. Montague.

M. Montague était un homme de quarante ans. Sa figure, quoique belle, annonçait son âge ; mais on n'eût pu lui désirer une année de moins, l'air de la jeunesse se fût accordé moins avantageusement avec ce calme affectueux, cette sérénité noble qui se répandait sur toutes ses actions ; il eût ôté du charme à cette indulgence, toujours plus aimable en raison du droit supposé de se montrer plus sévère. M. Montague était regardé avec vénération dans la famille de M. Morton, auquel il avait rendu d'importans services, et madame Morton elle-même ne pouvait échapper à l'influence de ce sentiment de calme et de paix que répandaient autour de lui la sagesse de son esprit et la constante égalité de son ame. Dès qu'il sortait de la chambre, un concert d'éloges se faisait entendre. L'excellent homme ! s'écriait M. Morton. M. Pemberton, du ton d'un homme qui croit que son opinion compte pour quelque chose, disait : « M. Montague, c'est un homme dont je fais cas. » — « Il a une charmante terre à trente mille de Londres, » observait la fille à marier.

Emma seule ne disait rien, le sentiment que lui inspirait M. Montague était de ceux qu'elle n'avait ni le besoin ni l'habitude d'exprimer, il s'unissait en elle à son enthousiasme pour la vertu ; elle y joignait l'attendrissement qu'inspire la reconnaissance. Dès les premiers jours de son arrivée à Morton-Park, M. Montague s'était empressé de la prévenir par des marques de considération bien flatteuses de la part d'un homme tel que lui. Il l'avait peu connue personnellement ; mais instruit du renversement de sa fortune, instruit par M. Courtney lui-même de sa conduite envers ce père coupable et malheureux, il avait conçu pour elle une estime véritable, et lui avait fait sentir qu'il est à l'accomplissement des devoirs une récompense

moins nécessaire, mais plus douce encore que le témoignage de la conscience, l'approbation des gens vertueux.

La conformité de leurs idées sur beaucoup d'objets, la déférence à laquelle Emma se sentait portée sur beaucoup d'autres, avaient promptement établi entre elle et M. Montague une confiance qui excitait violemment la jalousie de M. Pemberton, faisait le texte des observations de Sarah, et dont Anna se divertissait sans conséquence ; car elle n'imaginait pas d'envier à sa cousine la confiance et les attentions d'un homme de quarante ans. Cependant l'amitié de M. Montague, en plaçant Emma dans une situation plus douce, plus honorable, lui avait bientôt rendu moins pénible l'idée de séjourner quelque temps avec madame Morton ; elle pensait même quelquefois qu'elle pourrait, à force de soins, obtenir son affection ; elle se sentait disposée à la mériter, et Emma ne croyait pas qu'on pût être injuste long-temps.

Outre Anna et Sarah, madame Morton avait deux autres filles, dont la plus âgée n'avait pas douze ans, et qu'elle élevait alors chez elle, de même que les deux aînées. Comme cette occupation employait une grande partie de son temps, elle faisait très-souvent le sujet des entretiens de la famille. Un matin, que M. Montague avait quitté de bonne heure la table du déjeuner, et que M. Pemberton, après une dissertation philosophique, pendant laquelle Emma l'avait contrarié tout le temps, s'était retiré d'assez mauvaise humeur, la conversation tomba sur la difficulté de se procurer des maîtres à la campagne.

Anna témoignait le desir que sa cousine lui donnât quelques leçons de musique ; Emma, en exprimant la crainte qu'Anna manquât des dispositions nécessaires pour en profiter, offrait du moins ses soins à madame Morton pour ses deux filles Clara et Betty. M. Morton enchanté disait qu'il voulait prendre aussi des leçons de sa nièce.

« Vous en êtes fort le maître, monsieur, reprit madame Morton ; mais pour vos filles, c'est autre chose, s'il vous plaît. »

« Et pourquoi cela ? »

« Miss Courtney ne saurait mieux faire, si cela lui convient, que d'employer ses talens pour l'éducation ; mais quant à moi, je désire que personne ne se mêle de celle de mes enfans, j'ai mes notions particulières à cet égard. Mes filles ne sont pas destinées à une fortune considérable, et l'éducation brillante de miss Courtney ne leur conviendrait en aucune manière. »

Ce discours, très-expressif par lui-même, le devenait davantage encore par la manière dont il était prononcé. Emma rougit beaucoup.

« Je n'aurais pas imaginé, madame, répondit-elle avec fierté, que ce fût solliciter une faveur ; mon but était de vous proposer une chose qui pût vous être utile. »

« Mille fois trop bonne, » et ce mot fut accompagné du regard le plus impertinent. Blessée au vif, Emma se préparait à répondre, quand mistriss Péters, la concierge du château, en entrant dans la chambre, arrêta sur ses lèvres une phrase qui l'eût brouillée pour toujours avec madame Morton. Mistriss Péters venait demander quelques ordres à sa maîtresse. Madame Morton sortit avec elle. M. Morton, comme c'était son usage dans les cas embarrassants, s'était esquivé par la porte du jardin, et Anna, toujours courant, n'avait pas manqué de profiter de l'occasion d'une porte ouverte. Sarah suivit sa mère les yeux baissés. Ce contre-temps acheva d'irriter Emma, dont le sang bouillait dans ses veines. Restée seule, elle se lève avec un mouvement de la plus vive impatience ; des larmes de dépit la suffoquaient. Elle allait sortir, quand M. Montague, qu'elle n'avait pas remarqué, s'avance vers elle de l'embrasement d'une fenêtre, dans laquelle il était resté à lire une gazette. Confuse du mouvement qu'elle avait laissé échapper, elle s'arrête, et, les yeux baissés, se rassied sur la chaise qu'elle venait de quitter. M. Montague s'assied près d'elle et lui prend affectueusement la main, qu'elle avait laissé tomber. Alors ses larmes commencent à couler, sans qu'il lui soit possible de les retenir.

« De quoi rougit miss Courtney, demande M. Montague ; de quoi pleure-t-elle ? a-t-elle donc, dans ce qui vient de se passer, quelques reproches à se faire ? » Puis, voyant qu'elle continuait à pleurer sans rien répondre : Quelle faiblesse ! est-elle digne de vous ? »

« Vous avez raison, je le sens ; mais songez que c'est le premier dégoût que j'essuie, le premier qui me fasse connaître les malheurs d'un être isolé, dénué d'amis sur la terre. »

« Dénuée d'amis ! Qui vous l'a dit, miss Courtney, que vous manquez d'amis ? vous en trouverez, croyez-moi, sitôt que vous daignerez les recevoir. » Emma leva sur lui des regards où se peignait la reconnaissance. « Sachez seulement vous apprécier davantage. L'opinion de madame Morton vous a-t-elle rabaisée à vos yeux ? a-t-elle le pouvoir de vous humilier ?

elle ne l'aura pas long temps. »

« Que voulez-vous dire ? »

« Je vais quitter sa maison, non pas demain, mais aujourd'hui, dans l'instant, tout à l'heure. »

« Pourquoi, miss Courtney ? qu'y a-t-il de changé dans votre position ? êtes-vous moins qu'hier chez un oncle qui vous chérit, dans l'asile que vous indiqua votre père, entourée de gens qui vous aiment ou vous admirent ? »

« Je suis chez madame Morton qui me hait, j'y suis malgré elle, elle veut que je le sache : hé bien, je le sais, je le vois, je profiterai de ses avertissemens, je l'aurais dû faire depuis longtemps ; en vérité, mon malheur me commandait plus de fierté. »

« Pardonnez-moi, miss Courtney ; le malheur n'a rien à commander à une ame véritablement élevée. Toujours la même, si quelquefois, du milieu de l'infortune, elle nous paraît s'élever au-dessus des proportions ordinaires, c'est qu'alors, dénuée d'entours et d'appuis, elle se montre toute entière ce qu'elle est et ce qu'elle fut toujours. Dans toutes les situations, également supérieure à l'outrage, elle l'ignore ou le dédaigne. Mais, convenez-en, aimable miss Courtney, un peu de vivacité vous exagère l'injure que vous avez cru recevoir de madame Morton. »

« Quoi ! vous voulez que je reste ici ? »

« Pour le moment, sans doute je le désire ; et si je l'osais, je vous en prierais. »

Elle réfléchit un instant, puis levant les yeux : « M. Montague, lui dit-elle d'un ton doux et ferme, vous attirez toute ma confiance, je suivrai vos conseils. J'ai besoin d'un guide, ajouta-t-elle en le regardant avec un sourire ; voulez-vous prendre cet emploi ? »

« C'est le plus grand bonheur que je puisse envisager ; cependant, reprit-il en souriant à son tour, mon rôle sera périlleux : aimez-vous la vérité ? »

« Essayez. »

« Soit, j'en veux courir les risques. »

« Vous me servirez de conscience. »

Depuis ce moment, chaque journée semblait augmenter l'estime et l'amitié que s'étaient inspirées mutuellement M. Montague et miss Courtney. Mais quoique assurément on ne pût reprocher à celle-ci de manquer aux convenances, dans la manière dont elle exprimait ses sentimens pour M. Montague, les jeunes personnes en avaient fait le sujet de leurs railleries, ne laissant échapper aucune occasion de la féliciter sur sa conquête. Elle avait commencé par y répondre gaiement, et se prêter à la

plaisanterie ; mais à la fin, ennuyée de ces propos répétés sans ménagement et sans esprit, et qui lui paraissaient contraster d'une manière choquante avec la tournure et l'existence de M. Montague ; excédée d'ailleurs par M. Pemberton, qui les prenait sans cesse pour le texte de ses discours, auxquels il mêlait souvent de l'humeur, elle s'échappait quelquefois à témoigner un peu d'impatience. Alors Anna se sauvait en riant, et Sarah se taisait d'un air de mystère.

CHAPITRE VI.

CEPENDANT Emma ne s'endormait plus dans l'espérance de pouvoir se fixer d'une manière supportable au milieu de la famille de son oncle. Il fallait donc chercher une retraite. La réponse de madame Morton, en y réfléchissant, lui avait fait naître une idée qu'elle s'était hâtée de mettre à profit. Elle savait que beaucoup de femmes, ne voulant ni se séparer de leurs filles, ni les élever elles-mêmes, ni les confier à ces personnes, dont l'état servile et l'intelligence bornée exigent une surveillance continuelle, cherchaient des gouvernantes dans une classe plus relevée et plus instruite. Cet emploi lui semblait être ce qu'il y avait de plus décent pour une personne de son âge. La maîtresse de la pension où l'on avait mis la fille de madame Melmoth pouvait lui rendre service à cet égard. Cette femme, l'avait prise en amitié, elle connaissait beaucoup de monde, et souvent l'on s'adressait à elle pour trouver des personnes propres à l'emploi que désirait remplir Emma. Elle lui avait écrit. Peut-être eût-il été bien d'en parler d'abord à M. Montague ; peut-être même, sous ce rapport, eût-il pu lui être utile. Mais, sans trop savoir pourquoi elle répugnait lui demander un service de ce genre, et d'ailleurs, s'il faut le dire, un peu trop portée aux résolutions tranchantes et à tout ce qui paraît annoncer la force de l'ame, elle craignait, sans se l'avouer, des conseils que sa raison l'eût peut-être forcée d'adopter, et qui l'eussent détournée du penchant de son caractère. Mais, quelle que fût sa destinée, elle savait maintenant que l'amitié de M. Montague la suivrait par-tout, et fondait sur cette assurance l'espoir du bonheur de sa vie. Ma vie occupée, le cœur rempli, l'ame tranquille, que me restera-t-il à désirer ? se demandait-elle. Emma, vous le saurez bientôt.

C'était en s'occupant de ces réflexions qu'un soir, se promenant avec madame Morton, ses filles et ses hôtes dans les environs de Morton-Park, elle suivait machinalement le reste de la compagnie, dont l'entretien était beaucoup moins intéressant pour elle, lorsqu'au détour d'un sentier, son attention fut attirée par la vue d'une maison qu'elle ne connaissait pas encore. Cette maison, petite et simple, située au milieu d'une pelouse du plus beau verd, et sur le penchant d'une colline d'où l'on découvrait le plus

ravissant paysage, était à demi cachée par des arbres à travers lesquels sa blancheur la faisait distinguer de fort loin. Le calme semblait régner autour de cette demeure écartée ; Emma crut voir l'asile du bonheur et de la paix. Absorbée pendant quelques instans dans une douce contemplation, elle se rapprocha bientôt avec empressement du reste de la compagnie.

« A qui appartient cette maison ? » demanda-t-elle du ton le plus animé.

« C'est White-House, la maison de madame Harley. »

« A la mère d'Auguste Harley, » reprend vivement Anna. »

« Qu'est-ce que c'est qu'Auguste Harley ? »

« Oh ! c'est un jeune homme. . . . un jeune homme bien aimable, et les yeux d'Anna brillaient de plaisir. « Il a fait une très-belle action, » reprit-elle d'un air important. Ce fut alors Emma dont les regards s'animèrent : elle était avide des émotions nobles. Anna lui raconta, sans se le faire demander, que, s'étant trouvé l'héritier naturel d'un de ses oncles qui était mort subitement sans pouvoir faire de testament, Auguste Harley, quoique resté peu riche à la mort de son père, avait remis cette fortune, qui était considérable, à un parent éloigné, dont il était connu dans la famille que cet oncle avait eu l'intention de faire son héritier. M. Pemberton s'était approché pendant ce récit. « Cela est beau ! disait-il, très-beau ! »

« Cela me paraît simple, reprenait Emma, mais elle le disait avec ce sentiment profond de la joie qu'on éprouve à se sentir au niveau d'une belle ame, à rencontrer une ame au niveau de la sienne. M. Montague les ayant joints dans ce moment, elle marcha promptement au-devant de lui pour lui montrer la maison blanche, lui demander s'il connaissait madame Harley, mais elle ne lui répéta point ce qu'elle venait d'apprendre de son fils. Pour paraître remarquer comme extraordinaire une action qui lui paraissait naturelle, elle estimait déjà trop Auguste Harley. M. Montague n'en parla pas non plus ; mais le ton dont il s'exprima sur Auguste, qu'il connaissait, ne fut pas celui dont il eût parlé d'un autre jeune homme. Anna parla de son amour pour sa mère, et madame Morton, qui ne paraissait pas écouter avec plaisir cet entretien, parla d'un excellent mariage qui avait été proposé pour lui, et qui s'était rompu lorsqu'on avait su qu'il ne gardait rien de la fortune de son oncle. Emma ne put retenir un mouvement d'indignation. Elle se voyait à la place de ceux qui avaient pu relever la fortune du noble Auguste, et avaient refusé un pareil honneur ; elle se supposait en possession de tous les biens qu'aurait dû lui laisser son père ; elle cherchait le fils de madame Harley, employait tous ses soins à lui plaire, à lui paraître digne de

s'associer à sa destinée, pour la rendre brillante et heureuse. Son cœur palpitait à cette douce idée ; mais bientôt elle retrouva la triste réalité, elle ne songea plus qu'avec un serrement de cœur à cette maison blanche où un homme fait pour honorer la société était condamné à une existence obscure, et, pour la première fois, donnant un soupir à la fortune :

« Auguste Harley n'est donc pas riche, » dit-elle en levant les yeux après une profonde rêverie.

« Si fait vraiment, » s'écrie Anna, toujours empressée de reprendre cet entretien, « il a eu depuis je ne sais « combien d'autres successions, dernièrement encore une très- belle « (erre. Si vous saviez comme il est recherché dans le canton ! »

Emma maintenant soupirait de joie ; c'était, sans aucun mélange d'un sentiment de regret, qu'elle désirait de connaître Auguste, d'en être connue. Peut-être même en cet instant, sans qu'elle s'en rendît raison, trouvait-elle quelque charme à l'idée de se présenter à lui sans autre avantage que ses agrémens et ses vertus. Mais elle avait compris, par les discours d'Anna, que, sans être précisément brouillée, madame Morton et madame Harley étaient du moins assez froidement ensemble pour ne se voir qu'en certaines occasions prescrites par l'usage. Il était donc possible que, si près d'Auguste, Emma ne le rencontrât jamais. Bientôt elle devait quitter son voisinage pour aller probablement s'enfermer dans quelque obscure retraite, où elle était peut-être destinée à finir sa vie sans qu'il sût jamais qu'Emma eût existé. Cette pensée la remplissait d'amertume et de tristesse ; qu'on juge de sa joie et de sa surprise lorsque, dans la soirée, on lui apporte une lettre de madame Harley, de la mère d'Auguste. Madame Harley avait été élevée avec la mère de miss Courtney ; elle avait même vu quel-quelquefois celle-ci, dans sa première enfance, chez madame Melmoth ; elle en avait depuis entendu parler à M. Montague ; mais, de la veille seulement, elle savait Emma dans le voisinage, et désirait renouveler ou plutôt lier connaissance avec elle. Madame Harley proposait de lui envoyer le lendemain sa voiture, pour qu'elle vînt passer une partie de la journée à White-House. Elle espérait qu'Emma ne refuserait pas la vieille amie de sa mère.

Il est des momens où ce qui faisait l'objet de nos desirs se présente à nous tout à coup d'une manière si imprévue, qu'il nous est impossible de ne pas imaginer que la providence a destiné ce fortuné hasard à devenir le germe d'une suite d'événemens heureux, et que nous admirons d'avance le

bonheur qu'elle nous prépare d'une manière si particulière. Quelque simples que fussent les combinaisons qui allaient amener les nouvelles relations d'Emma avec madame Harley, l'arrivée de ce billet dans un semblable moment lui parut un de ces coups par lesquels le ciel se plaît à marquer la destinée de ceux qu'il favorise, et l'idée confuse de l'influence que devaient avoir sur sa vie ses liaisons avec la famille de madame Harley, s'empara dès ce moment de son esprit, et forma un de ces sentimens qui reviennent, sans être avertis par rien, se joindre d'eux-mêmes à toutes nos pensées.

Emma passa une nuit agitée ; le billet de madame Harley, la maison blanche, se reproduisaient sans cesse dans ses rêves. Son cœur battit lorsqu'elle entendit arriver la voiture qui venait la prendre ; il se resserra quand elle approcha de White-House, comme si elle eût approché d'un événement décisif ; mécontente d'elle-même, elle cherche vainement à surmonter un mal-aise dont elle ne peut se rendre raison, et se trouve malheureuse de n'avoir pu vaincre encore la disposition qui, dans son enfance, lui faisait attacher tant d'importance à ses moindres désirs.

Elle tremblait un peu en montant l'escalier, et fut soulagée de ne trouver personne dans la pièce où on l'introduisit d'abord. C'était une bibliothèque éclairée de tous côtés par des vues sur le plus charmant pays. En face du sofa sur lequel Emma s'était assise, on voyait un portrait en pied de grandeur naturelle, représentant un jeune homme en habit de chasse ; il eût été impossible de concevoir une figure plus noble et plus gracieuse que celle de ce jeune chasseur ; il fut impossible à Emma de n'en pas deviner l'original. Doucement émue de l'idée que tant d'agrémens se joignaient à tant de vertus, elle considérait ce portrait avec un plaisir qui la fit rougir, lorsque madame Harley entra dans la chambre.

L'embarras ne pouvait durer longtemps avec madame Harley. Son abord était bienveillant ; sa figure, encore agréable, portait sur-tout l'empreinte de sa bonté ; ses manières étaient douces et calmes, le son de sa voix affectueux et touchant ; sa politesse était celle d'une amie ; elle avait le ton de l'intérêt, et l'attention qui le prouve. Elle remercia Emma, de la manière la plus aimable, sur ce qu'elle appelait son obligeante complaisance ; sans exagération, sans une seule phrase de compliment, elle sut la persuader du plaisir qu'elle avait à la voir. Elle lui parla de sa mère, de madame Melmoth ; des souvenirs attendrissans les mirent bientôt à l'aise l'une avec l'autre ; sans y prendre garde, presque sans le savoir, Emma, au bout d'une

heure, lui avait parlé de toutes ses affaires, dont elle ne parlait qu'avec réserve, même à M. Montague. Mais avec madame Harley, l'être le moins confiant n'eût pu se taire sur l'objet qui l'intéressait personnellement.

Cependant, au milieu de son entraînement, Emma tournait de temps en temps les yeux vers la porte, vers cette porte par où pouvait entrer quelqu'un qu'elle s'étonnait de n'avoir pas encore vu, dont elle s'étonnait de n'avoir pas même encore entendu parler. Une fois ses regards se tournèrent sur le portrait ; madame Harley le vit :

« C'est le portrait de mon Auguste, dit-elle, du meilleur et du plus aimable des fils. La ressemblance est parfaite. »

Emma ressentit un mouvement de plaisir ; elle eût éprouvé quelque peine d'apprendre qu'elle ne pouvait pas se fier entièrement à cette charmante image. Elle serre involontairement la main de madame Harley ; et celle-ci répondit avec reconnaissance à un mouvement qui peut-être n'était pas entièrement pour elle.

« Nous sommes ici chez lui, reprit-elle, c'est sa pièce favorite ; il veut bien m'y recevoir, mais je la lui ai cédée en toute propriété : voila ses livres, auxquels on ne touche point en son absence. »

Emma tressaillit, ce mot d'*absence* l'avait frappée comme un coup inattendu ; ses yeux, fixés sur madame Harley, semblaient lui demander : *est-il donc absent ?* Elle sentit bientôt cependant tout ce qu'avait d'étrange cette Interrogation muette, et se remit assez promptement pour faire sa question à madame Harley sans apparence de trouble, mais non pas sans inquiétude. Elle apprit qu'en effet Auguste avait quitté depuis deux jours White-House, où il ne comptait guère revenir avant un mois. Ce moment fut pénible, mais il fut bientôt passé, et Emma désormais, sans distractions, se livra toute entière au charme de l'entretien de sa nouvelle amie, qui ne la laissa partir qu'avec la promesse de revenir promptement partager sa solitude.

CHAPITRE VII.

MAINTENANT, pour faire un peu plus ample connaissance avec Auguste Harley, mettons le lecteur au fait d'une anecdote qui le concerne ; si elle n'est pas entièrement à son honneur, on y verra du moins son caractère, et l'on décidera s'il a plus perdu que gagné à cette révélation.

Auguste avait à peine vingt-trois ans, lorsqu'après la mort de son père, et sa renonciation à la succession de son oncle, il partit pour faire le tour de l'Italie. Quoique, peu riche alors, il voyageât sans ce faste que ses compatriotes étalent souvent dans les pays étrangers, ses agrémens personnels joints à de puissantes recommandations, lui procuraient par-tout l'accueil le plus favorable. A Naples sur-tout, où différentes raisons avaient prolongé son séjour beaucoup au-delà du temps qu'y passent ordinairement, les voyageurs , il avait fait un grand nombre de connaissances, et cultivait entre autres celle d'une vieille dame, nommée la signora Falienzi, femme de beaucoup d'esprit, mais d'une dévotion outrée, et de la plus excessive austérité. Elle avait passé plusieurs années de sa vie en Angleterre, et y conservait encore des liaisons. Il était peu d'Anglais qui arrivassent à Naples sans des lettres de recommandation pour la signora Falienzi. Tous se présentaient d'abord chez elle ; mais bientôt rebutés par la rigueur de ses principes, et sur-tout par la tristesse et l'uniformité de la vie qu'elle menait, ils cessaient absolument de la voir. Il est un âge où l'esprit seul ne suffit pas pour attirer ; et ce n'était pas pour entendre les sermons d'une vieille dévote catholique que de jeunes Anglais faisaient le voyage d'Italie. Ils préféraient de beaucoup à la très-décente, mais très-grave société de la signora Falienzi, les cotteries infiniment plus gaies que l'excessive facilité de mœurs qui règne à Naples rendait extrêmement communes dans cette ville.

De tous les Anglais qui depuis vingt-cinq ans s'étaient présentés chez la signora Falienzi, le seul Auguste y était retourné plusieurs fois. La vieillesse ne lui inspirait point cet éloignement dédaigneux qu'elle fait éprouver à la plupart des jeunes gens. Quelques services qu'il avait rendus à la signora Falienzi, par rapport aux correspondances qu'elle conservait en Angleterre, lui donnaient occasion de la voir très-souvent chez elle. Elle l'avait pris en

amitié, et songeait sérieusement à le convertir. L'aménité d'Auguste parvenait toujours à déridier le front sévère de la signora Falienzi, et alors sa conversation devenait réellement très-intéressante. On ne rencontrait guère chez elle que de vieux Napolitains ; mais quelques-uns d'entre eux conservaient de l'amabilité. Dans un pays étranger sur-tout, les souvenirs des vieillards font une partie intéressante de l'histoire. Auguste les écoutait avec plaisir. On ne demandera pas si ce plaisir était partagé ; tous aimaient Auguste à la folie ; il n'était jamais reçu qu'avec les expressions de la joie la plus vive. C'est un attrait bien puissant qu'une pareille réception : Auguste revenait continuellement chez la signora Falienzi. Il n'avait pas d'ailleurs, pour s'en éloigner, les mêmes raisons que ses compatriotes : sans prétendre à cette régularité de mœurs dont nos usages n'ont pas fait un mérite pour la jeunesse, Auguste avait en horreur toute espèce de débauche. Lié avec tous les Anglais qui se trouvaient alors à Naples, aimé de tous, il savait, sans affectation, sans pédanterie, se refuser aux plaisirs qui ne convenaient pas à sa manière de voir, ou ne s'y prêter du moins qu'avec ménagement. Ses jeunes compatriotes le raillaient perpétuellement sur ses assiduités chez la signora Falienzi ; on l'y croyait attiré par les charmes de Pascaline, sa petite-fille, jeune personne de dix-sept ans, qu'elle élevait avec la plus grande sévérité.

Pascaline était brune, piquante, extrêmement jolie, et vive à l'excès. Les hommes qui composaient la société de la grand'mère n'étaient pas faits pour déterminer les penchans, qui, de très-bonne heure, s'étaient développés en elle. Bien souvent, à la vérité, les jeunes étrangers, qui passaient comme en revue chez la signora Falienzi, avaient attiré les regards, puis excité les regrets de sa petite-fille. Mais il ne faut pas s'imaginer que Pascaline eût l'esprit romanesque, ni qu'elle se piquât d'une constance qui, en pareil cas, eût été une véritable folie. Ses goûts éphémères, joints à la contrainte dans laquelle on la retenait, n'avaient eu d'autre suite que d'échauffer son imagination, et de lui donner l'instinct d'un art de séduction dont la perfection semble devoir être le résultat d'une longue pratique, mais dont les finesses sont plus dangereuses, lorsque l'âge permet encore de les cacher sous une apparence d'ingénuité.

On juge bien qu'avec de pareilles dispositions, Pascaline n'avait pu voir le jeune Harley sans réunir sur lui ces sentimens, que tant d'autres avaient ébauchés dans son cœur. Auguste était bien éloigné de deviner l'effet que produisait sa présence sur la trop sensible Pascaline. Tout le portait à la

regarder comme une enfant : en présence de sa grand'mère, timide, réservée, elle n'ouvrait la bouche que pour s'occuper de bagatelles fort au-dessous de son âge. La signora Falienzi s'éloignait-elle un instant, Pascaline relevait ses longues paupières noires, ses yeux brillaient de tout le feu du plaisir ; c'était avec une vivacité surprenante qu'elle racontait à Auguste tous ses chagrins et ses ennuis, lui reprochait de ne pas l'écouter avec assez d'attention, lui demandait de la plaindre et de la consoler. Puis, se livrant à la plus excessive gaieté, semblait vouloir réunir, dans un seul instant, tous les mouvemens qu'elle était obligée de comprimer le reste de la journée.

Auguste voyait avec peine la contrainte qu'on lui imposait ; contrainte qui le choquait d'autant plus, qu'elle s'éloignait infiniment des usages de son pays. Il employait tout le crédit qu'il avait sur l'esprit de la vieille signora, pour l'engager à procurer quelques distractions à sa petite-fille ; et après quelque temps de connaissance, soit complaisance, soit oubli, lorsqu'il se trouvait chez elle, Pascaline était surveillée moins exactement et reprise avec moins de sévérité.

Chargé, comme nous l'avons dit, de plusieurs affaires pour la signora Falienzi, Auguste avait ses entrées chez elle, et lorsqu'elle sortait elle laissait des ordres pour qu'on le fit monter en le priant d'attendre. Pascaline se tenait toujours dans une chambre à côté de celle où sa grand'mère recevait du monde ; et en l'absence de la signora, une vieille gouvernante anglaise était commise à la garde de la jeune personne. Sous prétexte de s'informer du jour où Auguste pourrait lui prêter un livre, lui rapporter un morceau de musique, ou telle autre chose, Pascaline savait presque toujours le moment précis où il viendrait chez sa grand'mère. Alors, elle avait l'adresse de l'engager à sortir ; c'était une visite à rendre, et Pascaline ne suivait pas sa grand'mère dans les visites qu'elle rendait ; c'était quelque dévotion particulière, quelque pratique raffinée à laquelle Pascaline n'était pas digne de se voir admise. Elle savait par cœur le calendrier de sa grand'mère, et disposait le tout avec une telle prévoyance, qu'elle manquait rarement de parvenir à son but.

Pascaline ne pouvait voir Auguste qu'à la dérobée, en passant d'une chambre dans l'autre ; c'était bien peu de chose. Dans les premiers temps elle n'osait recourir trop souvent aux mêmes moyens : d'ailleurs la vieille gouvernante se tenait toujours là ; mais on s'enhardit. La gouvernante n'aimait pas à se déranger ; accoutumée à la liberté, que dans son pays on laisse aux jeunes personnes, elle ne concevait pas trop la nécessité de cette

perpétuelle surveillance, en sorte que ce n'était jamais qu'avec beaucoup d'humeur qu'elle descendait remplacer la signora Falienzi. Désespérée de contrarier sa gouvernante, Pascaline se creusait continuellement la tête pour inventer des arrangemens qui lui évitassent la peine de descendre. De temps en temps elle en proposait un nouveau ; mais toujours un inconvénient, qu'elle n'avait point prévu, le rendait impraticable, et toutes deux recommençaient à gloser sur les inutiles précautions de la signora.

« Car enfin, disait Pascaline, quel mal ma mère veut-elle que je fasse, quand je suis seule ? Laisse-t-on entrer personne lorsqu'elle est absente ? »

Pascaline oubliait apparemment l'exception donnée en faveur d'Auguste. On vint à examiner quel inconvénient il pourrait en résulter si Pascaline, enfermée chez sa grand'mère, dont les fenêtres ne donnaient point sur la rue, mais sur un jardin isolé, dessinait ou travaillait sans la compagnie de sa gouvernante. Bientôt elles ne furent plus retenues que par la crainte d'être grondées.

« Ecoutez, dit un jour Pascalien, ne descendez pas, je n'en dirai rien, et ma mère ne songera pas à me le demander. »

« Mais, quand elle reviendra ? »

« Ne vous inquiétez pas. » Et par excès de complaisance, Pascaline encore voulut bien se charger d'arranger les choses, de manière à ce qu'en rentrant, sa grand'mère ne pût jamais se douter qu'elle eût passé seule tout le temps de son absence.

« Seulement, dit Pascaline, il faudra bien que vous y soyez quand il me viendra des maîtres. »

Et cette condition ; qu'elle imposait comme un prix bien dû à sa facilité, fut, comme on le peut croire, très-promptement acceptée par la gouvernante.

Tout réussissait au gré de ses désirs. La première fois qu'Auguste la trouva seule, il fut étonné du changement qui s'était fait en elle ; l'enfant était devenue une grande personne, et n'avait conservé de son premier état que la plus dangereuse ingénuité. La signora Falienzi revint, et Pascaline reprit la gauche et minutieuse timidité d'une pensionnaire. Mais Auguste se souvenait des graces nouvelles qu'il venait de découvrir ; affligé de les voir comprimées par une sévérité souvent excessive, il cherchait à les mettre dans tout leur jour. Pascaline se montrait à lui comme un être malheureux et intéressant ; elle s'en aperçut et devint plus aimable. Souvent elle paraissait tomber dans une profonde rêverie ; ses beaux yeux s'animaient par degrés

de l'expression la plus tendre, et ses regards dirigés sur des objets insensibles, n'étaient remarqués ou saisis que par celui qu'un moment d'abandon avait mis à portée de lire à travers de si trompeuses apparences. Il s'approchait d'elle et cherchait à l'égayer : alors elle se réveillait comme d'un profond sommeil, elle souriait timidement, sa voix était douce et sensible, et le soin qu'elle prenait d'en affaiblir les inflexions, les regards craintifs que, de temps à autre, elle portait sur sa grand'mère, la rendaient extrêmement touchante. Les têtes-à-têtes devenaient très-fréquens. Presque toujours, quand Auguste arrivait, la signora Falienzi venait de sortir, mais elle allait rentrer dans la minute. Pascaline s'étonnait en rougissant du hasard qui amenait toujours Auguste pendant l'absence de sa grand-mère. S'il voulait s'en aller, la signora Falienzi desirait vivement qu'il voulût bien l'attendre ; et Pascaline, plus libre, plus animée, paraissait si contente de le voir, qu'il se serait reproché de la priver d'un moment de distraction.

Heureux, estimé, jouissant d'une considération au-dessus de son âge, content des autres, parce qu'il ne s'exagérait point leurs devoirs, content de lui-même, parce qu'il remplissait les siens, Auguste ne portait rien dans son cœur qui pût obscurcir ce fonds brillant de félicité, vrai bien de la jeunesse. Pascaline n'était pour lui qu'une jolie personne, intéressante par sa position, et toujours une jolie personne intéresse davantage que celle qui ne l'est pas. Il se livrait près d'elle à toute la gaieté de son caractère ; elle s'abandonnait à la vivacité du sien, et souvent une apparente innocence amenait cette familiarité dangereuse, dont l'homme le plus honnête profite sans desirs et sans projet.

Pascaline était charmante, et bien qu'elle n'eût point pénétré jusqu'à l'ame d'Auguste, elle ne laissait pas de lui faire éprouver quelquefois une assez vive émotion. Cette espèce de goût eût suffi pour déterminer une de ces liaisons passagères, que le monde voit continuellement se former sans qu'on y ait songé d'avance et se rompre sans qu'on y songe après. Mais ce n'était point assez pour qu'Auguste adressât des soins à la petite-fille de celle qui lui témoignait l'amitié la plus tendre, à une jeune personne dont il ne voulait point faire sa femme, et il n'imaginait pas que Pascaline eût jamais le pouvoir de lui faire oublier ce qu'il devait à ces différentes considérations.

Cependant il commençait à s'apercevoir des sentimens qu'elle nourrissait pour lui ; elle n'avait point désiré qu'il les ignorât, elle voulait seulement qu'il crût lui avoir dérobé son secret. Mais quelle que fût son adresse et la

bonne foi d'Auguste, la coquetterie d'une fille de dix-sept ans n'échappera jamais à la pénétration d'un homme d'esprit : Auguste devina donc presque en même-temps, et l'amour qu'il inspirait, et les finesses qu'on employait pour obtenir le sien. Cette double découverte pouvait flatter son amour propre, mais nullement déterminer ses vœux. Il aurait même été possible que des avances, qui commençaient à devenir assez marquées, produisissent un effet tout contraire à celui qu'en attendait Pascaline ; mais, d'un côté, la corruption qu'il voyait régner autour de lui sans altérer ses principes, relâchait un peu, par l'habitude, les rigoureuses notions qu'il s'était formées sur les devoirs de la décence, et, de l'autre, il croyait pouvoir attribuer en grande partie les erreurs de Pascaline à l'imprudente sévérité, qui donnait plus de force aux mouvemens impétueux d'un caractère naturellement ardent : cependant en excusant Pascaline, il se crut en honneur obligé de l'éviter. Le ton qu'il employait vis-à-vis d'elle devenait insensiblement plus sérieux, ses expressions plus mesurées. Toujours, avant d'entrer, il s'informait exactement s'il devait trouver la signora Falienzi, et ne s'exposait plus à se rencontrer seul avec sa petite-fille. D'abord elle lui fit quelques reproches, mais ils n'étaient pas assez directs pour qu'Auguste ne pût facilement les éluder sans impolitesse et sans affectation ensuite elle ne dit plus rien , mais elle s'attrista , elle changeait à vue d'œil. Douloureusement affecté de la voir se consumer d'une mélancolie que, sans le plus grand danger, il ne pouvait essayer de détruire, Auguste la fit remarquer à la signora Falienzi, sans paraître en soupçonner la cause, et feignit d'attribuer l'altération visible de la santé de Pascaline au défaut d'une dissipation nécessaire à son âge.

Malgré l'extrême sévérité qu'elle montrait à sa petite fille, la signora Falienzi l'aimait tendrement. Alarmée de l'avis que lui donnait Auguste, elle l'examina ; et un peu d'attention l'ayant assurée de la vérité des observations qu'il lui avait faites , elle voulut procurer à Pascaline quelques divertissemens que, d'après la vie sédentaire qu'elle avait toujours menée, elle s'imaginait lui voir saisir avec avidité ; mais, à son grand étonnement, Pascaline se refusait à tout, ou bien ne se prêtait qu'avec une triste indolence aux soins qu'on se donnait pour l'amuser, ou du moins la distraire. Il est vrai que, soit par leur nature, soit par le caractère de contrainte et de régularité que la signora ne pouvait se défendre d'imprimer sur tout ce qui avait quelque rapport avec elle, les plaisirs dont elle voulait lui faire essayer, n'étaient guère propre à produire un grand effet sur une

jeune personne obsédée par une passion violente. Aussi quand Auguste, se mêlant à la conversation, voulait tâcher de l'engager à quelque partie de plaisir qu'elle avait d'abord rejetée, elle céda avec peine, et ses regards lui disaient : « Ce n'est que pour vous plaire. »

Auguste sentit la nécessité de presser son départ ; il n'avait que ce moyen pour cesser de voir la signora Falienzi, et pour détruire une passion que sa présence ne servait qu'à entretenir, et que, malgré sa parfaite innocence à cet égard, il craignait quelquefois d'avoir encouragée. Mais, déterminé à se séparer de Pascaline, il crut lui devoir au moins l'égard de la prévenir, et de ne pas l'exposer à trahir son secret par une douleur qui ne manquerait pas d'éclater à cette nouvelle imprévue. Il voulait aussi, lorsqu'il la lui aurait annoncée, lui dire adieu pour toujours, et ne la plus revoir avant son départ. Il fallait donc la voir seule : en conséquence il passa deux ou trois jours de suite chez la signora Falienzi ; mais elle y était toujours. Enfin Auguste, se rappelant les hasards extraordinaires qui, pendant quelque temps, l'avaient toujours amené dans l'instant où elle venait de sortir, jugea qu'il serait peut-être facile d'en faire naître un pareil. Il trouva moyen, sans affectation, de prévenir Pascaline qu'il reviendrait le surlendemain dans l'après-midi.

Le matin du jour désigné, il rencontre deux jeunes gens de sa connaissance, qui le pressent beaucoup de venir avec eux et plusieurs autres à un dîner qu'ils donnaient à des femmes de la ville. Les habitudes de ceux à qui il parlait lui faisaient juger du genre de société qu'il devait rencontrer au dîner. De semblables parties ne plaisaient nullement à Auguste. Il en avait déjà refusé plusieurs, mais par cette raison il avait plus de peine à se défendre d'accepter. Il se rendit donc à l'invitation de ces jeunes gens, en ayant soin seulement de les prévenir qu'il serait forcé de les quitter de bonne heure.

La compagnie était telle qu'il l'avait supposée ; les femmes qui s'y trouvaient mêlées n'étaient assurément pas de celles dont la présence peut retenir des jeunes gens dans les bornes convenables. On ne se laissait point aller aux excès, on s'y était préparé. Auguste s'était ménagé le plus possible ; cependant, obligé de répondre à de continuels défis, bien qu'au dehors il ne parût en lui rien d'extraordinaire, vers la fin du repas sa tête commençait à se monter un peu. Beaucoup plus échauffés que lui, ses camarades avaient promptement laissé tomber ce très-léger voile de bienséance dont ils s'étaient à moitié couverts pendant quelques instans. Le ton devenait d'une indécence révoltante. Moins choqué qu'il n'aurait pu

l'être s'il eût conservé l'entier usage de sa raison, Auguste sentit cependant que, pour ne la pas perdre tout à fait, il était temps de se retirer ; et rappelant la condition sous laquelle il s'était engagé, il résista aux raisons que tous les convives, et sur-tout les femmes, employaient pour le retenir. Mais de toutes les affaires qu'il eût pu traiter, celle qui l'appelait dans le moment était sans contredit la moins adaptée aux circonstances. L'idée de Pascaline se présentait à lui sous une forme toute nouvelle ; il se sentait plus faible contre la douleur qu'il allait lui causer. Tout en rêvant cependant il avait pris le chemin de sa demeure. Il arrive, et demande la signora Falienzi ; elle n'y était pas ; c'était ce qu'il avait souhaité. Cependant il s'arrête et se recueille ; il se rappelle les résolutions de la veille, résolutions qu'il n'avait point abandonnées, mais qui le commandent alors moins impérieusement que de coutume. Il sait encore ce qu'il veut, quoiqu'il ne sache pas précisément ce qu'il desire ; et comprenant combien il serait peu propre en ce moment à remplir le pénible devoir qu'il s'est imposé, malgré l'inconvénient de manquer à sa promesse, et la crainte de ne pas retrouver une occasion qu'il pouvait être difficile de lui ménager, il se décide à remettre sa visite à un autre jour. Il rencontre à la porte une parente de Pascaline, qui, le reconnaissant, fait arrêter sa voiture pour lui parler, et lui dit historiquement qu'elle va voir sa jeune parente. Ils se séparent, mais Auguste songe que s'il ne veut point parler le jour même à Pascaline, il vaut mieux ne lui point manquer de parole ; et qu'il est d'autant plus nécessaire de tâcher de se procurer un autre rendez-vous, qu'ayant déjà parlé de son départ à quelques personnes, le bruit peut s'en répandre, parvenir à ses oreilles, et produire ainsi l'effet qu'il avait désiré d'éviter. Il pense d'ailleurs que la visite qu'il va trouver chez Pascaline lui fournira un prétexte à ses yeux pour sortir promptement ; ce qui lui prouvera mieux encore à quel point il desire la trouver seule. Il entre, et ne trouve personne ; il parcourt les appartemens, le jardin, il ne rencontre ni Pascaline ni sa parente ; il rentre dans la maison, et se préparait à s'en aller lorsqu'il voit rentrer Pascaline toute seule. Son teint était animé des plus brillantes couleurs, une émotion extraordinaire paraissait l'agiter. Auguste demande des nouvelles de la parente, Pascaline lui apprend qu'elle vient de la reconduire à sa voiture, qu'en effet dans ce moment il entend sortir de la cour.

Lorsqu'Auguste avait prévenu Pascaline du jour où il devait revenir, ce qu'il n'avait pas fait depuis long-temps, elle avait deviné de son intention ce

qu'elle desirait y trouver. Ravie de l'espérance d'un bonheur dont elle avait été privée après en avoir joui, elle s'était occupée avec transport de l'idée d'un entretien particulier avec Auguste, et d'un entretien qu'il avait en quelque sorte demandé. Il ne lui avait point fallu d'adresse pour engager sa grand'mère à sortir ; tout s'était arrangé selon ses vœux, et son imagination s'égarant sur ce qui pouvait la flatter davantage, elle attendait Auguste avec une impatience qui ne se peut décrire. Sa toilette avait été l'occupation mentale de la matinée ; elle y avait employé, en rougissant, cet art que l'amour enseigne aux jeunes filles, et l'on doit convenir que l'amour lui en avait appris bien plus qu'à toute autre. Aussitôt que sa grand'mère est partie, constamment attachée à une petite fenêtre, le moindre mouvement fait palpiter son cœur. Mais à peu près à l'heure convenue, lorsque son agitation commence à devenir plus forte, elle voit sa cousine descendre de voiture. Tandis que celle-ci monte l'escalier, que Pascaline se désole et ne peut s'arracher de la fenêtre, Auguste arrive. Désespérée, ne sachant que faire, bien sûre que s'ils viennent à se rencontrer, l'une ne sortira pas sans l'autre, elle ne voit pour le moment d'autre parti à prendre que de recevoir sa cousine dans une autre pièce que celle où vient ordinairement Auguste. Mais là, tourmentée de la crainte qu'il ne les découvre, et sur-tout de la crainte qu'il ne parte sans l'avoir vue, elle ne peut dissimuler son trouble. Sa cousine s'en aperçoit, et lui demande ce qui l'agite. Pascaline se fait prier pour le dire, et répond enfin que sa grand'mère lui a commandé de se rendre dans un endroit où elle doit la retrouver ; que l'heure est passée , et qu'elle craint beaucoup d'être grondée. Sa cousine se fâche de l'excès de politesse qui l'a empêchée de le dire plus tôt, et lui propose de la mener. Plus effrayée que jamais, Pascaline cependant ne perd point la tête ; elle assure que le lieu où elle doit se rendre n'est exactement qu'à deux pas, et qu'en sortant par la porte du jardin , elle y sera plus tôt arrivée qu'elle ne le pourrait être en voiture. La crédule cousine l'embrasse et s'en va. Pascaline la reconduit par un autre escalier.

« Si vous rencontrez ma grand'mère, lui dit-elle en descendant, gardez-vous bien de lui laisser entendre que vous m'avez vue : elle avait défendu de laisser entrer personne pendant son absence , et quoique assurément la défense ne soit pas pour vous, elle serait fâchée que j'eusse oublié l'ordre qu'elle m'avait donné. »

La bonne parente promet tout ce qu'on veut ; Pascaline la remet en voiture, et la voit partir avec une satisfaction inexprimable. Elle remonte,

elle tremble que, pendant ce colloque, Auguste ne soit parti : qu'on juge de son bonheur lorsqu'elle le retrouve à la porte. Le plaisir, l'attente, l'inquiétude, avaient donné à Pascaline cette émotion qui paraissait dans ses yeux et dans toute sa contenance. Elle entre avec vivacité. En la voyant si gaie, si heureuse, Auguste ne peut se défendre d'un mouvement de tristesse et de regret ; peut-être cette même gaieté lui ferait-elle un devoir de parler, de détruire des espérances que le plus léger retard ne fera qu'augmenter, mais il n'en a pas le courage. Cependant, comment se conduire vis-à-vis d'elle ? Si la compassion, un mouvement plus fort, peut-être, lui ôtent la force de détruire les illusions dont le charme puissant vient de la rendre au bonheur, à la santé, à la jeunesse, la probité lui défend au moins de les entretenir ; il faut devenir cruel ou coupable. Après les premières politesses, il était resté à la place où il se trouvait, sans avancer ni reculer d'un pas. Pascaline, de son côté, debout à la porte, n'osait ni s'approcher ni le regarder. Enfin, Auguste cherchant à sortir, de manière ou d'autre, d'une position aussi pénible, lui propose de chanter un duo qu'il lui rapportait. Elle y consent. Les paroles en étaient extrêmement tendres : Pascaline chantait avec un tremblement, un embarras, bien plus séduisants que l'expression la mieux sentie. Son trouble commençait à gagner Auguste. Plus maître de lui, il n'en laissait rien paraître, mais il sentait que l'occupation qu'il avait choisie n'était pas la plus propre à le calmer. Le duo fini, il se garde bien d'en proposer un autre, et même il se prépare à s'échapper, lorsqu'en rougissant beaucoup, Pascaline, de la voix la plus douce et la plus timide, lui dit :

« voilà, d'ici à bien long-temps, la dernière fois que vous me trouverez seule ; une jeune personne de mes parentes arrive demain pour habiter avec moi, et pendant deux mois qu'elle va passer ici, nous ne nous quitterons guère. »

Auguste entrevit toutes les espérances annoncées dans cet avertissement, mais il comprit que l'occasion était unique, qu'il fallait la saisir ou se résoudre à la perdre pour jamais, et trahir par faiblesse celle qu'il servirait beaucoup mieux en cherchant moins à la ménager. L'honneur, l'amitié, la délicatesse, tout lui commande le courage. Il s'arme contre les plus douces impressions, et le cœur déchiré de la douleur qu'il va causer à cette Pascaline si tendre, si tranquille, si contente, il s'assied près d'elle. Elle le voit s'approcher, le cœur lui bat. Alors, avec tous les adoucissements qu'il peut apporter à un semblable discours, avec un ton plus attendri qu'il ne se

le fût permis en toute autre occasion, il lui annonce la fatale nouvelle, et lui témoigne les plus vifs regrets. La gaieté, les couleurs de Pascaline, ont entièrement disparu. Pâle comme la mort, elle veut essayer, d'une voix tremblante, de prononcer quelques paroles ; elle fond en larmes ; bientôt elle ne peut plus retenir ses sanglots, et s'abandonne à toute la violence de son désespoir. Elle se déclare, et passe alternativement de la douceur aux reproches. Il essaie de la calmer, et emploie tour à tour la raison la plus forte, l'éloquence la plus persuasive, l'expression des plus touchans regrets. Elle résiste à la persuasion, la raison l'irrite ; mais lorsqu'entraîné par un mouvement irrésistible, Auguste lui a laissé voir en partie ce qu'il éprouve, les pleurs s'arrêtent, le sourire renaît sur sa bouche, elle relève sur lui ses longues paupières mouillées de larmes. Auguste est violemment ému ; il fallait fuir. Il veut continuer sur le même ton, il croit répéter ce qu'il a déjà dit, mais insensiblement il change de langage. Le plaisir recommence à briller dans les yeux de Pascaline, leur éclat achève de l'égarer. On lui demande la rétractation du fatal arrêt, il ne résiste plus, il est prêt à donner sa parole ; un reste de raison lui ferme la bouche, et l'éclaire encore sur le bord de l'abyme. Il se lève, il veut sortir ; elle l'arrête, elle est prête à tomber à ses pieds ; il la soutient dans ses bras, il ose fixer les yeux sur elle. L'ange protecteur le voit, regarde Pascaline, gémit, détourne la tête et s'envole.

La signora Falienzi n'était point encore rentrée, et déjà pénétré de honte, dévoré de remords, Auguste avait quitté cette maison où il venait de trahir l'honneur, la confiance, l'hospitalité. Il porte ses pas au hasard ; incapable de supporter le tourment qui le déchire, il forme le vain projet de se distraire. La réflexion l'emporte sur tous ses efforts pour l'éloigner ; il songe à la position où il se trouvait le matin, la veille, et croit avoir perdu un bonheur qu'il ne pourra jamais retrouver.

Il rentre chez lui ; il passe la nuit dans la plus terrible agitation. Le lendemain, il sort de bonne heure ; il erre autour de la maison qu'habite la signora Falienzi, il sait le moment où elle en sort pour aller à l'église sans sa petite-fille. Il l'épie, il la voit partir ; il entre chez Pascaline. Il ne craint plus de la trouver seule, il n'existe plus aucun danger pour lui, le souvenir de la veille ne peut ouvrir son ame qu'à des sensations pénibles, il n'y retrouve plus une étincelle de ce feu qu'elle y a fait naître pendant un seul moment. Il n'éprouve plus en sa présence d'autre sentiment que la honte, il n'ose lever les yeux sur elle. Elle est beaucoup moins abattue que lui.

Prompt à l'excuser, il attribue à la violence de son amour l'oubli de la faute que cet amour lui a fait commettre ; d'ailleurs, il se sent trop coupable envers elle pour oser lui trouver un tort. Il vient remettre son sort entre les mains de celle qui s'est acquis tant de droits sur lui, il sollicite avec ardeur la permission de la demander en mariage à sa grand'mère. Pascaline s'effraie de la proposition.

« Auguste, lui dit-elle en pleurant, il faut renoncer à l'espérance d'être jamais unis : votre religion est différente de la mienne, et ma mère aimerait mieux me voir morte que mariée à un protestant. »

Auguste lui oppose l'amitié de la signora Falienzi, la vivacité qu'il mettra dans ses prières, les sacrifices auxquels il est prêt à se soumettre.

« Dites-le-moi, Pascaline, que faut-il faire, je ne me refuserai à rien de ce que me permettra l'honneur. »

Elle hésite, et semble peser et calculer les inconvénients d'une démarche ou d'une autre. Auguste attend sa réponse dans le plus profond silence.

« Non, dit-elle comme par réflexion, jamais nous ne pourrions nous marier qu'à son insu, loin d'elle. . . . dans votre pays », ajoute-t-elle comme rejetant une pareille idée. Auguste recule.

« Malgré elle !.... en Angleterre ! s'écrie-t-il. Non, Pascaline, non. Je me suis rendu bien coupable envers vous, envers elle, mais je n'ajouterai point un second crime au premier ; je ne lui enlèverai point sa fille, l'unique objet de ses affections, celle que déjà, ajoute-t-il eu se promenant dans la chambre avec agitation, mes torts ont pu éloigner d'elle assez..... » Puis se rapprochant de Pascaline, qui, confuse, interdite, n'osait l'interrompre : « Je ne vous fais point de reproche, Pascaline, dit-il avec vivacité, je n'accuse que moi, moi seul qui vous ai mise dans le cas de recourir à cet affreux moyen ! »

Pascaline fondait en larmes. « Ecoutez, Pascaline, dit-il avec douceur, avec affection, en s'asseyant près d'elle ; ma chère Pascaline, malgré ses préventions, malgré sa sévérité, votre mère vous aime, et beaucoup, j'en suis sûr. Si je pouvais lui présenter l'espérance de faire votre bonheur ! S'il le fallait, dit-il avec feu, je m'accuserais d'un crime, elle verrait en moi le seul coupable, j'implorerais sa grace. Mais non, reprit-il avec tendresse et timidité, il suffirait d'un mot de vous, Pascaline ; si vous conserviez encore quelques bontés pour moi, si vous daigniez le prononcer pour appuyer mes ardentes prières. »

« O Dieu ! s'écria-t-elle, je serais perdue ! »

« Pourquoi, ma chère Pascaline ? »

« Elle me mettrait au couvent, j'en suis sûre, » dit-elle en sanglotant. Puis elle reprit : « Je vais vous dire ce que j'ai entendu hier. Après votre départ, ma mère est bienôt rentrée avec un homme de ses amis. J'étais restée dans la chambre à côté : ils parlaient de vous. Je m'approchai de la porte qui était restée entr'ouverte. Vous devez juger comme le cœur me battit quand j'entendis l'homme qui était avec elle, lui demander si vous ne seriez pas un bon parti pour moi. Un protestant ! un étranger ! s'est écriée ma mère. Mais d'abord, a repris l'autre, il paraîtrait avoir le projet de se fixer à Naples, c'est ce qu'il faudrait savoir. Que m'importe, a dit ma mère, c'est un protestant. J'aimerais mieux cent fois la voir religieuse, morte, enterrée toute vive. Cet excellent homme a observé qu'il n'en parlait, que parce qu'il avait cru remarquer que je vous aimais, et qu'il en était même presque sûr. Là-dessus ma mère s'est emportée ; elle a juré que si elle le croyait, ce ne serait pas demain, mais aujourd'hui, qu'elle m'enverrait dans un couvent, et m'y ferait garder à vue jour et nuit. Elle a dit qu'elle ne pensait pas que cela pût être vrai, mais qu'il suffisait qu'on en parlât, pour qu'elle prît soin de m'examiner, et vous laissât très-peu venir chez elle. En effet, depuis hier elle me traite avec beaucoup plus de sévérité ; et si vous êtes entré, c'est apparemment parce que, ne vous ayant jamais vu venir le matin, elle n'a pas encore pensé à vous faire défendre sa porte, du moins en son absence. »

Auguste l'avait écoutée en silence.

« Que faire ? » dit-il d'un air consterné.

« Jouir du seul bien qui nous reste, reprit très-tendrement Pascaline, de la liberté de nous voir. Ma mère ne vous refusera pas entièrement l'entrée de sa maison. A force de précautions, nous parviendrons à la calmer tout à fait ; d'ailleurs vous connaissez ma cousine : depuis quelque temps on me laisse la liberté de l'aller voir seule ; nous pourrons nous y rencontrer. Et puis, ajoute-t-elle, en rougissant, nous trouverons peut-être encore d'autres moyens. »

Auguste, les yeux baissés, paraissait plongé dans la plus profonde méditation. Pascaline le regardait avec inquiétude.

« Mon cher Auguste, lui dit-elle les larmes aux yeux, et de la manière la plus pressante, répondez-moi, répondez-moi donc. Voudriez-vous m'ôter encore le seul bonheur que je puisse espérer dans ce monde ? »

Auguste fixe les yeux sur elle avec une tendre compassion.

« Il faut donc que je m'oppose toujours à vos desirs, dit-il : non, Pascaline, je ne puis m'exposer à vous revoir tous les jours. Nous chercherions, nous trouverions des moyens de nous entretenir avec plus de liberté ; et, reprit-il, en lui serrant la main, qui nous assurera contre une seconde faute ? Hier matin, j'eusse répondu de moi ; qui m'en répondra maintenant ? Et quand votre courage s'opposerait à ma faiblesse, quand je résisterais à cette séduction puissante qui a su déjà m'entraîner, en dépit de tous mes principes, de toutes mes résolutions ; quand même, car il faut tout prévoir, nous pourrions nous étourdir sur les suites d'un commerce dangereux : nous commettrions des imprudences, elles sont inévitables ; votre secret serait découvert, votre malheur accompli, Pascaline, et ce serait moi qui l'aurais fait. Il faut que je parte, il le faut absolument. »

« O Dieu ! Dieu ! » s'écrie Pascaline, en se renversant sur le dos de sa chaise.

« Ecoutez-moi, dit Auguste, en saisissant ses mains qu'il serre entre les siennes. Au nom de Dieu, ma chère Pascaline, calmez-vous, écoutez-moi. Je pars, mais je vous laisse maîtresse de ma destinée ; en quelque lieu que je sois, vous en serez l'arbitre. Jamais je ne me marierai sans votre aveu ; travaillez, s'il est possible, ma chère Pascaline, à détruire les obstacles qui s'opposent à notre union, et si quelque jour nous pouvons y penser sans crime, si vous conservez pour moi les mêmes bontés, dites un mot, et j'accours ; vous me trouverez toujours prêt à remplir ma promesse, le désir que vous aurez exprimé ne sera pas suivi d'un instant de retard ». Puis mettant un genou en terre : « Pascaline, dit-il, je le jure en ce lieu, témoin des nœuds que nous avons contractés ensemble, je suis votre époux, je le serai tant que votre volonté, ou un autre choix, ne m'auront pas dégagé de mes sermens. De plus, dit-il en se relevant, et la pressant dans ses bras, soit que notre destinée nous réunisse un jour, soit qu'elle nous réserve à d'autres engagements, nul être vivant ne connaîtra celui que je prends avec vous, ne saura qu'il existe au monde une personne à laquelle je sois lié par des sermens. Je vous engage mon honneur que jamais, en quelque occasion que ce puisse être, il ne sortira de ma bouche un seul mot ayant le moindre rapport à ce qui s'est passé entre nous. »

« Eh ! que m'importe ! s'écrie Pascaline avec l'accent du désespoir, que m'importe ce droit illusoire que vous me donnez ! Loin de vous, seule, livrée à la douleur, quel avantage, quelle consolation en puis-je retirer ? Jamais, jamais nous ne nous reverrons, » dit-elle avec des sanglots. Puis

joignant les mains : « Auguste..... au nom du ciel..... que je vous revoie encore..... rien que tous les huit jours..... tous les quinze jours !..... chez ma mère seulement..... Je n'irai point chez ma cousine..... je ne vous parlerai point ! »

Elle s'arrête, elle attend sa réponse en tremblant.

« Ma Pascaline, dit-il avec beaucoup de tendresse, ne me demandez pas une chose impossible. Je dois partir ; dans tous les cas, il faudrait bientôt nous séparer. Demain, après-demain, dans un mois, nous serions aussi malheureux, peut-être davantage. Adieu, ma chère Pascaline, adieu jusqu'au moment où vous me rappellerez. »

Pascaline s'attache à lui, elle ne veut point le laisser partir ; elle emploie tour à tour les prières, les reproches, les expressions les plus passionnées. Il résiste à tout avec douceur, avec sensibilité ; mais combien ses remords l'ont armé contre un nouveau moment de faiblesse ! Il essaie de calmer, de consoler Pascaline. Il profite d'un moment de relâche, et voyant que l'heure s'avance, que sa grand'mère va rentrer, il s'arrache de ses bras en lui disant adieu. Le soir, il écrit à la signora Falienzi qu'une affaire imprévue l'oblige à quitter Naples sans prendre congé d'elle, et que, dans le cas où il serait assez heureux pour qu'elle daignât correspondre avec lui, il lui envoie la liste des lieux où il compte séjourner, le temps qu'il y passera, et son adresse en Angleterre.

Laissons Pascaline, elle saura bien dissimuler son trouble et cacher ses pleurs, ou les attribuer à toute autre cause. Quelque soupçons que puisse faire naître à sa grand'mère le départ précipité d'Auguste, elle les détournera ; et d'ailleurs l'éloignement de celui-ci remettra bientôt le calme.

Revenons au complice de sa faute. Il part le lendemain matin ; il sort de Naples, incertain s'il en sort pour jamais, ou s'il doit y revenir pour y lier sa vie par des noeuds indissolubles. Cependant il est assez tranquille, il a fait ce qu'il devait faire. Cet engagement, qui, dans toute autre occasion, aurait pu l'effrayer un peu, se présente à lui maintenant comme une pensée consolante, c'était l'unique réparation qu'il pût offrir à Pascaline, c'est pour lui le gage du pardon.

Auguste voyagea encore pendant quelque temps, et revint en Angleterre six mois après son départ de Naples.

Auguste avait souvent des nouvelles de Pascaline. Elle lui avait indiqué une adresse où il pouvait lui répondre, sans crainte de la compromettre. Les premières lettres qu'il recut d'elle étaient brûlantes de passion ; au bout de

quelques mois, elles ne furent plus que fort tendres, ensuite moins, puis à la fin elle ne lui parlait plus guère que des chagrins et de l'ennui qu'elle trouvait dans son intérieur. Il espérait se voir bientôt délié de ses sermens, il en attendait le moment sans aucune impatience. Rien ne pouvait ajouter à l'agrément de son existence dans le monde ; le souvenir de la conduite qu'il avait tenue dans l'affaire de la succession de son oncle l'avait suivi, malgré son extrême simplicité, ou plutôt en raison de cette simplicité même, on lui en savait plus de gré, parce qu'on était moins souvent obligé d'y penser. A une considération au-dessus de son âge, son amabilité avait joint les distinctions les plus flatteuses et les plus douces. Sa fortune s'était considérablement accrue ; on lui avait proposé des mariages avantageux, il les avait refusés sans regret. Il n'avait eu d'autre peine que de résister aux sollicitations de sa mère qu'il adorait ; mais il avait sur elle un tel ascendant, il l'avait conjurée avec tant de grace, de respect et de tendresse, de ne le point presser sur une chose à laquelle il désirait ne pas songer encore, qu'elle avait fini par trouver qu'à l'âge de son fils, ce qu'il pouvait y avoir de mieux était d'attendre quelques années.

CHAPITRE VIII.

C'EST maintenant qu'il faut revenir à Emma, et y revenir pour la quitter le moins possible. Pauvre Emma ! le lendemain, lorsqu'elle ouvrit les yeux, dans cet instant si rapide qui s'écoule entre le réveil du cœur et celui de la raison, elle sentit sa poitrine oppressée d'un poids inconnu. Était-ce peine, était-ce plaisir ? elle ne pouvait le démêler encore. Elle en chercha la cause, et ne chercha peut-être pas bien, car il lui fut impossible de rien trouver. Mais lorsque ses idées se furent débrouillées, elle voulut savoir quel serait l'emploi de la journée qui commençait, et ses réflexions n'amenèrent aucun résultat qui pût la satisfaire. Morton-Park lui paraissait triste, la vie qu'on y menait dénuée d'agrémens, et ses occupations, sans intérêt. Elle prévint, en frémissant, qu'elle pourrait bien s'ennuyer. Jamais elle n'avait éprouvé cette humiliante et pénible sensation. Quelle est donc cette disposition de l'ame qui commence par l'humeur, amène l'ennui, nous fait tomber d'une agitation dévorante dans une langueur mortelle ? Emma n'en savait rien, mais, honteuse de sa faiblesse, et voulant la surmonter, elle se leva promptement, et descendit dans le jardin. La fraîcheur d'une charmante matinée, les scènes de la nature, pénétrèrent son cœur d'un sentiment plus doux. Dans ce moment elle vit de loin M. Montague ; il ne pouvait l'avoir aperçue, son premier désir fut de l'éviter ; mais bientôt, se reprochant un mouvement inexplicable, elle marcha à sa rencontre.

« Eh quoi ! si matin ? » lui dit-il avec un étonnement mêlé de plaisir. Puis frappé de l'air de langueur qui se répandait sur toute sa personne, il lui demanda de ses nouvelles avec le ton de l'intérêt le plus tendre.

Elle sourit pour le rassurer. « Je n'ai rien, » lui dit-elle ; puis se reprenant l'instant d'après : « Je me trompe, je suis atteinte d'une véritable maladie. Vous, qui trouvez des excuses et des remèdes à tout, connaissez-vous rien qui puisse faire pardonner l'humeur ou la guérir ? »

« Je ne suis plus inquiet de la vôtre, » dit-il en souriant.

« Pourquoi ? »

« S'il était possible, reprit-il d'un ton plus sérieux, que miss Courtney éprouvât un sentiment injuste, le connaître et le réprimer seraient pour elle

une même chose. »

« Ah ! dit-elle, vous me faites, je crois, beaucoup trop d'honneur, et elle soupira. »

Ils marchèrent quelque temps sans prononcer une parole. Cependant, comme elle voulait se vaincre, elle reprit l'entretien avec assez de liberté. Les premiers momens furent pénibles, mais il n'est point d'occupation forcée qui, avec un peu de courage, ne devienne bientôt une diversion utile. Elle se remit insensiblement, et, en moins d'une demi-heure, crut avoir entièrement dissipé le nuage qui, pendant quelques momens, avait offusqué sa raison.

L'heure du déjeuner approchait, elle rentra dans le salon avec M. Montague. Elle y trouva M. Pemberton, dont le visage, en les voyant entrer, se rembrunit de deux ou trois teintes. M. Morton n'était pas encore arrivé ; madame Morton paraissait au moins sérieuse ; Sarah semblait occupée de quelque observation peu satisfaisante ; Anna souriait malignement, et ne disait mot. Lorsqu'Emma leur souhaita le bonjour, on lui répondit à peinte.

« Tout le monde boude, dit-elle en riant à M. Montague. C'est apparemment aujourd'hui l'air de la maison. L'esprit de contradiction me saisit, il faut que nous soyons les seuls aimables. »

En effet, M. Morton étant arrivé en ce moment, elle le salua avec tant de grace, qu'il ne put s'empêcher de dire :

« Pourquoi donc mon Emma est-elle si jolie aujourd'hui ? »

« Oh ! se hâta de répondre M. Pemberton, rien n'embellit comme l'air de satisfaction. »

« Et la promenade du matin, » reprit elle négligemment et sans y entendre finesse.

« Oh ! je n'en doute pas. »

Ce mot, dont elle ne comprit pas le sens, aurait fort bien pu l'impatienter par le ton d'humeur avec lequel il était prononcé ; mais elle avait juré de n'en rien faire, et elle soutint pendant tout le déjeuner une gaieté d'autant plus brillante, que, sentant au fond de son cœur quelque chose qui l'oppressait encore, elle avait besoin de moyens violens pour ne pas tomber dans une rêverie dont il lui aurait été difficile de sortir. Ce fut parla même raison qu'en rentrant chez elle, elle choisit l'occupation la plus sérieuse, et celle qui demandait le plus d'application. Mais elle n'avait plus autour d'elle d'objets étrangers qui pussent la distraire d'elle-même, il fallait qu'elle tirât de son propre fonds, et les moyens de s'occuper, et la force

d'en faire usage. Jamais elle n'avait lu avec si peu de profit et plus de fatigue.

La journée se passa dans ces alternatives. Le lendemain, ce fut la même chose ; Emma s'ennuya, eut de l'humeur, la surmonta, et finit de même par la retrouver, en dépit de tous ses efforts. Cependant, maîtresse d'elle-même lorsqu'elle n'était pas entraînée par un premier mouvement, elle sut le cacher si bien que personne ne s'en aperçut ; M. Montague lui-même n'en eut pas le plus léger soupçon. Lui seul, il est vrai, savait, par sa conversation douce et sage, la rendre à peu près à son état naturel.

Le lendemain, elle s'était promis d'aller voir madame Harley ; mais en y réfléchissant, elle pensa que cette seconde visite serait un peu trop rapprochée de la première, elle balança, changea d'avis deux ou trois fois, et finit par décider qu'il valait mieux passer un jour encore avant de revoir madame Harley. Ce jour-là lui parut de quatre heures plus long que les autres, et Sarah prétendit que plusieurs fois elle était tombée dans une rêverie si profonde, qu'il n'y avait eu que M. Montague qui pût parvenir à l'en tirer.

Enfin ce jour finit ; le lendemain conduisit Emma à White-House. Elle y entra avec moins d'espérances, mais moins d'agitation et de plus doux sentimens. Elle trouva madame Harley lisant une lettre. « C'est d'Auguste, » lui dit celle-ci, comme si elle lui eût parlé d'un objet d'intérêt qui leur fût commun ; Emma répondit de la même manière, et ni l'une ni l'autre ne songèrent à s'en étonner. Madame Harley continua de lire sa lettre : de temps en temps elle souriait sans rien dire, puis elle lut une phrase tout haut, puis une autre, puis la lettre entière. Emma, les regards fixés sur l'enveloppe, qu'elle avait ramassée, contemplait une charmante écriture, et dérobait sous ses paupières baissées l'expression du plaisir, qu'eussent trahie ses yeux et son sourire. Rien ne lui avait jamais donné l'idée de l'amabilité et de la grace parfaite comme le ton d'Auguste envers sa mère. Tout à la fois sensible et gai, il semblait se livrer également aux mouvemens de son esprit et aux mouvemens de son cœur : par-tout l'expression d'un sentiment était aiguisée, pour ainsi dire, par une tournure piquante ; par-tout l'abandon d'une douce familiarité conservait cependant ces nuances de respect dont ne peut jamais se dispenser le fils le plus chéri envers la mère la plus indulgente ; partout on reconnaissait un esprit vif et réfléchi, une âme heureuse, un caractère facile. Madame Harley, lorsqu'elle eut fini, leva les yeux comme pour chercher l'approbation d'Emma ; elle était dans tout

son maintien. On parla d'Auguste, on en parla toujours, et dans la conversation, les regards des deux amies se portèrent sans cesse vers le portrait. Il paraissait s'animer pour elles et former un tiers dans leur entretien. « C'est lui qui veut . . . disait madame Harley en parlant de son fils, c'est lui qui pense c'est lui qui desire . . . » et elle montrait le portrait, comme si c'eût été l'être réel auquel elle attribuait ces divers mouvemens ; et lorsqu'Emma sortit de White-House, Auguste n'était plus pour elle un personnage absent et inconnu, il existait dans ce portrait animé de tant de souvenirs.

De ce moment, rapportant toutes ses pensées au temps où elle devait être connue d'Auguste, elle vécut continuellement en sa présence : c'était à lui qu'elle communiquait ses réflexions, c'était avec lui qu'elle discutait celles de ses idées qui se trouvaient opposées aux notions communes, c'était lui qu'elle voulait persuader, c'était à lui qu'elle voulait plaire ; et tout, jusqu'aux expressions de l'estime et de l'amitié de M. Montague, empruntait sa couleur de l'effet qu'elles auraient pu produire sur Auguste Harley. Son imagination ne l'entraînait pas plus loin. Dans les tableaux qu'elle lui présentait, Emma ne trouvait, ne cherchait d'autre bien que la présence d'un être qui lui paraissait devoir remplir de douceur tous les momens de sa vie. Alors elle oubliait tout, sa situation, ses projets, Morton-Park et ses habitans ; mais quand elle les retrouvait, ils lui paraissaient d'une telle maussaderie ! madame Morton si brusque ! M. Pemberton si tranchant ! La bonhomie de M. Morton lui faisait trouver grace devant elle, et sa vénération pour M. Montague l'avait mis à ses yeux hors de toute comparaison même avec Auguste Harley. Mais y gagnait-il beaucoup ? rien, si ce n'est que la présence de l'un ne suffisait pas toujours pour faire oublier l'absence de l'autre.

Lui seul cependant pouvait y parvenir ; aussi quand Emma tombait dans quelque rêverie, sans affectation, Sarah trouvait moyen d'engager M. Montague à lui adresser la parole, il ne manquait jamais de réveiller son attention : alors c'étaient des sourires mystérieux, des signes d'intelligence. Emma s'en apercevait, et les attribuant à la distraction dont elle venait de sortir, rougissait de voir qu'elle eût été remarquée : nouveaux coups d'œil de la part des deux sœurs, qui, se confirmant de plus en plus dans leur opinion, donnaient à M. Montague tout l'honneur des rêveries et des inégalités de leur cousine. Anna le trouvait bien un peu vieux ; mais Sarah

le lui avait assuré si positivement ! D'ailleurs, sans un secret et une découverte, à quoi s'amuserait-on à la campagne ?

CHAPITRE IX.

« ALLEZ-VOUS directement chez vous ? demanda une après-midi madame Morton à M. Montague, qui avait annoncé son prochain départ. Et sur sa réponse affirmative : « Vous pourriez y voir le fils de notre voisine, reprit-elle d'un ton très-significatif ; votre terre ne touche-t-elle pas celle de madame Carrers ? »

« Oui : je l'y ai vu en effet beaucoup, ajoute-t-il, il y a trois ans, avant qu'il eût acquis Shamstone. Connaissez-vous Louisa Carrers ? »

« Moi ! s'écria madame Morton ; ce serait une digne liaison pour une mère de famille ! »

Anna, qui rentrait en ce moment, interrompit la conversation. Emma s'était senti rougir, elle tremblait. Shamstone était l'habitation d'Auguste ; Shamstone, elle le savait, se trouvait aussi dans le voisinage de M. Montague, par conséquent de Louisa Carrers ; et il connaissait Louisa Carrers depuis trois ans, et c'était sans doute pour se rapprocher d'elle qu'il avait fixé sa demeure à Shamstone. Jamais de semblables idées ne s'étaient présentées à elle ; elle ne sait même pas très-bien en ce moment quelle idée l'accable, mais elle éprouve le plus pénible mal-aise. Anna prononce le nom d'Auguste Harley, et ce nom, d'ordinaire si doux à son cœur, lui fait sentir une douloureuse atteinte. Anna, suivant son usage, cherche à prolonger l'entretien sur Auguste ; Sarah, comme elle n'y manque guère dans ces cas-là, laisse échapper quelques mots désobligeants pour lui, qui, toujours relevés avec chaleur par Anna, excitent entre les deux sœurs une discussion que toujours madame Morton fait finir avec humeur. Ce jour-là, Anna, piquée de ce que sa mère lui a imposé silence, suit Emma lorsque, pressée du besoin de la solitude, elle se retirait dans sa chambre ; et s'approchant d'elle avec un air d'intelligence :

« Comme Sarah, lui dit-elle, se fâche toutes les fois qu'on parle de M. Harley ! c'est qu'elle est jalouse. »

A ce mot, Emma sentit se renouveler toutes les sensations pénibles qu'elle avait éprouvées depuis un quart d'heure.

« Jalouse ! . . . et de qui ? » s'écria-t-elle avec beaucoup d'agitation.

« De moi, dit Anna en rougissant un peu ; je vous le dis en confidence, au moins ; c'est une conquête que j'ai faite. »

« vous, Anna ! » reprit douloureusement sa cousine, comme si elle eût dit : « Et vous aussi, Anna ! »

Aussitôt elle s'éloigne rapidement, sans écouter davantage Anna, que rappelait madame Morton, et courant se renfermer chez elle, soulage par des larmes le sentiment qui l'opprime et l'humilie. Le lendemain elle devait aller à White-House ; elle s'y rend dans une confusion d'idées dont elle ne cherche pas même à sortir : de quoi parlera-t-elle à madame Harley ? que trouvera-t-elle aujourd'hui à lui dire ? que va-t-elle en apprendre ? a-t-elle même à en apprendre quelque chose ? enfin, que veut Emma, que craint-elle ?

Ce qu'elle craint sur-tout en ce moment, c'est de s'interroger : ses yeux distraits errent au hasard sur la campagne ; les objets du dehors ne lui apportent aucune idée distincte, mais l'empêchent de s'arrêter sur ce qui se passe au dedans d'elle-même. Son cœur est serré, et son imagination agitée comme par un rêve pénible. En arrivant à la porte de la bibliothèque, ses idées semblent s'éclaircir pour lui faire sentir plus vivement l'embarras et le mal-aise qu'elle va éprouver auprès de madame Harley. Madame Harley n'était pas seule ; Emma trouva près d'elle deux femmes de ses amies, dont la présence lui paraît d'abord un soulagement, et bientôt après une gêne et un obstacle. Deux ou trois fois ses regards ont rencontré le portrait, il lui a fait mal. Cependant le sentiment pénible qu'elle éprouvait commence à s'adoucir : ce qu'elle a entendu la veille, ce qu'elle a pensé depuis commence à perdre de son importance, son âme se r'ouvre aux impressions heureuses.

« Quand arrive Auguste ? » demande une des deux amies de madame Harley.

« Dans trois semaines, à ce qu'il me mande. »

« N'est-il pas chez madame Carrers ? »

« Je crois que c'est là qu'il va dans ce moment-ci, quoiqu'il ne m'en dise rien. »

« Je vois qu'il se croit obligé à la discrétion pour deux. »

« Et vous, mère prudente, reprend l'autre femme en riant, vous le laissez là trois semaines ? »

« Une mère raisonnable, répond madame Harley du même ton, ne doit pas prétendre à l'emporter sur des *amies*. Au reste, ajoute-t-elle d'un air

plus sérieux, c'est un bon fils qu'Auguste, il me sacrifierait ses plus grands plaisirs, mais je ne le lui demanderai pas. »

Après avoir entendu ces mots, Emma se lève, elle trouve encore la force de sourire en disant adieu à madame Harley ; mais elle sort, et en s'éloignant ne tourne plus la tête quand les arbres commencent à lui dérober White-House. Pour la première fois, elle n'éprouve point de regrets en voyant disparaître entièrement la maison de son amie ; pour la première fois, aucun sentiment de plaisir ne se mêle aux souvenirs qu'elle en rapporte. Ce ne sont plus les agitations de la veille, mais un vide affreux semble anéantir toutes les facultés de son âme.

En rentrant, elle trouve chez elle Anna qui venait, à son ordinaire, lui demander des nouvelles de madame Harley, l'interroger sur l'époque du retour d'Auguste. Emma sent combien il lui sera pénible de répondre. Heureusement qu'Anna l'en dispense : sérieusement occupée à raccommoder sa coiffure, elle a déjà oublié ses questions, et sort sans en demander la réponse. Mistriss Péters se trouvait alors dans la chambre d'Emma, qui avait accepté ses services pour le temps où elle serait à Morton-Park.

« Je vois, dit-elle en souriant, que miss Anna n'a pas oublié M. Auguste. »

« Ils ont eu du penchant l'un pour l'autre ? » demande Emma avec effort.

« Il a même été question de mariage ; mais cela ne s'est pas arrangé, et je crois que miss Anna n'en sait rien. »

« M. Harley le désirait . . . beaucoup ? »

« Du moins le croyait-on ainsi dans la maison, parce qu'il s'occupait davantage de miss Anna que de miss Sarah. »

Mistriss Péters était sortie de la chambre. Emma, assise à la même place, les bras croisés, les yeux fixés sur le plancher, sent à peine couler des larmes qu'elle ne sait à quel malheur adresser. Elle sait bien que c'est à l'idée d'Auguste que se joint le sentiment qui les lui fait répandre ; d'Auguste attaché à Louisa Carrers ; d'Auguste, peut-être léger, promenant sur toutes les femmes ses goûts et ses desirs, peut-être ne cherchant en elles que l'objet d'un vain amusement, et ne comptant pour rien ces qualités qu'Emma se sentait si fière et si heureuse de pouvoir offrir à son estime. Voilà ce qui a fait pénétrer dans son âme une amère douleur. Mais pourquoi ? elle ose enfin se le demander, et entrer sévèrement en compte avec elle-même. Ai-je perdu quelque chose ? se dit-elle ; avais-je rien

obtenu ? m'étais-je donc abaissée jusqu'à rien espérer ? Sa fierté indignée se réveille. Emma se croyait du courage, et s'en était souvent trouvé, parce qu'elle s'en croyait ; elle sentit qu'il fallait se vaincre ou mourir de tristesse, et sans obtenir même sa propre pitié. Le desir de ne point rougir d'elle la sauva du danger d'avoir à rougir devant les autres d'un abattement qui n'eût excité que leur curiosité.

CHAPITRE X.

L'ÉNERGIE de l'âme s'endort dans les vagues rêveries de l'espérance ; le travail actuel pèse à celui qui croit pouvoir se reposer sur l'avenir : mais que tout à coup la perspective du bonheur se ferme devant lui, il recueille toutes ses forces dans le moment présent, et, appuyé sur son malheur, s'élance à de nouvelles destinées. Réveillée d'un songe séducteur, Emma avait regardé autour d'elle : les inconvénients réels de sa situation, les projets auxquels elle avait cru devoir se fixer pour en sortir recommençaient à l'occuper avec une activité quelque temps suspendue. La maîtresse de pension à laquelle elle s'était adressée n'avait encore rien trouvé qui pût lui convenir ; elle se voyait avec chagrin obligée de prolonger son séjour à Morton-Park, et pour combien de temps encore ? elle l'ignorait, et tremblait de le voir se prolonger. Madame Harley l'avait pressée de venir passer quelque temps de suite à White-House, avait même cherché à pressentir si, dans le cas où le séjour de Morton-Park lui deviendrait trop désagréable, Emma voudrait accepter sa maison pour asile. Dans aucun moment Emma ne se fût prêtée à cette idée : elle n'eût pu consentir à devoir qu'à ses parens une existence inutile ; mais alors un séjour à demeure chez madame Harley ne se présentait à son imagination que comme une tâche pénible. Elle ne se laissait point abattre par les difficultés qu'elle entrevoyait devant elle ; les peines réelles de sa situation la soutenaient même contre des maux imaginaires, souvent plus cruels parce qu'ils n'ont point de bornes certaines. Cependant le genre de courage qu'elles lui donnaient avait imprimé sur tout son maintien un sérieux habituel, obscurci même peut-être quelquefois par des nuages de tristesse qui n'échappaient point à l'amitié attentive de M. Montague.

Une après-midi qu'elle se trouvait seule dans le jardin, il s'approcha d'elle. « Je puis enfin, lui dit-il, vous entretenir un moment en liberté, sans vous voir suivie de ces regards curieux qui vous obsèdent. »

Emma trembla sans savoir pourquoi.

« Vous êtes la maîtresse de refuser de me répondre : rien ne me coûterait plus que de commettre une indiscretion ; mais ne la pardonnerez-vous pas à

celui que vous avez daigné nommer votre ami ?

Emma se sentit rougir et pâlir : cependant un triste sourire encouragea M. Montague à parler. Pouvait-elle faire autrement ?

« Miss Courtney, reprend M. Montague du ton le plus affectueux, qui vous afflige ? d'où naît ce chagrin que depuis quelques jours vous cherchez en vain à dissimuler ? Ne croyez pas que je m'en plaigne, ajouta-t-il vivement ; je sais combien de motifs peuvent rendre le silence nécessaire ou convenable, même envers l'ami le plus tendre et le plus dévoué ; mais je sais aussi que le défaut de confiance est souvent la faute de celui qui s'en plaint ; que le secret ne se présente pas de lui-même, et qu'une confidence est une faveur précieuse, qu'on accorde rarement, même à son ami, sans qu'il l'ait un peu sollicitée. Voilà les motifs qui m'ont engagé à vous parler le premier. Chère miss Courtney, poursuit-il d'un ton pressant, si vous souffrez, si je puis adoucir vos peines, daignez me les confier : j'achèterais de toutes les jouissances de ma vie le bonheur d'avoir pu vous être utile. Souvenez-vous que je suis votre ami, que j'étais celui de votre père. »

« Comment puis-je vous remercier ou vous répondre ? dit Emma profondément émue. M. Montague, si je me suis tue, gardez-vous bien de croire que ce soit un défaut de confiance ; je n'avais rien à dire, en vérité, rien du tout. Mon sort n'est point changé, seulement l'instant s'approche où j'en vais éprouver tous les désagréments, où je vais me trouver seule, et dans certains momens. . . . Je n'en puis supporter l'idée. » Elle baissa la tête, en laissant échapper quelques larmes. Ils marchaient en silence. Bientôt elle relève la tête, essuie ses yeux. » Ne croyez pas que je sois toujours aussi faible, poursuivit-elle d'un ton plus assuré, ni que je me livre à l'inquiétude sans songer aux moyens d'en sortir. » Alors elle lui détaille ses motifs pour quitter bientôt la maison de son oncle, les projets qu'elle a formés pour son existence à venir ; lui fait part de la lettre qu'elle a écrite à la maîtresse de pension et de la réponse qu'elle en a reçue, et qui, lui dit-elle, est en partie la cause de sa tristesse. M. Montague l'écoutait attentivement.

« Ainsi donc. . . . miss Courtney sollicite.... attend avec inquiétude une place qui la mettra dans la dépendance, peut-être pour sa vie. »

« Pourquoi pas ? dit-elle en souriant, ranimée par le desir de lui montrer de la force : croyez-vous que je ne la puisse supporter noblement, plus noblement que je ne soutiendrais le fardeau des obligations qu'autrement il me faudrait contracter envers madame Morton ? »

« Non, sans doute ; et si j'avais quelques objections à faire, elles ne porteraient ni sur votre courage ni sur vos moyens.

« En voyez-vous d'autres ? »

« Permettez-moi de ne pas vous répondre encore ; souvenez-vous seulement, miss Courtney, qu'il vous reste des amis. » Quelqu'un s'approchant alors, il change d'entretien, et le lendemain, à son réveil, Emma reçoit la lettre suivante :

M. Montague à miss Courtney.

« Vous avez daigné m'honorer de votre confiance, intéressante Emma ; elle encourage la mienne, et me fait espérer qu'après m'avoir communiqué vos projets, vous souffrirez que je vous entretienne de ceux qui m'occupent et des désirs que j'avais osé former. Ecoutez et jugez. »

« Maître, à la mort de mon père, d'une fortune considérable, mais en désordre, et engagée en grande partie pour quelque temps, je formai le dessein de ne me point marier que mes soins et mon économie ne m'eussent mis en état de procurer à la femme que j'épouserais tous les agrémens d'une aisance assurée. Les longueurs, les obstacles, se multiplièrent ; quelques malheurs vinrent à différentes reprises déjouer ma prévoyance , et détruire l'effet de mes soins ; enfin je vis mes efforts couronnés d'un plein succès. Mais le temps de ma jeunesse s'était passé dans les incertitudes, ce n'était plus l'âge des illusions, des plaisirs bruyans ; le mariage devenait pour moi une affaire sérieuse, il me fallait une amie que sa raison mît à portée de partager mes goûts en me permettant de me conformer aux siens ; voilà ce qu'il me fallait, et ce que je ne trouvais pas. Je vous ai rencontrée, miss Courtney, et cette rencontre n'a point été l'effet du hasard. »

« J'avais connu M. Courtney dès ma première jeunesse, et dans un âge où l'on consulte beaucoup plus des arrangemens de plaisirs que la convenance des humeurs, nos sociétés, nos amusemens, avaient été les mêmes. Si la différence de nos caractères avait empêché l'amitié de s'établir entre nous, du moins était-il résulté de ces rapports extérieurs une liaison plus intime que celles qu'on forme ordinairement dans le monde. Je le vis quelque temps avant sa mort, il me parla de sa fille, il m'en parla avec éloge, et je conçus une idée bien favorable de celle qui savait se faire pardonner les

torts qu'on avait eus si long-temps avec elle. Il me laissa voir des regrets sur le passé, des craintes sur l'avenir. Touché de ses inquiétudes, je pris l'engagement de veiller sur le sort de sa fille. Il accepta ma promesse ; mais bientôt après, la regardant sans doute comme l'effet d'un mouvement passager, il l'oublia ; je m'en suis souvenu. Pouvais-je abandonner un droit si précieux ? Je me suis informé du lieu que vous aviez choisi pour retraite ; le desir de connaître mieux celle que je regardais comme un dépôt confié à mes soins, me fit accepter une invitation que je refusais depuis long-temps, et dès que je vous connus, ce fut à vous que je jurai ce que j'avais promis à votre père. Bientôt votre image s'unit à mon idée favorite, elle ne s'en sépare plus. Il m'est nécessaire d'embellir mon existence en l'unissant à celle d'une femme aimable et vertueuse, mais il m'est nécessaire aussi que cette femme soit Emma. Ce n'est point encore de l'amour que je vous offre, l'heureux possesseur de la charmante Emma se livrerait avec transport aux sentimens qu'elle est si bien faite pour inspirer ; mais ce n'est point à mon âge qu'il est permis d'écouter des mouvemens dangereux. J'ai voulu que le nom de père, que je m'étais donné dans mon cœur, fit taire, au moins pour un temps, des desirs trop naturels ; j'ai tâché de n'avoir pour vous que les sentimens d'un ami, jusqu'au moment où vous m'auriez permis d'en éprouver d'autres. Mais en même temps j'ai senti le besoin de m'appuyer de tous mes titres, je ne puis en abandonner un seul ; sans ce motif, vous auriez ignoré tout ce qui ne vient pas de vous, de vos vertus, de l'estime qu'elles m'inspirent, et rien n'aurait accompagné l'hommage qu'elles ont seules exigé de moi. »

« Maintenant, miss Courtney, c'est à vous d'accomplir les promesses d'un père mourant ; donnez-moi les moyens de remplir tous ses vœux, et, si j'ose vous parler de moi, si mon amitié peut m'avoir acquis des droits à votre intérêt, réalisez la chimère de mon imagination, devenue celle de mon cœur ; donnez-moi ce bonheur, que je n'osais espérer avant de vous connaître, et que maintenant je me flatte à peine d'obtenir. »

« Après vous avoir exprimé mes vœux, mes desirs, il me reste encore quelque chose à vous apprendre. Si vous rejetez mes offres, si le bien où j'aspire ne m'est point accordé, je ne puis consentir à tout perdre à la fois. En me refusant un nom qui ferait mon bonheur, vous me rendrez celui que j'avais porté d'abord. J'ose l'exiger, j'en ai le droit. Vous aurez tant à réparer ! vous me devrez tant pour compenser le bien dont vous m'aurez privé ! Je vous le demande au nom de mon amitié, au nom de votre père ; si

j'éprouve ce refus, que je m'efforce de prévoir pour le mieux supporter, daignez permettre que je rentre dans mes premiers droits, et ne conservez pas avec moi un embarras d'autant plus mal fondé, que ce refus ne peut diminuer en rien ni l'estime, ni le tendre intérêt que je vous ai voués pour ma vie. »

MONTAGUE.

« Je pars demain : ce terme pourra vous paraître trop court, pour une détermination aussi importante ; veuillez donc m'adresser votre réponse chez moi. Mais songez un peu, miss Courtney, à l'impatience d'un homme qui sollicite votre main, sans se croire, à beaucoup près, certain « de l'obtenir. »

Emma n'a pu lire cette lettre sans la plus douloureuse agitation. Quelles idées qu'elle avait cru écartées viennent de se réveiller dans son cœur ! quelle image revient encore la poursuivre ! Comment refuser cet homme si bon, si généreux, son ami ? Pourquoi le refuser ? Mais accepter, se lier ! A qui demander conseil, et quel conseil demander ? Qui la comprendrait ? à qui oserait-elle expliquer son effroi , son anxiété, ses douleurs ? Elle n'a jamais rien imaginé de plus intolérable que ce qu'elle éprouve en ce moment. La parfaite indépendance qui l'oblige à s'imposer elle même les peines qu'elle veut choisir, lui fait un supplice de chacune des réflexions qui la fait pencher d'un côté ou d'un autre ; elle recevrait comme une grace l'ordre qui viendrait la forcer à un sacrifice, fût-ce même le plus douloureux des deux. Elle s'agite, ne peut rester en place, sort de chez elle, veut descendre dans le jardin, et sous la porte du vestibule elle rencontre M. Montague. Elle pâlit, rougit, et recule involontairement. »

« Eh quoi ! miss Courtney croit déjà devoir me fuir ? je n'ai réussi qu'à perdre ce que je possédais. »

Emue de l'expression de sa physionomie, et du ton noble et doux dont il avait prononcé ces paroles, Emma sent la crainte faire place à l'attendrissement le plus profond.

« Moi, vous fuir, M. Montague ! Je vous répondrai je ne sais pas encore..... Mais, dit-elle avec vivacité, en joignant les mains, quelle que soit ma réponse, quel que soit mon sort toujours, toute ma vie mon bonheur s'unira au vôtre, ma reconnaissance vous suivra »

Elle s'était appuyée contre la porte ; sa pâleur, son agitation, ont frappé M. Montague. Il la considère quelques instans ; puis, prenant sa main et la

portant à ses lèvres sans proférer une parole, il se range pour la laisser passer.

Elle continue lentement son chemin. La rencontre de M. Montague avait donné aux mouvemens impétueux dont elle se sentait déchirée l'instant d'auparavant, un caractère de douceur et de sensibilité qui les rendait moins pénibles. Elle repassait dans son esprit les vertus, la générosité, l'amitié de cet homme respectable ; des sentimens de reconnaissance venaient en foule assaillir son cœur, et, en calmant son esprit, la mettaient en état de réfléchir. Je n'entreprendrai point de rendre compte de ses réflexions ; mais, dans la matinée, M. Montague reçut cette réponse.

Emma Courtney à M. Montague.

« Si j'eusse écouté seulement l'amitié, la reconnaissance ; si je me fusse conformée à l'opinion générale, mieux fondée peut-être que mes notions particulières, un mot eût été ma réponse, et ce mot, je ne vous l'aurais point fait attendre. Mais quand je ne puis vous offrir que des regrets, ma réponse n'en sera pas moins prompte. Je ne profite point du délai que vous m'aviez accordé, je prends mon parti sans hésiter ; et ce parti sera tel, qu'il m'attirera le blâme général. Je refuse un établissement avantageux, et si généreusement offert ; je refuse de m'unir à l'un des hommes que j'estime le plus, et cela sans motif connu, sans raison apparente. Je m'expose à la censure du monde, à la vôtre peut-être ; mais du moins ce ne sera pas M. Montague qui voudra me condamner sans m'entendre. »

« Élevée dans la maison de madame Melmoth, la plus séduisante image du bonheur a toujours frappé mes regards depuis mon enfance. Je la vis heureuse par l'amour de M. Melmoth. Le sentiment qui les unissait ne ressemblait en rien à cet état tranquille, heureux, dit - on, qui résulte de l'amitié, de l'estime mutuelle ; c'était l'amour tel qu'on le dépeint, tel, m'a-t-on dit, qu'il n'existe guère, tel que je sens qu'il peut exister. Elle le perdit ; je fus témoin de son désespoir. Sa vie n'était plus qu'un tissu d'amertumes, elle la quitta sans regret ; mais moi, je la vis mourir, et je restai seule au monde. Il n'était rien autour de moi que je pusse aimer comme elle. J'avais jusqu'alors peu connu mon père, je ne l'avais connu qu'avec la certitude de le perdre bientôt. Le deuil et la solitude

m'environnaient, il fallut porter mes regards sur quelque objet éloigné, capable de me rendre au moins l'espérance du bonheur. Mon âge me présentait toutes les jouissances d'un sentiment inconnu ; toutes les facultés de mon ame se réunirent sur le point que j'entrevois à peine à travers un avenir obscur. Mon imagination l'embellit, je me formai l'image de la félicité suprême, et je la formai sur le souvenir que m'avait laissé l'union la plus chérie. »

« Depuis, la solitude, une inaction forcée, m'ont sans cesse ramenée vers le même objet : un retour continuel sur les mêmes détails, les a rendus familiers à mon esprit ; leur impression se mêle à toutes mes idées sur l'avenir, il n'en est plus qu'un seul où je puisse espérer le bonheur. Ce bonheur, je le sais, ne doit probablement jamais exister pour moi. Je n'ai point la faiblesse d'y compter, et je ne me soumettrai pas à l'humiliation de l'attendre. Je ne prétendrai point à une égalité qui pourrait n'exister que dans mon opinion. L'état de ma fortune m'ordonne de renoncer à des vœux que je courrais le risque de former seule, et j'y renonce. En conservant ma liberté, ce n'est donc point au bonheur que je prétends me réserver, c'est à un tort que je veux me soustraire, c'est à des devoirs que je ne serais pas capable de remplir dans toute l'étendue que je leur prescris. Ils demandent une ame plus libre, une imagination plus calme que ne peut l'être la mienne. La brillante image de cette félicité, que je ne me flatte point d'obtenir, a terni pour moi tout ce qui pourrait s'offrir à sa place. Peut-être dans des liens formés par l'amitié la plus tendre , incapable d'écarter une chimère devenue coupable, ne pourrais-je que vous venger, par mes remords, d'un regret involontaire. Est-ce donc par des remords que doit vous payer la femme que vous aurez voulu choisir ? Mais qui eût pensé jamais qu'elle pût craindre de s'exposer à des regrets ? Je sais tout ce que va me coûter l'aveu que je vous fais ; je sais combien je vais perdre de cette estime dont j'étais si fière et si jalouse. Mais j'ai mieux aimé vous paraître insensée qu'ingrate ou capricieuse ; ne me jugez donc pas trop sévèrement ; tout ce que vous ôterez à ma raison, rendez-le à mon cœur : interrogez-le, il ne craint point l'examen ; il exprime peu, mais il sent vivement, il sent long-temps. Oh ! monsieur Montague, vous ne savez point , vous ne pouvez savoir combien vous l'avez pénétré de reconnaissance. Ce n'est point cette reconnaissance impérieuse qui humilie l'obligé, embarrasse le bienfaiteur ; elle nous a mis de niveau. Heureuse de vous devoir, je veux augmenter mes obligations. Vous avez subjugué cette ame que vous trouviez trop fière ; votre nom s'y

grave en caractères sacrés. Croyez-en celle qui n'a point voulu profaner, par son indifférence, le bonheur que doit éprouver l'épouse qui sera digne de s'unir au meilleur des hommes. »

« Il m'aurait été impossible de vous rien exprimer au commencement de ma lettre ; il me semblait que j'avais tort envers vous, la honte avait resserré mon cœur. On est donc ingrat, lorsqu'on a tort ? Mais maintenant il n'y reste plus rien de pénible, je me suis confiée à mon ami. Je sollicite douceur, indulgence. Puis-je espérer de l'obtenir ? voudrez-vous m'excuser auprès de cette raison impassible que votre bonté seule peut me faire paraître moins redoutable ? Oubliez le rôle que nous avons pris tous deux pendant un seul instant, ne voyez plus cette Emma si contrainte, si froide, parce qu'elle n'ose se livrer à ce qu'elle sent ; mais une fille heureuse, qui demande, espère tout de la bonté facile du père le plus tendre. »

EMMA.

Au moment où, après quelques instans d'hésitation, Emma venait d'envoyer cette lettre à M. Montague, on vient l'avertir de la part de M^{me} Harley, qui, inquiète de ne l'avoir pas vue depuis huit jours, est venue en se rendant à une maison de campagne voisine, passer une heure avec elle. Emma est encore tremblante : depuis que sa lettre est partie, son agitation a recommencé ; elle est quelquefois prête à la regretter. Comment M. Montague va-t-il la recevoir ? Madame Harley s'aperçoit de son trouble, de sa distraction, qu'Emma attribue à quelque indisposition légère. Cependant il lui semble qu'elle respire plus librement ; que l'idée que personne n'aura jamais le droit de lui reprocher ses peines, les lui rend moins amères ; qu'elle entendrait même sans douleur prononcer le nom de Louisa Carrers. Elle ne l'attend pas long-temps. Madame Harley laisse tomber une lettre qu'elle tenait à la main ; Emma la lui rend.

« C'est d'Auguste, dit madame Harley en la recevant ; il est en ce moment à Rose-Hill chez madame Carrers. »

« Encore ! » dit sans y penser Emma, frappée de nouveau de toutes les sensations qu'elle croyait assoupies.

« Encore ! répète en souriant madame Harley ; mais, ma chère Emma, c'est un effet de l'état où vous êtes, il n'y est que depuis deux jours. »

« Oh ! mon Dieu, vous avez raison, je ne sais Elle est extrêmement aimable mistriss Carrers ? »

« Je ne la connais pas ; mais j'ai ouï dire qu'il était impossible d'être plus séduisante. »

« On en dit bien du mal, » reprend Emma d'une voix faible.

« Elle n'est assurément pas digne d'inspirer un attachement durable ; cependant on la dit susceptible d'amitié. »

« D'amitié ! » s'écrie Emma, dont le trouble augmente à chaque minute.

« Oui, d'amitié, méchante, répond en riant madame Harley : croyez-moi, ajoute-t-elle d'un air plus sérieux, malgré ses égaremens, cette femme paraît capable d'un sentiment honnête et désintéressé. Elle conserve des amis ; sans cela, depuis long - temps rien n'attirerait plus Auguste chez elle. » Puis, recommençant à sourire : « Je ne suis pas la confidente de mon fils, dit-elle, mais il n'est pas fâché que je le devine. »

Emma écoute avec avidité, sa respiration est suspendue, elle ne peut croire qu'un mot ait eu la puissance de dissiper comme par enchantement le nuage qui depuis huit jours obscurcit son existence. Bientôt cependant elle n'aura pas la force d'en douter.

Savez-vous, Emma, lui dit madame Harley, que j'ai bien peur d'avoir trop parlé de vous à Auguste ; voilà deux lettres toutes entières sur *cette charmante Emma*, lui montre-t-elle sur un coin de sa lettre, qu'elle a soin de replier promptement. « Vous ne la verrez pas, ajoute-t-elle en riant, je ne me charge pas des commissions d'Auguste : cependant, poursuit-elle du même ton, il faut bien faire quelque chose pour lui. Voyons, Emma, à quoi vous serez disposée. »

Une douce inquiétude se peignait dans les regards d'Emma ; elle souriait, mais elle se sentait rougir. Madame Harley continue, en parcourant des yeux sa lettre : « Auguste *meurt d'envie* de vous connaître ; il me prie, il me *conjure*, d'obtenir que vous passiez quelques jours à White-House pendant qu'il y sera. »

Emma ne souriait plus, et elle rougissait davantage ; sa fierté s'était alarmée : Aller à White-House pour Auguste, parce qu'il y serait, et parce qu'il le demandait !

« Mais, pour moi, je ne veux pas de cela, reprend madame Harley en refermant sa lettre ; je trouverais très-mauvais que vous n'eussiez pas d'abord passé quelque temps avec moi, pour moi toute seule. Ainsi, Emma, il faut que vous veniez sur le-champ à White-House ; il y a quinze jours d'ici à l'arrivée d'Auguste ; si, au bout de ces quinze jours, il arrive, nous ne le chasserons pas, n'est-ce pas ? »

Le regard de madame Harley était si aimable, ce soin si délicat, que dire, que faire ? « Comme vous voudrez, » dit Emma en l'embrassant, et elle se contint, de peur de mettre dans cet embrassement trop d'abandon et un sentiment trop filial.

Le mal-aise d'Emma avait disparu, son teint avait repris toute sa vivacité, son entretien toute sa grace et son enjouement ; si un poids léger se faisait encore sentir au fond de son cœur, que de charmantes émotions l'aidaient à le supporter ! Madame Harley se prépare à la quitter, en lui disant qu'elle l'attend le surlendemain. Emma la reconduisait, lorsqu'Anna paraît, saute au cou de madame Harley, lui demande des nouvelles de son fils, et se sauve en courant. Emma n'avait pu repousser une impression pénible.

« Anna, dit en riant madame Harley, a bien peur d'être grondée pour m'être venue dire bonjour. Sa mère, ajoute-t-elle, ne m'aime guère, je crois : elle s'est persuadée, je ne sais pourquoi, que c'est moi qui n'ai pas voulu que mon fils épousât Anna. »

« Quoi ! dit Emma, ce n'est donc pas M. Harley »

« C'est mon fils qui ne s'en est pas soucié. Il n'a jamais pu voir dans Anna qu'un enfant qui le sera toujours. Ce n'est pas là la femme qu'il faut à Auguste, ni la belle-fille qu'il faut à sa mère. »

Il y avait, ou Emma crut voir dans l'expression que donna madame Harley à ces derniers mots, quelque chose qui se fit ressentir jusqu'au fond de son ame. Après le départ de madame Harley, elle se trouva inquiète, agitée, mais cette agitation, cette inquiétude n'était pas douloureuse ; elle durait encore lorsque la cloche du dîner rappela à Emma qu'elle allait revoir M. Montague. Alors des sentimens un instant oubliés reprirent tous leur place : cependant alors elle ne regrettait plus sa lettre. Elle descendit avec un embarras qui se faisait remarquer dans sa contenance. Elle se déconcerta tout à fait en passant auprès de M. Montague ; il lui parut un peu sérieux , et dès - lors elle perdit la faculté de prononcer un seul mot. Elle n'osait le regarder, elle rougissait lorsqu'il lui adressait la parole. Tous les yeux étaient fixés sur elle. Incapable de supporter davantage la gêne à laquelle elle se trouvait réduite, elle descendit dans le jardin aussitôt qu'on fut sorti de table. Elle s'enfonçait dans les bosquets le plus qu'il lui était possible, comme si les regards curieux de Sarah, et les regards inquiets de M. Pemberton, avaient dû pénétrer jusque dans sa retraite, lorsqu' au détour d'une allée, elle se rencontra précisément vis-à-vis de M. Montague : elle recula.

« Est-ce là, miss Courtney, ce que vous m'aviez promis, dit-il en lui prenant la main, ce que mon amitié me donnait le droit d'attendre de vous ? »

Qui n'eût été rassuré par le son de sa voix, par la bienveillance peinte dans ses yeux et dans son noble maintien !

« Ah ! dit Emma d'une voix attendrie, quels droits ne vous a-t-elle pas donnés ! Mais cette amitié ne l'ai-je point offensée ? n'ai-je point altéré cette estime qui m'est si nécessaire ? »

« Miss Courtney ne fera jamais rien qui puisse altérer l'estime que j'ai pour elle ; la pureté de ses motifs ennoblira toujours ses actions. »

« Je vois, lui dit-elle en baissant les yeux, qu'en excusant mes intentions, vous voulez adoucir l'expression du mécontentement que vous inspire ma conduite. » Puis le regardant d'un air timide : « C'est votre fille que vous jugez ; ne lui soyez pas trop sévère. »

« Ecoutez-moi, miss Courtney, lui dit-il en s'asseyant près d'elle : Si, tout en partageant vos opinions sur les charmes d'un amour heureux et constant, je ne juge pas qu'une telle félicité soit assez commune pour qu'on puisse se flatter de l'obtenir ; si je ne crois pas ses transports nécessaires au bonheur du mariage ; enfin si j'ai meilleure opinion de vous que vous-même, si j'ai la persuasion que votre ame aimante et généreuse se fût attachée, par ses bienfaits, à celui dont le bonheur lui aurait été confié, je n'en approuve pas moins la délicatesse qui vous fait tenir à ce que j'appelle des erreurs, mais dont la source me paraît respectable. Sans doute, pour mon bonheur, et peut-être pour le vôtre, je désirerais vivement que vous eussiez moins flatté des idées que je crois dangereuses ; mais puisque vous les avez adoptées, vous devez les suivre ; céder sans conviction serait un crime. Mon intérêt ne me portera point à combattre vos opinions par des raisonnemens, elles tiennent moins à votre jugement qu'à votre cœur. Ce n'est point à votre âge qu'on se laisse éclairer par l'expérience des autres, et ce n'est point contre un sentiment qu'un ami peut réussir avec des préceptes. »

Emma rougissait, l'embarras et le mal-aise se peignaient sur sa physionomie. M. Montague s'arrêta, et pressant sa main dans les siennes :

« Je suis donc toujours destiné à vous affliger, reprit-il du ton le plus attendri Pardonnez-moi, généreuse Emma ; j'ai voulu remplir d'abord le devoir sacré que je m'étais imposé vis-à-vis de vous. Maintenant, je ne laisserai parler que ma reconnaissance. J'accepte avec transport ce nom que vous m'avez donné : combien je regrette de n'en pouvoir exercer tous les

droits ! Trop jeune encore pour vous offrir comme asile l'habitation qu'il m'aurait été si doux de vous faire accepter sous un titre différent, je ne pourrai vous voir que par intervalles. Veuillez au moins me permettre une correspondance exacte et suivie ; daignez me donner les moyens d'accomplir ce que je n'ai pu faire par moi-même. Je ne compte point, quand votre cœur aura choisi, recevoir les prémices d'un secret qu'une jeune personne ne confie guère qu'après l'avoir avoué. Mais, je vous le demande, Emma, quand un sentiment partagé vous aura fait entrevoir le bonheur, dites-le à votre ami, et laissez-lui le plaisir de renverser les obstacles, s'il en est, qui s'opposeraient à vos vœux. »

Emma, le visage baigné de larmes, était dans l'impossibilité de lui répondre ; il crut qu'elle hésitait.

« Je vous le demande, Emma, reprit-il du ton le plus pressant : songez que j'ai le droit de l'exiger, souvenez-vous du titre que vous m'avez donné. »

« Je vous le jure ! » s'écria-t-elle, emportée par un mouvement rapide, tandis qu'un de ses genoux fléchissant jusqu'à terre, ses mains élevées et fortement jointes, ses yeux tournés vers le ciel semblaient le prendre à témoin de sa promesse. Elle resta quelques momens dans cette attitude, puis elle se tourna vivement : « Monsieur Montague, dit-elle avec beaucoup d'agitation, rien ne m'a échappé ; j'ai vu vos motifs, ils ont pénétré là, poursuit-elle en montrant son cœur, ils y sont gravés pour toujours. Que de regrets ils m'ont laissés !... Au nom du ciel, n'ajoutez pas à mes regrets. »

Sa figure avait dans ce moment une expression extraordinaire ; la violence de ses mouvemens annonçait l'état de son âme. Elle avait cru se sentir déchirée. Un moment elle s'était repentie ; la honte de revenir arrêta seule la rétractation de ses imprudentes résolutions. Si M. Montague l'eût pressée, le destin de sa vie était fixé pour jamais. Il le comprit, mais ne voulut point d'un consentement arraché à l'enthousiasme ; ses douces consolations, les touchantes expressions de son amitié, de son estime, rendirent bientôt la paix à sa jeune amie.

« Hé bien, lui dit-elle un peu confuse, lorsqu'elle fut revenue à elle-même, ai-je tort de me craindre ? ».

Ils se promenèrent quelque temps ensemble. Tous deux se laissaient aller à cet intérêt que l'idée d'une séparation prochaine mêle toujours au dernier entretien de deux amis. On retrouve tant de choses à se dire, on a perdu tant de momens qui pouvaient être mieux employés ! Que des personnes unies

par une tendre affection, se préparent à mettre entre elles deux un espace considérable, fût-ce après dix ans de réunion, elles auront ce jour-là quelque chose de nouveau à s'apprendre.

Emma jouissait avec inquiétude du peu d'instans qui lui restaient encore. Auguste Harley ressemble-t-il à M. Montague, se demandait-elle quelquefois en soupirant ? Enfin il fallut rentrer. Les yeux d'Emma étaient encore rouges et gonflés, elle s'en souvint en arrivant dans le salon. Sarah l'en fit bien mieux souvenir, lorsqu'après l'avoir regardée quelques momens, elle adressa à demi-voix à M. Pemberton ce vers de Shakespear :

La séparation remplit tellement le cœur d'une douleur
attendrissante !

Un regard sérieux de M. Montague la fit rougir et rentrer dans le silence. Madame Morton avait pris l'air le plus digne, le plus imposant. Emma ne s'en souciait guère, elle y fit à peine attention. Le soir tout le monde prit congé de M. Montague, Emma comme les autres, et son cœur, gonflé de tristesse, lui donna quelques larmes qu'elle ne chercha point à retenir ni à cacher. Mais lorsqu'elle fut rentrée dans sa chambre, elle ne put supporter la pensée qu'elle ne le verrait plus, et comme il devait partir à six heures du matin, elle résolut de se lever à cinq pour lui dire adieu. En effet, sitôt qu'elle entendit un peu de mouvement dans la maison, elle se leva et descendit dans le salon où elle savait qu'il devait se rendre avant de partir, pour déjeuner avec M. Morton.

« Je n'ai pu consentir, lui dit-elle dans un moment où elle se trouva seule avec lui, à ce que mon adieu ressemblât à celui des autres. »

Le déjeuner était fini. M. Montague, prit congé de M. Morton ; mais comme il avait ordonné que ses chevaux l'attendissent à une petite porte du parc, à laquelle on ne parvenait qu'en le traversant tout entier, Emma lui dit qu'en se promenant, elle l'accompagnerait jusque là.

« Fort bien, dit M. Morton ; moi, vieux et goutteux, je fais les honneurs de la maison, c'est aux jeunes filles à faire ceux du dehors. »

Emma et M. Montague sortirent ensemble. Tristement émus, ils marchèrent dans un silence profond, interrompu seulement de loin en loin par quelques phrases bien courtes de M. Montague, auxquelles Emma ne

répondait rien, et que lui-même n'avait pas le courage de renouveler. Enfin, lorsqu'ils furent près de la porte, elle tourna sur lui des yeux baignés de larmes.

« Nous allons donc nous séparer, lui dit-elle d'une voix attendrie, et sans savoir ni quand ni comment nous nous reverrons. Ah ! combien dans ce moment »

« Trop aimable amie, ne me laissez pas voir de regrets, ne me donnez pas la dangereuse tentation d'en profiter. Maintenant que nous allons nous séparer, je puis vous parler des miens ; jamais, si nous fussions restés ensemble, je ne vous les aurais fait connaître, jamais je n'en renouvellerai l'expression. Emma, vous m'aviez fait entrevoir l'image du bonheur. »

« O Dieu ! » s'écria-t-elle en joignant les mains dans une angoisse inexprimable.

« Sensible Emma, rassurez-vous, je suis bien loin d'avoir tout perdu. N'est-ce donc rien que ces droits que vous m'avez donnés sur vous ? Je les conserverai toujours ces titres précieux, ils vont occuper et remplir ma vie. »

Il dégage alors son bras qu'elle tenait encore.

« Adieu, monsieur Montague, lui dit-elle d'une voix étouffée ; puissiez-vous trouver une femme digne de vous, qui vous rende heureux autant qu'Emma le désire ! »

« Heureux miss Courtney, dit-il avec un sourire ; c'est par vous que j'espérais l'être, et c'est par vous que je le serai ; du moins je ne veux pas l'être seul. »

Il s'éloigne en disant ces mots. Elle voudrait le retenir encore, le forcer à rétracter l'espèce d'engagement qu'il venait de prendre ; mais il était déjà sorti du parc, et ne voulant pas se montrer à ses gens dans l'état où elle était, elle est obligée de rester en dedans de la porte, d'où bientôt elle l'entend partir avec un serrement de cœur inexprimable. Elle retourne dans sa chambre pour s'y livrer à toutes les émotions, de son cœur, sans s'exposer à ces explications, à ces attentions malignes qui la poursuivaient depuis quelques jours, et qui n'eussent point obtenu d'elle le sacrifice du moindre des signes de tristesse qu'elle croyait devoir à un tel ami lorsqu'il venait de la quitter, peut-être pour long-temps.

Elle était descendue à l'heure du dîner, résolue d'annoncer son départ pour le lendemain. Occupée de cette idée et du départ de M. Montague, elle avait à peine remarqué le ton plus aigre de madame Morton, l'air

mystérieux des deux jeunes filles, l'air embarrassé de M. Morton. Quant à M. Pemberton, l'humeur était, depuis quelque temps, son état habituel. On était à peine hors de table, que, la conversation se portant sur le départ de M. Montagne, madame Morton observe qu'il doit être parti bien *reconnaissant* bien touché des bontés de miss Courtney.

C'était le signal de l'attaque, tous les visages devinrent attentifs.

« Je l'espère, madame, répondit Emma sans se troubler ; son amitié m'est infiniment précieuse, il s'est acquis des droits éternels à ma reconnaissance, et je ne croirai jamais faire assez pour la lui témoigner. »

« M. Montague est bien heureux, dit M. Pemberton, d'avoir su vous inspirer des sentimens si.... »

« Hé bien, monsieur ? si.... »

« Très-heureux, sur mon ame. »

« Ma chère enfant, dit M. Morton, il n'est pas convenable, à ce qu'ils disent, qu'une jeune personne fasse ces sortes de distinctions.

« Quoi ! mon oncle, on ne me permettra pas de distinguer un homme raisonnable d'un étourdi ! »

« Que veux-tu, mon enfant, je n'entends rien à tout cela, ce sont des idées de femmes. Mais elles prétendent que tu as accompagné, ce matin, M. Montague jusqu'à la petite porte du parc. »

« Je ne m'en suis pas cachée, mon oncle, je croyais même avoir obtenu votre approbation. »

« Sans doute, sans doute ; aussi n'est-ce pas cela dont il s'agit. Mais elles assurent qu'hier, lorsque vous êtes rentrés ensemble, tu avais les yeux rouges et l'air fort ému. Elles disent que cela peut faire un très-mauvais effet. Prends garde à toi, mon enfant, car on est bien méchant. »

« Assurément, dit-elle en rougissant un peu, ce n'est point dans la maison du frère de mon père que j'aurais cru devoir me tenir en garde contre des interprétations malignes. »

« Mais, je vous en prie, interrompit Sarah d'un ton précieux, qu'auriez-vous dit, si j'avais eu, même pour mon cousin, des attentions semblables ? »

« Moi ? rien », dit-elle tranquillement, en les regardant avec un sourire dédaigneux.

Sarah rougit prodigieusement ; monsieur Pemberton, extrêmement piqué, se préparait à répondre ; elle le prévint, et se tournant vers lui :

« Veuillez, monsieur, je vous en conjure, avoir la bonté de me laisser finir ceci sans votre intervention, qui, dans le cas présent, me paraît au moins

inutile. »

Il paraissait vouloir s'éloigner.

« Vous pouvez rester, lui dit-elle. Sans doute, si j'avais eu à répondre comme on paraît le supposer, voire présence aurait été de trop. Mais je n'ai rien à dire que vous ne puissiez entendre. »

« Ah ! voilà, par exemple, ce qu'il sera charmant de nous persuader, » s'écrie madame Morton ricanant et rougissant de colère.

« Madame, reprend Emma d'un ton fier et animé, je ne supporterai pas l'insulte. Si vous l'eussiez voulu, j'aurais pu me regarder comme soumise à votre autorité ; j'aurais fait dépendre mon jugement du vôtre, et votre raison eût guidé ma jeunesse. Mais ce n'est pas là ce que vous avez délivré ; vous m'avez affranchie de toute obéissance. Je puis avoir des torts ; mon inexpérience, la pureté de mes intentions, peuvent m'avoir trompée ; mais l'amitié m'eût reprise autrement, un tendre intérêt eût adouci ses réprimandes, elle n'aurait pas sur-tout fait choix d'un pareil auditoire. »

Etourdie de la manière ferme dont ces paroles avaient été prononcées, madame Morton ne réplique rien, elle se contente de hausser les épaules, ce qu'Emma ne daigne pas remarquer.

« Pour vous, monsieur, continue-t-elle en s'adressant à son oncle, comme rien ne peut ajouter à ma reconnaissance pour les bontés dont vous m'avez comblée, je ne veux pas vous laisser une impression défavorable sur mon compte : veuillez m'écouter un instant en particulier, et je suis prête à vous donner toutes les explications que vous pourrez juger nécessaires. »

« Non pas, non pas, tout est dit. Tu m'assures qu'il n'y a rien entre vous deux, j'en suis bien un peu fâché, quoi qu'elles en disent, mais voilà tout : aussitôt il se hâte de sortir.

Emma demeure quelques instans assise : paraissant réfléchir, elle tâche de se calmer et médite ce qui lui reste à dire, enfin elle se lève, et d'un ton ferme, quoique rougissant beaucoup, elle reprend : « J'ignore quelles idées on attache à ces demi-mots indirects, à ces ridicules insinuations dont on me poursuit depuis quelque temps. M. Montague est mon ami, ne me sera jamais autre chose ; c'était celui de mon père. Je ne pense pas qu'on ait rien de plus à me demander ? »

Un peu embarrassés, les différens acteurs de cette scène gardaient le silence. Elle sort, et rencontre M. Morton, qui vient à elle, ravi de pouvoir l'embrasser tendrement et à son aise. C'est à lui qu'elle annonce son départ, que de ce moment elle avait décidé devoir être définitif. Il secoue la tête en

soupirant. Emma passe dans le jardin pour essayer de dissiper un reste d'émotion ; elle y était à peine, qu'elle voit arriver M. Pemberton.

Il ne pouvait choisir un plus mauvais moment pour s'en faire écouter. Il s'approche d'un air assez timide. En toute autre circonstance, cette nouveauté eût touché le cœur d'Emma, mais alors il était inaccessible à la pitié.

« Miss Courtney nous quitte, dit-il en s'appuyant contre un arbre qui se trouvait auprès du banc sur lequel elle était assise ; elle ne voit plus rien ici qui puisse la retenir ? »

« J'y vois, au contraire, beaucoup de choses qui tendent à m'en éloigner. »

« J'espère que miss Courtney ne me confondra point avec ceux dont elle peut avoir à se plaindre. »

« Eh ! pourquoi , monsieur, vous confondrais-je avec eux ? ils ont pu se croire quelques droits sur ma conduite, et je ne suppose pas que vous ayez pensé à vous en attribuer aucun. »

« Veuillez me pardonner si.... l'intérêt trop vif que je prends.... m'a fait donner trop de chaleur »

« A quoi, monsieur ? je ne m'en étais pas aperçue. »

« Vous feignez de ne pas m'entendre, pour m'ôter les moyens de me justifier. »

« Vous justifier ! monsieur ; cela me paraît fort inutile : il serait assez étrange que vous crussiez avoir à me faire des excuses de cette nature. »

Cette réponse acheva de le déconcerter. Ses mains, dans un mouvement perpétuel, s'exerçaient sur un arbuste qu'il dépouillait de toutes ses feuilles. Il commençait vingt phrases sans en achever aucune, en finissait vingt autres qu'il n'avait pas commencées. Emma le regardait fixement, comme pour attendre qu'il eût fini sa harangue. Enfin, de tous ces mots cousus tant bien que mal, il composa une déclaration qu'en tout autre moment Emma eût feint de ne pas entendre, pour avoir un moyen de n'y pas répondre, et qu'alors elle ne comprit que pour avoir le droit de s'en offenser. Emma était assurément bien loin de cette pruderie qui fait regarder un mot d'amour comme une injure ; mais dans ce moment, soit que la scène qui venait de se passer l'eût indisposée contre M. Pemberton, soit qu'elle fit des comparaisons à son désavantage, elle le traita avec un dédain, une humeur inconcevables. Confondu de la voir si différente d'elle-même, il la regardait d'un air étonné, quand tout à coup elle s'arrêta et rougit. Un moment de

réflexion l'avait rendue à sa justice, à sa bonté naturelle ; elle se repentait amèrement de s'être laissé emporter à la promptitude de ses mouvemens. M. Pemberton s'éloignait, après lui avoir répondu par quelques mots qui marquaient également sa surprise et son dépit ; elle le retint :

« J'ai tort, » dit-elle, en lui tendant la main avec un regard charmant.

Encore plus étonné, il hésita un moment, puis baisa la main qu'elle lui présentait.

« J'ai tort, je le sens ; mais pardonnez à l'agitation de mon esprit, à la disposition où je me trouvais quand vous avez commencé cet entretien ; songez à tout ce qui l'a précédé. »

« Je puis donc espérer qu'un jour.... »

« Non pas, dit-elle en souriant, vous allez bien vite ; je ne retire de mes paroles que ce qu'elles avaient de désobligeant pour vous, et qu'assurément vous ne méritez en aucune manière. »

« Vous avez beau faire, miss Courtney, j'ai trop besoin d'espérance pour n'en pas conserver un peu. »

« Vous me connaissez mal, M. Pemberton ; ma réponse ne serait pas positive, si elle n'était pas irrévocable. »

« Je vois, dit-il avec un mouvement de colère, ce que j'avais toujours refusé de croire, et que tout devait me prouver. »

« Hé bien, quoi ? que voyez-vous ? »

« Il est assurément très-naturel que vous me préfériez Montague ; mais cependant.... »

Il commençait à reprendre le ton de suffisance qu'il avait quitté pendant quelques minutes. Emma se craignait.

« Croyez-moi, dit-elle en riant, restons-en là et demeurons bons amis : vous avez vu combien il était facile de m'impatienter ; je ne répondrais pas de moi une seconde fois davantage que la première. »

En disant ces mots, elle se leva brusquement, et s'éloigna avec tant de rapidité, qu'avant qu'il eût pu penser à la retenir, elle se pouvait déjà à la vue de la maison.

Elle avait résolu de ne pas partir brouillée avec madame Morton. Elle la trouva le soir tout à fait adoucie par la nouvelle de son départ. Elles se traitèrent mutuellement avec une politesse que rendait plus sincère la joie de se quitter. Après avoir embrassé Anna, et salué Sarah avec une bienveillance qui la fit rougir, Emma se tournant vers M. Pemberton :

« Nous sommes raccommodés ? » lui demanda-t-elle en souriant ? Sa bouche dit oui, et ses regards dirent non. Emma ne s'en inquiéta guère : elle jugea que sa rancune durerait autant que son amour, et que par conséquent ils se retrouveraient promptement aussi bien ensemble qu'elle pouvait le désirer.

CHAPITRE XI.

EMMA était à White-House : elle était rentrée avec un profond sentiment de bonheur dans cette bibliothèque dont huit jours auparavant elle était sortie le cœur si serré. Au premier regard jeté sur le portrait, il lui avait semblé qu'avec un doux sourire il lui reprochait ses injustices. Ce moment avait établi entre eux une sorte d'intimité, et dans le charme de leurs entretiens muets, Emma avait quelquefois peine à se rappeler qu'Auguste n'entendit rien de ce qu'elle communiquait à sa fidèle image. Cependant, si Auguste eût eu le don de deviner ce qu'on pensait à White-House, Emma eût sans doute un peu plus veillé sur ses pensées.

Madame Harley, ne songeant qu'à l'arrivée de son fils, préparait d'avance les occupations qui pouvaient lui convenir davantage, s'arrêtait avec plaisir sur les talents qui lui étaient communs avec Emma, et pourraient les réunir. Il semblait que voir Auguste lorsqu'elle devait le voir avec Emma fût pour elle une fête nouvelle dont les détails plaisaient à son imagination et réjouissaient son cœur. Comment celui d'Emma eût-il résisté à tant de séductions ? comment n'eût-elle pas compté les minutes qui devaient s'écouler jusqu'à cet instant dont tout se réunissait pour l'occuper sans cesse ? Retenu cependant par une affaire, Auguste ne fixait pas encore le moment précis de son arrivée, qui ne pouvait avoir lieu que dans huit ou dix jours. Emma avait donc accepté sans inquiétude l'invitation de M. Hawker, un parent éloigné de M. Morton et d'Emma, qui les engageait à venir, avec toute la famille, passer quelques jours dans sa maison, située environ à vingt milles de Morton-Park, pour les fêtes qu'il se proposait de donner à l'occasion du prochain mariage de son fils. Madame Morton, qui sentait que dans son voisinage il n'était pas convenable qu'Emma parût autrement que sous sa protection, s'était expressément chargée de la conduire, et de la ramener chez madame Harley. Au dessus des frivolités de son âge, Emma n'était cependant point insensible à ses plaisirs. Faite pour plaire, elle ne craignait point de se montrer. Encore plus faite pour aimer ; elle eût trouvé dans un sentiment heureux l'oubli de toutes les distractions dont le monde se fait une occupation : mais le sentiment confus qui depuis quelque temps

agitait son âme et bouleversait toutes ses idées, cherchait dans le mouvement un but à cette activité qu'elle ne pouvait ni calmer ni diriger sur des objets réels et sérieux. Elle semblait attendre un événement, et le plus léger changement de situation produisait sur elle, sans qu'elle s'en aperçût, l'effet d'une espérance. Elle partit pour le château de M. Hawker, contente et cependant agitée d'une vague inquiétude ; le monde parvint à la distraire, presque à la calmer. La société était nombreuse ; un bal termina la journée. Emma dansa, et M. Pemberton avec elle. Elle dansait très-bien ; ses graces naturelles suppléaient à l'habitude ; la beauté de sa taille, la noblesse et l'agrément de sa figure, la faisaient remarquer généralement. Elle s'en aperçut, et son amour propre en fut flatté. Mais, pensait-elle, s'il était là ! On se demandait :

« Quelle est cette jeune personne ? »

« Elle est arrivée avec madame Morton, » répondait une femme.

« Anna, disait une troisième, quelle est cette belle personne qui danse avec M. Pemberton ? »

« C'est miss Courtney, ma cousine germaine ; elle est venue avec nous. »

« Quel âge a-t-elle ? »

« Dix-neuf ans. »

« Songe-t-on à la marier ? y a-t-il quelque aspirant ? »

« Oh ! je crois bien que M. Montague.... »

« Bon ! M. Montague pense enfin à se marier ? »

M. Pemberton s'approchait.

« Est-il vrai que M. Montagne se marie ? »

« Je l'ignore. »

« Comment ! il épouse cette jolie personne avec laquelle vous venez de danser. »

« Miss Courtney ? il l'épouse ?.... Au reste, reprenait-il avec humeur, elle s'en défend assez fort pour qu'on doive le croire.

Puis quelqu'un demandait à Sarah :

« Pourquoi le mariage ne se fait-il pas encore ? »

« Quel mariage ? »

« Celui de votre cousine avec M. Montagne. »

« Quoi ! vous en avez entendu parler ? »

« Eh mon Dieu ! l'on ne dit autre chose ici, c'est le bruit de tout le bal. »

Sarah souriait mystérieusement, et

Voilà précisément comme on écrit l'histoire.

On se coucha fort tard, et l'on dormit ensuite très-avant dans la matinée. Emma n'avait point été reposée par le sommeil ; les idées, les images du bal, l'avaient poursuivie dans ses songes. Mais si M. Pemberton pouvait l'obséder durant le jour, il perdait ses droits dès qu'elle était rendue à elle-même. Une autre image le remplaçait près d'Emma ; elle la voyait s'approcher et s'enfuir. Quelquefois elle fut réveillée par un vif mouvement de joie, plus souvent par un mouvement de dépit et de peine. Lorsqu'elle s'éveilla, l'idée d'Auguste était plus que jamais présente à sa pensée ; l'impatience de le connaître, d'en être connue, se faisait sentir à elle comme elle ne l'avait jamais éprouvée , et lorsqu'elle entra dans le salon où s'était réunie la société, la première chose qu'elle entendit fut le nom de M. Harley.

« Je l'ai rencontré hier matin sur la route, » disait un jeune homme. Emma pâlit.

« Allait-il chez sa mère ? » demanda un autre.

« Je le crois, » reprend le premier. Emma s'assied, elle ne pouvait plus se soutenir. Tout s'efface autour d'elle, elle n'entend plus rien ; elle est à White-House, où dans ce moment elle se trouverait si heureuse ; une agitation dévorante la saisit, la poursuit au milieu des plaisirs du soir, au bal du lendemain, qui se donnait dans le voisinage, chez un parent de M. Hawker. Quelques mots entendus en passant lui avaient fait concevoir l'espérance qu'Auguste pourrait s'y trouver. Il ne parut pas, et la situation d'Emma devint insupportable. Les fêtes se succédèrent, deux fois elle vit retarder le jour du départ. Son sang bouillait dans ses veines ; alternativement on la voyait rougir et pâlir. Des fatigues auxquelles elle n'était pas accoutumée servaient de prétexte à cette indisposition visible, et l'on assurait tout bas que M. Montague était un peu malade.

Emma l'était bien davantage : l'agitation, la contrainte, et une fatigue qu'augmentaient des nuits sans sommeil, lui avaient donné une fièvre assez forte , qu'elle cachait dans la crainte d'être obligée de prolonger son séjour. Mais sa faiblesse la trahit. Le matin du jour si désiré qui devait enfin la ramener à White-House, elle se trouve si indisposée, qu'il est impossible qu'on songe à la laisser partir. L'obligeance des maîtres de la maison se fait un devoir de la contraindre à rester. Madame Morton, par quelques raisons particulières où pouvait bien avoir part un jeune M. Delby, qui paraissait s'occuper de Sarah, n'était nullement pressée de partir. Mais Emma le veut absolument ; elle insiste avec une chaleur, une sorte de désespoir qui fait

naître sur le visage de madame Morton une expression de surprise. Alors Emma confuse se tait, et n'a plus qu'à céder. Elle recueille toutes ses forces pour qu'on lui permette d'abréger un supplice auquel elle sent bien qu'elle ne pourrait long-temps résister ; mais ce n'est cependant encore qu'après trois jours qu'on la force de donner au repos, qu'elle monte en voiture avec un tremblement de joie et de crainte que tout l'empire qu'elle a résolu de prendre sur elle-même lui donne à peine la force de contenir. Les chevaux, reposés depuis dix jours, allaient avec une rapidité surprenante, et cependant Emma s'étonnait de leur lenteur. Elle frissonnait à chaque cahot, dans la crainte qu'un nouvel accident ne vînt interrompre le voyage. Enfin, ils avaient cheminé pendant quatre heures sans qu'il leur arrivât rien d'extraordinaire ; on approchait de la maison de madame Harley, devant laquelle il fallait passer pour retourner à Morton-Park, lorsqu'au tournant d'un chemin de traverse, une voiture accroche la roue de celle de madame Morton ; un jeune homme met la tête à la portière, et salue M. Morton, qui escortait la voiture à cheval. Emma pâlit, rougit ; Anna s'écrie :

« C'est M. Harley. »

En ce moment les roues se dégagent, et les deux voitures repartent. Emma tombe dans le fond du carrosse : au bout d'un instant, elle assure qu'elle n'en peut plus supporter le mouvement, et conjure madame Morton de la laisser descendre et gagner à pied la maison de madame Harley qu'on aperçoit déjà. On cède à ses prières ; elle marche à travers les champs : le domestique qui l'accompagne peut à peine la suivre. En arrivant à la porte de madame Harley, la respiration lui manque ; elle est obligée de s'arrêter. Mais avant d'avoir repris haleine, elle entre et monte à la bibliothèque. Madame Harley accourt au-devant d'elle.

« Ah ! ma chère Emma, que vous êtes restée long-temps (lui dit-elle) Auguste est arrivé le lendemain de votre départ ; il vient dans l'instant de quitter White-House. »

« Il est parti ! »

« Oui, sa marche était changée ; vous avez pu rencontrer sa voiture. »

« Je l'ai rencontrée, » dit Emma, d'une voix qu'on entendait à peine. Affaiblie par la maladie, agitée par la course qu'elle venait de faire, elle n'avait pu supporter ce choc imprévu. Sa tête était tombée sur sa poitrine. Pâle, sans mouvement, elle s'appuyait contre le mur. Saisie d'étonnement et de terreur, madame Harley s'approche d'elle.

« Qu'avez-vous ? mon Dieu ! qu'avez-vous ? »

Point de réponse.

« Ma chère Emma, qu'avez-vous ? » Elle veut lui prendre la main, Emma, la repousse doucement.

« Oh, madame Harley ! lui dit-elle faiblement, laissez-moi.... laissez-moi, je vous en conjure. »

Alors elle porte la main sur son front, et laisse échapper un torrent de larmes. Madame Harley essaie de la calmer par des paroles affectueuses ; elle veut s'approcher d'elle, Emma s'éloigne brusquement, et de ses deux mains couvre son visage.

Honteuse, désolée, elle voudrait fuir, se dérober aux regards de son amie, mais elle n'ose plus faire un seul mouvement ; le moindre effort redouble des larmes qu'elle n'a plus en elle-même les moyens d'arrêter : à chaque instant elle les sent couler avec plus d'amertume ; à chaque instant son angoisse redouble, elle approche du désespoir. Madame Harley ne lui parle plus, mais elle la regarde avec l'expression d'un intérêt doux et triste. Emma ne la voit point, elle ne voit rien ; elle voudrait s'engloutir dans les entrailles de la terre. Enfin, n'y pouvant plus tenir, elle s'échappe avec précipitation et court se renfermer chez elle.

Là elle se livre pendant quelques momens à toute la violence d'une douleur qui n'a plus pour objet que l'humiliation qu'elle vient de subir. Voir Auguste, lui paraîtrait maintenant un malheur ; le voir en présence de sa mère, serait une confusion dont elle ne peut supporter l'idée. N'est-ce pas d'ailleurs à Auguste à qui elle la doit, cette humiliation cruelle ; lui qui crut pouvoir l'attirer chez sa mère, et n'a pas daigné l'y attendre ? Tout indigne Emma, tout la blesse ; chaque pensée irrite dans son cœur les pointes aiguës de la douleur, et de la honte, bien plus insupportable encore. Enfin l'abattement succède à ses premiers transports, il amène le calme, et dans le calme Emma est toujours sûre de retrouver de la raison et de la force. Elle sent très-bien qu'un sacrifice absolu de toutes les illusions qu'elle a trop flattées jusqu'à ce jour, est le seul moyen qui puisse la relever aux yeux de madame Harley comme aux siens ; et dans ce moment, rien ne lui paraîtra pénible de ce qui délivrera son âme du poids humiliant dont elle se sent oppressée. Elle sait ce qu'est pour elle un engagement, ne l'eût-elle pris qu'envers elle-même ; mais c'est envers la mère d'Auguste qu'elle va s'engager ; c'est l'opinion de madame Harley qu'elle va mettre pour barrière entre elle et son fils. Après une heure donnée à sa méditation, elle sort de chez elle d'un air calme qui n'a rien de contraint ; et si elle tremblé

en arrivant à la porte de la bibliothèque, si elle pâlit quand cette porte s'ouvre, c'est seulement du pénible effort que va coûter à sa modestie un semblable entretien. Elle s'avance les yeux baissés ; madame Harley se lève, marche vers elle et l'embrasse tendrement. Emma s'assied près d'elle, et après quelques instans de silence, faisant un effort :

« J'ai bien besoin de votre indulgence, » lui dit-elle d'une voix faible et tremblante.

« Pourquoi, ma chère Emma ? lui dit madame Harley, d'un air un peu embarrassé. » Il est bien simple qu'un moment d'indisposition.....

« Madame Harley, reprend Emma d'un ton plus ferme, en interrompant son amie, « ne feignez point de ne m'avoir pas comprise. Après vous avoir laissé voir toute ma faiblesse, je n'aurai point celle de désirer que votre pitié m'épargne la honte d'en convenir. Il faut bien avoir le courage de supporter ce qu'on n'a pas eu la force d'éviter. »

Les caresses de madame Harley apprirent à Emma qu'elle avait été bien entendue, et dûrent lui donner lieu de croire qu'elle n'en était pas moins chère à la mère d'Auguste. « Est-ce à moi, chère Emma, à m'en étonner, » lui disait madame Harley.

« Non, reprend Emma, à qui ces marques d'affection commençaient à rendre de la confiance. « Non ; mais, poursuit-elle, les yeux baissés et le visage couvert de rougeur, c'était à moi à m'en préserver ; je l'avoue, depuis quelque temps une inconcevable folie avait égaré mon imagination : au lieu de la repousser, je me la suis déguisée sous les noms les plus spécieux ; et peut-être en effet n'avais-je point à rougir des mouvemens qui m'ont d'abord entraînée : mais où m'ont-ils pu conduire ! Rien ne peut être bon, ajoute-t-elle d'un ton ferme et sérieux , rien ne peut être noble dans le sentiment capable de me livrer à l'humiliante douleur dont vous venez d'être le témoin. »

« Emma, lui dit son amie presque d'un ton de reproche, croyez-vous n'avoir pas été regrettée ? Dans l'impatience de *nous* voir, il avait interrompu une affaire qui devait le retenir beaucoup plus qu'il n'avait compté d'abord ; il est resté le plus long-temps qu'il a pu, et s'il est enfin parti, ajoute-t-elle avec un sourire, ce n'est que pour revenir plus tôt. »

Emma tressaillit, ses émotions commençaient à devenir plus douces, mais la fermeté pouvait lui devenir plus difficile ; elle se hâte de reprendre : « Je vous remercie, dit-elle à madame Harley, je vous remercie de m'en avertir, mais il faut que je parte. »

« Pourquoi , Emma ? »

« Pour cesser de rougir à vos yeux et aux miens. Ecoutez, » dit-elle vivement en arrêtant madame Harley qui voulait l'interrompre , « je ne vous demande point quels sentimens a fait naître en vous la découverte de ma faiblesse ; je ne veux pas le savoir, poursuit-elle plus vivement encore. Quels qu'ils fussent, je suis sûre que votre bonté m'en adoucira l'expression ; mais aussi, quelle que douce que fût cette expression, je n'y verrais plus que l'effet de votre bonté, de votre pitié peut-être, rien ne me rassurerait. Plaiguez-moi, ajoute-t-elle en se jetant dans les bras de son amie, je me suis ôté la possibilité d'avoir confiance en vous. » Madame Harley veut la rassurer par des témoignages d'estime. Hé bien, reprend Emma avec fermeté, laissez-la-moi donc mériter cette estime dont j'ai besoin ; je ne puis la regagner maintenant qu'en évitant celui que vous me soupçonne riez peut-être de chercher avec trop d'empressement. Je ne pourrais le voir devant vous, dit-elle en baissant les yeux ; en sa présence, chacun de vos regards me confondrait. Je veux encore moins le voir loin de vous ; j'ai besoin que vous puissiez juger toutes mes actions. »

Elle poursuit d'une voix un peu altérée : « Quand j'aurais la folle vanité de supposer qu'il me cherchât , je me suis imposé la loi de le fuir. Acceptez ma promesse, pour que je ne sois jamais tentée de la violer ; aidez-moi à l'accomplir, écartez les occasions qui pourraient nous rapprocher ; étouffez, ajoute-t-elle en se jetant dans les bras de madame Harley, sans pouvoir retenir quelques larmes, étouffez le faible désir qui pourrait lui rester de connaître telle dont sa mère lui a parlé avec amitié. »

Madame Harley, attendrie, la presse sur son cour. « Emma, lui dit-elle, je dois vous approuver , je dois oublier le soin de mon bonheur ; il ne m'est pas permis de vous engager à risquer le vôtre. Mais, quoi ! vais-je donc vous perdre entièrement ? »

Je devais bientôt partir, dit Emma, reprenant un peu de fermeté, et ni vous, ni moi , croyez-le , madame Harley, n'avons pu penser qu'aucun motif dût retarder mon départ. Je vais à Londres ; si les projets qui « m'y conduisent se réalisent, comme je l'espère, je me verrai assujettie à des devoirs. Ils me deviennent plus nécessaires que jamais, » ajoute-t-elle avec un triste sourire ; puis elle reprend plus vivement : « Ne m'en plaignez pas, une destinée rigoureuse est peut-être pour moi un bienfait du ciel. Je me crois quelque force « contre le malheur, mais je commence à le sentir , je pourrais me laisser facilement séduire par l'espérance. J'ai besoin que la

nécessité me soutienne, me guide, dispose de l'emploi de mes momens, sans que ma conduite puisse dépendre d'une imagination trop disposée à s'égarer dans l'avenir. » Elle se lève en étouffant un soupir.

« Suivez, lui dit madame Harley, « ce que vous prescrivent votre courage et votre raison ; mais souvenez- vous, Emma, qu'en tout temps, a quelque titre que ce fût, votre société m'aurait toujours été chère. »

Emma la remercie par un regard, puis tournant sur le portrait des yeux timides qu'elle baisse aussitôt : « Sortons d'ici, dit-elle à madame Harley, il faut rompre sans faiblesse ce qu'on veut rompre sans retour. » Elle s'éloigne avec effort, puis tout à coup se tournant vivement vers madame Harley qui la suit : « Madame Harley, dit-elle avec une sorte d'agitation, ce n'est pas à vous que j'ai besoin de répéter qu'à mon secret est attaché le repos de ma vie, « que votre bonté, votre amitié, aucune espérance de bonheur..... fût-ce pour tous deux , ne pourraient « autoriser une confiance..... » Elle n'acheva pas, la rougeur couvrait son visage.

« Emma, rassurez-vous, » lui dit madame Harley d'un ton affectueux et calme, « ce n'est pas une personne comme vous qu'on se permettra de vouloir servir sans son aveu. »

Elles sortirent. Emma fixa le moment de son départ de manière à ce qu'il prévînt de quelques jours le retour d'Auguste. Elle comptait se rendre à Londres, chez le tuteur que lui avait nommé son père. Cet homme, ancien intendant de M. Courtney, dont il avait gagné et trompé la confiance, songeait peu à contrarier les démarches de sa pupille, dont il n'eût pas voulu exciter les réclamations. Emma, qui le connaissait, n'attendait pas davantage de ses conseils que de ses services ; elle voulait seulement qu'il lui indiquât une retraite décente où elle pût attendre l'effet des promesses de la maîtresse de pension des enfans de madame Melmoth. Le reste de la journée se passa d'une manière assez douce ; occupée de ses projets, soutenue par l'intérêt avec lequel madame Harley en écoutait le détail, elle se reposait dans cette sorte de calme qui suit les agitations violentes. Mais lorsqu'elle se retrouva seule, ce calme lui parut du vide ; elle sentit son ame affaissée sous le poids de son avenir. Cependant elle ne regretta point ses résolutions, ou du moins se félicita de n'avoir pas le moyen d'en changer.

Le lendemain la journée fut triste, les suivantes de même. Malgré les soins de madame Harley, son entretien n'avait plus le même charme ; Emma n'y prêtait plus aucun agrément. Arrêtées continuellement par un sujet dont toutes deux, sans s'en apercevoir, avaient fait la matière de leurs

longues conversations, il ne pouvait plus y avoir entre elles ni épanchement ni communication de pensées. Quand l'une des deux, prête à s'échapper, s'arrêtait subitement au milieu d'une phrase, l'autre ne l'entendait que trop, et cette même conformité de mouvemens les forçait toutes deux à garder le silence. Emma fuyait dans la solitude le supplice qu'elle éprouvait auprès de cette amie si tendre ; elle y cherchait le repos, et n'y trouvait que la douleur. Enchantée lorsqu'elle voyait arriver quelque visite , elle croyait obtenir un moment de relâche. Mais le nom d'Auguste, prononcé à toute minute, enfonçait mille pointes dans son cœur, tandis que l'embarras visible de madame Harley couvrait d'un rouge brûlant ses joues ternies par des larmes secrètes. Alors elle courait à Morton-Park ; la du moins l'indifférence , l'insensibilité, l'éloignant toujours d'elle-même et des mouvemens habituels à son cœur déchiré, lui permettaient d'exprimer sans trouble et sans contrainte le peu d'idées qu'il était en son pouvoir de rassembler encore. On y remarquait sa pâleur, sa tristesse, mais tous ces signes du malheur n'étaient pour les habitans de Morton-Park que l'aliment d'une curiosité toujours plus active, en raison du peu d'objets qui se présentent pour l'exercer. M. Pemberton n'y était plus, rien ne pouvait faire diversion à cette occupation chérie. Les conjectures devenaient inépuisables. Un jour Sarah, en baissant les yeux, lui présente une lettre.

« C'est, je crois, la réponse de M. Montague ; il ignorait) apparemment que vous fussiez chez madame Harley. »

Emma reçut la lettre en tremblant. Que d'idées elle lui rappelait ! La dernière qu'elle avait reçue de lui, la proposition qu'elle contenait, les vœux que cet ami généreux avait formés pour son bonheur, l'impossibilité de les voir s'accomplir, tout à la fois saisit sa pensée, se précipita sur son ame ; mille émotions différentes se peignirent sur sa physionomie expressive et mobile. Impatiente de se rapprocher du seul être sensible auquel elle pût tenir encore, elle oublia qu'elle venait d'arriver, et quitta précipitamment madame Morton, qu'elle laissa discourir à son aise sur les imprudences que peut commettre une jeune fille indépendante, qui refuse de se laisser conduire par l'expérience des personnes plus âgées qu'elle.

CHAPITRE XII.

UN orage affreux avait duré toute la matinée du jour où Emma devait se mettre en route , et avait retardé son départ de quelques heures. L'air n'était pas calmé ; madame Harley la conjurait d'attendre encore. On apporte une lettre, madame Harley. l'ouvre, la lit et ne dit plus rien. Emma a reconnu l'écriture, et deviné la cause du silence de madame Harley.

« Il arrive ? » demande-t-elle en rougissant. « Demain, » répond madame Harley. Emma se lève, et va donner ordre qu'on mette les chevaux. Ils devaient la conduire en deux jours à Londres, accompagnée de la sœur d'une des femmes de madame Harley, qui, alors à White-House où elle était venue pour voir sa sœur, profitait de l'occasion pour retourner à Londres, son habitation ordinaire. Cependant le cocher ne se trouvait pas ; ennuyé d'attendre, il était allé se consoler depuis trois heures dans un cabaret peu éloigné. C'était là toujours qu'on le prenait, lorsqu'on avait besoin de lui ; aussi fut-il moins difficile à découvrir qu'à ramener. Il arrive enfin, mais à moitié ivre, jurant qu'il ne partira pas, dût il perdre sa place ; qu'il a plu toute la journée, que les chemins sont rompus , qu'il y a de quoi faire casser le cou à ses chevaux et à lui. Toutes les femmes de la maison entourent Emma. « Il a raison , dit l'une ; partir par le temps qu'il fait ! il n'y a pas de bon sens. » — « Le temps n'y fait rien, dit l'autre ; mais à cette heure-ci ! il faudra voyager de nuit , le pays n'est pas sûr. Je suis bien certaine que madame ne souffrira pas que vous partiez. » Une troisième s'avance avec gravité, comme pour séparer les combattans : « Croyez-moi, mademoiselle, dit-elle à Emma d'un ton important , il n'y a pas moyen que vous vous embarquiez avec cet ivrogne-la. » Indigné d'une qualification trop méritée pour n'être pas offensante, Robert ne songe plus qu'à soutenir qu'il se trouvera toujours en état de faire son devoir. Il tient d'autant plus à le prouver que, depuis quelques jours seulement au service de madame Harley, il a déjà pensé être renvoyé pour le motif qui cause en ce moment les craintes de mistress Bell ; enfin, un mot que lui dit Emma achevé de le ranger entièrement de son parti. Il

« Allons, miss, s'écrie-t-il en faisant claquer son fouet, je vous mènerais au bout du monde. » Il impose silence aux femmes, sans en excepter mistriss Bell ; il est soutenu par mistriss John, cette femme qui devait accompagner Emma. Appelée à Londres par ses affaires, elle avait été fort impatientée du premier retard, et craignait beaucoup qu'il n'y en eût un second. Les obstacles s'aplanissent, les chevaux s'attèlent ; à quatre heures, Emma, embrasse madame Harley, monte en voiture et part.

Tant qu'il y avait eu des combats à livrer, Emma s'était armée de tout son courage, et s'était roidie contre les difficultés ; mais un effort si violent ne pouvait se soutenir. A peine est-elle dans la voiture, que tous les ressorts de son ame se relâchent en raison de la tension qu'elle leur a donnée. Elle baisse son chapeau sur ses yeux , s'enfonce dans un coin, et se livre à ses réflexions douloureuses, sans être interrompue ni remarquée par sa compagne, qui, saisie d'un profond sommeil au moment où les chevaux avaient commencé à marcher, ne pouvait la distraire qu'en tombant quelquefois sur son épaule.

Il faisait nuit depuis une heure et demie ; il en était près de dix quand Robert cesse de fouetter ses chevaux, et s'arrête. Mistriss John s'éveille.

« Sommes-nous arrivés ? » demande-t-elle en bâillant.

« Je ne le crois pas, dit Emma, que, la question de mistriss John avait tirée de ses tristes rêveries ; je ne vois pas apparence d'auberge, nous sommes en pleine campagne. »

« Mistriss John, crie Robert du haut de son siège, vous qui connaissez le pays, savez-vous où nous sommes ? »

« Mon Dieu non. Est-ce que nous serions égarés ? »

« Ma foi oui ; la nuit est si noire ! Et puis je vous dirai que je n'y voyais pas bien clair. Mais c'est égal, il faut bien qu'il y ait des maisons dans ce pays-ci ; ce sera bien le diable, si je ne vous en trouve pas quelque'une. »

« Ah, mon Dieu ! s'écrie douloureusement mistriss John, nous allons être volés, j'en suis sûre. »

« Bah ! les voleurs ! ils auront peur de nous. Est-ce que Robert n'a pas été soldat de sa majesté ? »

Peu rassurée par la bravoure de Robert, mistriss John recommence ses doléances, qu'elle entremêle d'injures et de leçons qu'elle lui adresse sur l'intempérance.

« A quoi sert tout cela ? répond très-philosophiquement celui-ci. Nous sommes au haut d'une colline, il y a sûrement quelque chose là-bas ; il faut

descendre d'abord, et puis vous crierez après, si cela vous divertit. »

En effet, on commence à marcher ; la descente était très-rapide, et la colline coupée à pic sur la droite du chemin. Robert retenait ses chevaux de toutes ses forces, mais tout à coup, effrayés par quelque objet dont la nuit leur augmente le volume, ils prennent le mors aux dents, et s'emportent, malgré sa voix et ses efforts. Mistriss John pousse des cris lamentables, elle veut descendre ; Emma lui représente la folie d'un semblable projet. Mais dans cet instant, un choc violent fait ouvrir la portière ; alors, sans rien entendre, elle veut s'élancer avec son paquet ; le paquet s'accroche, elle jette un cri affreux. Emma l'entend tomber, et tout son sang se glace dans ses veines. Le mouvement de la voiture semble augmenter de rapidité ; appuyée dans le fond , Emma attend son sort avec résignation. Elle croit voir un homme qui, voulant s'opposer à la fougue des chevaux, a été jeté d'un coup de timon contre un arbre qu'il embrasse pour s'appuyer. Tout d'un coup ils tournent à droite, ils vont se précipiter ; l'inconnu s'écrie, il veut encore les retenir au péril de sa vie. Mais en ce moment un morceau de rocher arrête et renverse la voiture, la roue se brise et reste engagée ; les chevaux sont forcés de s'arrêter. Placée dans un coin de la voiture, Emma n'avait pas éprouvé le moindre mal ; elle en sort à l'aide de l'inconnu, qui, tremblant pour elle, lui exprime vivement la joie qu'il ressent de la voir hors de danger. Uniquement occupée de sa compagne, Emma le remercie à peine.

« Monsieur ! monsieur ! crie en ce moment Robert, venez m'aider, mes chevaux sont encore si effrayés, que je ne puis les tenir. »

Il court aux chevaux. Emma remonte la colline ; elle trouve, à une certaine distance, mistriss John, qui commençait à se relever. Le mouvement de la voiture l'avait jetée assez loin pour que la roue ne pût l'atteindre, et son paquet, tombant avant elle, l'avait sauvée du danger d'une si terrible chute ; de sorte qu'elle en était quitte, avec la peur, pour quelques meurtrissures et une légère foulure au poignet. Elles arrivent à la voiture, non sans peine de la part de mistriss John, qui ne faisait pas un mouvement sans se plaindre. Emma l'y établit avec le paquet qu'elle n'avait pas voulu abandonner, et qui composait apparemment la plus précieuse partie de ses effets, qu'elle se préparait à garder et à défendre au péril de ses jours. Ensuite elle avance quelques pas , et se rapproche de l'endroit où. l'étranger aidait Robert à attacher les chevaux, qu'ils étaient enfin parvenus à dételer de la voiture. Il court au-devant d'Emma, s'informe

de ce que peut être devenue sa compagne. Elle l'instruit des arrangements qu'elle a pris, et lui demande s'il pourra ajouter au service qu'il lui a rendu, celui de la faire arriver à quelque maison voisine, tandis que Robert gardera la voiture. Il l'assure qu'il se trouvera trop heureux de lui être utile, que rien ne sera plus aisé, puisque le château de R***, d'où il vient, ne doit pas être éloigné de plus d'un mille et demi. Il lui propose de l'y conduire, à moins qu'elle n'aime mieux qu'il y retourne seul pour lui envoyer des chevaux et une voiture, qu'elle attendra dans l'endroit où elle se trouve. Emma balance quelques instans, mais les manières nobles de l'étranger, et l'élégance de son habillement, qu'elle remarquait à travers l'obscurité, ne lui permettaient pas de former aucun soupçon sur son compte, et rien ne lui paraissait plus fâcheux que de rester en place, sans autre abri qu'une voiture renversée sur le côté, dont toutes les glaces brisées la laisseraient exposée à des ouragans terribles, accompagnés d'une pluie qui recommençait à tout moment. Elle se décide donc à profiter d'un intervalle pour gagner le château de R***, sous la conduite de son nouveau protecteur. Ils marchent quelque temps sans se faire de questions, uniquement occupés l'un et l'autre à se tirer des trous remplis d'eau, dans lesquels ils s'enfonçaient à chaque instant. Enfin, au bas de la colline, un terrain plus uni leur permet de se rapprocher ; l'étranger offre son bras à Emma, qui, impatiente de savoir à qui elle avait affaire, lui demande par quel hasard il se trouvait à une telle heure, à pied, en pleine campagne, et si loin de toute habitation. Il lui raconte que, vers le coucher du soleil, ayant voulu profiter d'un moment de beau temps, il était parti de R*** dans l'intention de se promener ; que, surpris par une ondée, il avait été obligé de chercher un abri ; qu'ensuite la nuit était venue, et que la pluie avait tellement effacé les sentiers, qu'il avait perdu son chemin.

« Mais, ajoute-t-il, je crois l'avoir retrouvé un moment avant celui où j'eus le bonheur de vous rencontrer, et je juge que nous devons être fort près de R***. »

Emma l'écoute en silence ; la voix de l'inconnu l'a frappée d'une manière singulière, à chaque instant elle croit y retrouver des sons de celle de madame Harley. Il la questionne à son tour sur l'endroit d'où elle vient et le but de son voyage.

Emma commençait à lui répondre, mais en ce moment il quitte son bras, chancelle, et va s'appuyer contre un arbre.

« Mon Dieu ! qu'avez-vous ? » s'écrie Emma en se rapprochant de lui.

« Je ne sais, dit-il d'une voix altérée , j'éprouve un mal-aise affreux : je l'ai senti au moment où le timon m'a frappé dans la poitrine, il a toujours augmenté depuis. » Puis au bout d'un instant il reprend : « Je sens ma bouche se remplir de sang, c'est apparemment quelque vaisseau rompu. »

« Oh Dieu ! Dieu ! » s'écrie Emma.

En ce moment la pluie recommence avec plus de violence que jamais. Son compagnon lui conseille de retourner à la voiture, en lui exprimant ses regrets de ne pouvoir la conduire à R***. En effet, il vomissait le sang, et s'affaiblissait à chaque minute. Emma l'assure qu'elle ne le quittera pas ; elle veut lui faire accepter son schall pour se garantir de la pluie. Il le refuse, mais aidé de son bras, il parvient à un arbre plus épais, que l'eau n'a pas encore pénétré. Ce mouvement redouble l'hémorragie. Emma lui défend de parler ; elle se commande le courage, rassemble toutes ses ressources. Robert n'est pas loin, Robert pourrait les secourir. Frappée de cette idée, elle part comme un trait, remonte la colline. Elle trouve la voiture, mais Robert n'est plus là, les chevaux n'y sont plus, pas même mistriss John. Elle revient désespérée, arrive près de l'endroit où elle a laissé l'inconnu. Elle l'appelle pour le retrouver dans l'obscurité, il ne répond point ; elle double le pas, le cherche, et le découvre enfin, toujours assis, mais immobile. L'hémorragie a cessé, mais il est sans mouvement, presque sans connaissance. Il se ranime cependant de temps en temps pour prononcer quelques mots, s'afflige pour Emma, la rassure sur son propre compte, veut lui faire espérer qu'on est allé chercher des secours à l'endroit d'où elle virent.

« A White-House ? ah ! nous en sommes trop loin, » dit-elle avec l'accent d'une profonde douleur.

« White-House ! la maison de ma mère ? »

Votre mère !..., oh Dieu !.... Auguste ! » Elle est tombée à genoux les mains jointes.

« C'est moi, » dit Auguste, et ces mots sont les derniers qu'il puisse prononcer, il perd tout à fait connaissance. En ce moment, la lune se montrant, vient frapper son visage ; Emma le reconnaît ; elle reconnaît, malgré sa pâleur, ses traits, si bien gravés dans son âme ; elle voit Auguste, il est devant elle, il est sans mouvement et presque sans vie. Frappée comme de la foudre, Emma, pendant quelques momens, demeure insensible à sa situation, une sorte de stupeur semble avoir suspendu ses facultés : cependant elle lui parle, l'appelle, essaie de le ranimer ; puis, voyant

l'inutilité de ses efforts, elle tombe à terre presque aussi pâle et aussi glacée que lui.

« Non, dit-elle enfin dans un mouvement de frénésie, je ne l'ai pas trouvé pour le perdre ! » Elle se lève, arrache son schall, son chapeau, le couvre de tout ce qu'elle peut détacher de son habillement. Puis, sans s'apercevoir de la pluie qui la pénètre, franchissant les creux et les ravins qu'elle a formés, elle s'élance du côté où elle suppose que doit être Je château de R*** ; mais elle n'a pas fait trois cents pas, qu'une pensée subite vient la glacer d'épouvante. Seul, sans défense, la cruauté des brigands n'est que le moindre des dangers qui le menacent ; qui le sauvera de ces dogues souvent la nuit errant dans les campagnes ? Elle croit entendre du bruit, s'arrête et prête l'oreille. Le bruit redouble, s'approche, il part du côté où elle a laissé Auguste sans mouvement, presque sans vie. Elle veut voler à son secours, abandonne son premier projet, et reprend avec plus de rapidité le chemin qu'elle a déjà parcouru. Elle arrive couverte d'une sueur glacée, et retrouve au même endroit l'objet de tant d'alarmes, à qui le sommeil de la mort dérobaît toujours l'image des horreurs qui déchiraient la malheureuse Emma. Agitée quelques momens par une crainte affreuse, elle se croit hors de peine, s'étonne de se trouver tranquille, et cependant un tremblement convulsif agitait tous ses membres. Elle s'assied près d'Auguste, ne peut plus songer à le quitter. « Nous mourrons ici, » dit-elle, et elle se flatte de toucher à sa dernière heure. Le bruit recommence, elle l'entend sans effroi, sans qu'il lui fasse naître une seule idée. Cependant il s'approche, et va la rendre à toutes les agitations de l'espérance. De lourdes saccades reviennent, à chaque instant, frapper son oreille d'un son plus fort et plus prolongé : elle écoute involontairement, c'est une charrette, elle n'en peut douter ; elle revit, elle respire. « Mon Dieu ! s'écrie-t-elle en joignant les mains, tu ne nous as pas abandonnés ! » Mais de quel côté vient le bruit ? les échos se le renvoient et la plongent dans l'incertitude. Enfin il se décide ; elle tourne ses regards du côté qu'il lui indique, et des yeux de l'espérance elle entrevoit, à travers l'obscurité, un corps qui s'avance lentement vers elle. Elle se relève ; en quelques secondes elle est à la portée de la voix, elle s'écrie : « Sauvez-nous ! sauvez-nous ! » Le bruit de la voiture empêche le conducteur de l'entendre : occupé de ses chevaux, il ne l'aperçoit que lorsqu'en se retournant, il la trouve tout près de lui, qui, dans une attitude suppliante, lui adresse ces paroles entrecoupées : »

« Oh ! sauvez-lui la vie ! »

« Qu'est-ce ? » s'écrie-t-il en reculant très-effrayé.

« Sauvez-le de la mort.... il a perdu tout son sang ! »

Encore plus épouvanté, le charretier veut retourner sur ses pas. Emma court à la tête des chevaux.

« Ils ne passeront pas, ou bien ils me fouleront aux pieds..... Sauvez - le, homme charitable ! ayez pitié d'un malheureux ! »

« Que diable est tout ceci ? reprend le charretier. Je vous serai d'un beau secours ! ne suis-je pas bien pour m'aller frotter contre des gens armés jusqu'aux dents ? »

« Quoi ! comment ? des gens armés ? Il n'y a personne, il est seul, sans connaissance.... il va mourir ! oh ! prenez pitié de lui !.... »

« Que diantre venez-vous me conter là ?.... Allons..... marche.... »

Emma le saisit par le bras, tire sa bourse.

« La voilà... elle est à vous ; mais si vous le sauvez, il vous en donnera bien davantage. »

« Mais aussi qu'est-ce que vous me voulez ? car, Dieu me damne si j'y comprends rien. »

« C'est Auguste Harley..... Il est là.... sans connaissance. »

« Harley ! je connais ce nom-là ; sa mère ne demeure-t-elle pas à vingt milles d'ici ? »

« Oui, oui ! Oh ! tout ce qu'elle vous devra si vous sauvez son fils ! »

Pendant ce dialogue, la voiture avançait toujours ; ils se trouvent auprès d'Auguste.

« Que voulez-vous que j'en fasse ? » demande le charretier.

« Que vous le mettiez sur votre voiture et le conduisiez à R***, dont nous sommes tout près. »

» Bon ! tout près ; nous en sommes encore à trois milles. »

« Oh ! bon Dieu ! qu'allons-nous devenir ? » s'écrie Emma, dont les forces ne résistent plus à tout ce qu'elle a souffert. Le charretier lui propose de les conduire à une hôtellerie qu'il lui vante comme la meilleure des trois royaumes, où lui, qui a l'honneur de lui parler, vient encore de se rafraîchir il n'y a pas une demi-heure. Elle accepte son offre. Ou transporte Auguste sur la voiture, qui se trouvait être chargée d'herbe ; Emma s'y place à côté de lui ; et en effet, après une demi-heure de marche, pendant laquelle chaque ébranlement portait l'effroi jusqu'au fond du cœur d'Emma, on arrive à la porte d'un mauvais cabaret à bière.

« Nous y voilà, » dit le charretier. Emma descend : on frappée à la porte ; tout le monde était couché ; il se passe dix minutes avant que les coups redoublés et les cris du charretier puissent se faire entendre à des gens plongés dans un profond sommeil ; enfin l'on arrive, mais ce sont de nouvelles difficultés de la part de l'hôtesse, à qui le désordre d'Emma, la circonstance d'un homme mourant, et l'histoire mal racontée par l'introducteur, font concevoir les idées les plus désavantageuses sur des hôtes qui se présentent d'une manière si peu convenable. On parlemente quelque temps à la porte ; enfin le charretier, en homme expérimenté, saisit le nœud de l'affaire, et le tranche d'un seul mot dit à l'oreille de l'hôtesse. Alors les portes s'ouvrent : on prépare pour le malheureux Auguste la meilleure, ou plutôt l'unique chambre du lieu. On l'y transporte : le mouvement venait de lui rendre la connaissance, mais l'hémorragie avait recommencé. Le désespoir se peignait de nouveau sur le visage décoloré d'Emma. Cependant le ciel avait résolu de mettre un terme aux angoisses de cette horrible nuit. Un des meilleurs médecins de Londres avait une maison de campagne à deux portées de fusil du toit indigent sous lequel la fille de M. Courtney s'était crue si heureuse qu'on daignât lui accorder un asile. On va le chercher ; plein de zèle et d'humanité, il accourt. Emma ne lui demande rien, mais ses regards cherchent à pénétrer dans l'âme de celui qui tient l'arrêt de sa destinée : elle ne peut former aucun jugement, il garde le silence ; elle l'imité, et tremble. Après les remèdes nécessaires, l'hémorragie s'arrête, les heures s'écoulent, le jour vient sans qu'elle se renouvelle ; et vers le milieu de la journée, le docteur assure qu'à moins de nouveaux accidens, il croit pouvoir répondre de la vie d'Auguste.

Êtres privilégiés ! êtres rares ! que le bonheur a pour ainsi dire poursuivis dans tous les périodes de votre existence ! et vous dont quelques malheurs passagers ont composé ce que vous appelez la série de vos infortunes, ce n'est point à vous que je m'adresse ! Rien dans vos souvenirs ne vous peindrait ce bonheur concentré, cette joie profonde et silencieuse qui s'emparait du cœur d'Emma, circulait dans toutes ses veines. Mais je le demande à ceux qui, comme elle, ont approché le dernier degré du malheur, qui, comme elle, ont entrevu le dernier moment d'un objet chéri ; je le leur demande, lorsqu'un Dieu bienfaisant a refermé d'un regard le tombeau qui venait de s'ouvrir, est-il une expression qui puisse suffire aux affections de l'âme ? Un soupir, une muette action de grace, voilà ses seuls interprètes ;

et c'est à la Divinité qu'elle adresse l'hommage des transports qu'elle ne pourrait faire comprendre aux habitants de la terre.

L'auberge dans laquelle le sort avait conduit les voyageurs, se trouvait faire partie d'un petit hameau ; de sorte qu'on pouvait s'y procurer à peu près les secours nécessaires, et qu'on était à portée d'y recevoir les soins d'une espèce de chirurgien qui, après quarante ans de pratique, se trouvait en état d'exécuter assez passablement les opérations communes de son art.

On avait fait venir une garde, mais son ignorance fournissait à Emma de bien heureux prétextes pour quitter la chambre le plus rarement possible. Le médecin lui avait recommandé son malade.

« Ma belle dame, lui avait-il dit en partant : d'après ce que j'entends dire, ce jeune homme vous doit le peu de vie qui lui reste. Il faut continuer votre ouvrage : ne le quittez guère ; ces gens-ci ne comprennent pas bien, et il faut lui éviter la fatigue de parler. Je vous établis mon substitut ; nous aurons fait une belle cure. Mais, ajoute-t-il, avec un sourire, qui fait rougir Emma, je crois qu'à partir de ce moment elle vous regarde plus que moi. »

Elle suivait ponctuellement l'ordonnance du docteur : toujours Auguste la voyait former une ombre à travers le rideau de son lit ; toujours la voix d'Emma répondait à la sienne. Elle s'était fait conduire par l'hôtesse dans un grenier qu'elle appelait sa chambre ; c'était là qu'elle jugeait convenable de se retirer de temps en temps ; puis, lorsqu'elle avait trouvé son absence assez longue, elle retournait en hâte, craignant de laisser passer le moment indiqué pour renouveler la potion qu'elle venait de préparer quatre minutes auparavant.

Emma ne pourrait encore se permettre de jouir des idées que lui laisse sa nouvelle situation. Mais elle a tant souffert ! ne lui sera-t-il pas permis de jouir de la cessation de ses souffrances ? Aussi, sans le vouloir, sans s'en apercevoir, Emma se répète à chaque instant qu'elle est heureuse. Passé le moment du danger, son premier soin avait été d'écrire à madame Harley, mais il était trop tard pour envoyer le jour même à White-House. Elle sentait moins vivement l'inquiétude qu'elle allait causer à cette tendre mère, que le bonheur de lui rendre son fils. Elle sentait aussi du bonheur à dire à madame Harley, je l'ai vu , j'ai vu Auguste. Elle ne craignait plus d'avoir devant elle à rougir de sa joie, et ne s'imposait plus la loi de tenir sévèrement à des résolutions que dans ce moment il y aurait eu de l'affectation à rappeler : cependant elle avait déjà compris que c'était le moment de soutenir la conduite qu'elle avait adoptée ; qu'il ne fallait pas

paraître vouloir abuser des circonstances qui semblaient la dégager de sa promesse, et qu'aussitôt qu'Auguste n'aurait plus besoin d'elle, elle devait s'éloigner, et attendre qu'il la cherchât ; mais plusieurs jours devaient s'écouler avant qu'elle cessât de lui être nécessaire, et dans ce moment Emma se trouvait trop heureuse pour prévoir un chagrin.

Le docteur revint le soir, amenant une garde plus intelligente, afin qu'Emma ne fût pas obligée de passer la nuit. Emma cependant se refusa absolument à quitter la chambre du malade. Auguste l'en pressa vainement. Le docteur se récria sur une pareille folie, soutint qu'Auguste n'avait nul besoin d'elle, et l'avertit de ménager ses propres forces, parce que la convalescence devait être longue.

« Aussi, dit-elle, en souriant et en montrant la lettre qu'elle avait écrite à madame Harley, vais-je faire avertir, pour me remplacer, une meilleure garde que moi. »

« Vous remplacer ! dit le docteur ; et pourquoi faire ? »

« Mon ange tutélaire va donc m'abandonner ! » dit Auguste.

« Taisez-vous, interrompt le docteur, il faut que le malade laisse parler son médecin. Mais vous, ma belle dame, n'aurez-vous pas pitié de ce pauvre jeune homme ? il a maintenant beaucoup moins besoin de médecin que de compagnie, et la distraction est une de mes ordonnances. »

« Aussi, » dit Emma embarrassée de l'air un peu malin du docteur en la regardant « n'est-ce pas sur-le-champ Mais lorsque madame Harley.... lorsqu'il n'aura plus besoin de moi. »

« Oh ! je vous réponds qu'il en aura besoin long temps, mais très-longtemps ! »

« Docteur, dit tristement Auguste, n'abusons point des bontés de miss Courtney ; comment puis-je reconnaître celles qu'elle m'a déjà prodiguées ? »

« A la bonne heure, soyez poli, reconnaissant, c'est votre devoir, et moi je serai indiscret pour vous. » Puis se tournant vers Emma : « Ecoutez , miss Courtney, lui dit-il, voici mes arrangemens, auxquels j'ai bien compté que vous auriez la bonté de ne rien changer. Vous êtes ici d'une manière intolérable. Ma maison n'est qu'à cinq cents pas ; après demain le malade sera en état d'y être transporté. Vous vous y établirez avec lui ; en attendant, vous allez venir y passer cette nuit ci, votre logement est préparé ; ma femme et mes filles comptent sur vous pour ce soir. Et il prenait son bras comme pour l'emmener. Emma résistait : « Non, disait-elle, cela est

impossible. » Elle ne pouvait quitter Auguste le laisser seul dans cette maison ; et puis l'idée d'arriver avec lui dans celle du docteur pour le soigner, l'idée que madame Harley l'y trouverait établie, tout cela l'avait frappée confusément comme une chose inconvenante. Le docteur insistait ; elle se refusait à ses instances avec embarras , avec une sorte d'impatience douloureuse. Auguste paraissait peiné ; elle avait rencontré ses yeux, et avait baissé les siens. Au moins ne voulait-elle rien décider avant d'avoir vu madame Harley. »

Le docteur commençait à se fâcher sérieusement , lorsqu'on est étonné d'entendre une voiture s'arrêter à la porte. On demande Emma, et, du bas de l'escalier, une voix tremblant, qu'elle reconnaît pour celle de madame Harley, lui crie :

« Emma, qu'est devenu mon fils ? »

« Il vit, il est hors de danger, » dit-elle en se précipitant dans les bras de cette tendre mère, qui, pâle comme la mort, soutenue par deux personnes, ne pouvait supporter ni sa joie présente, ni sa douleur passée.

« Oh, mon Auguste ! je le reverrai ! Ma chère Emma, j'ai cru que j'en mourrais. Conduisez-moi près de lui. »

Emma remonte, pour le prévenir sur la visite qu'il va recevoir. Elle trouve le médecin à la porte de la chambre ; elle le prend par le bras, et le fait rentrer. « Malgré mes torts, lui dit-elle, il faut que vous m'accordiez une grâce. Voilà une personne qui voudrait avoir des détails sur l'état de M. Harley, vous seul pouvez lui en donner de satisfaisants. »

« Est-ce quelque femme qui vient encore pour me faire enrager ? »

« Bon docteur, ne vous fâchez pas ; elle est douce, complaisante, elle est meilleure que moi. »

« Meilleure que miss Courtney ! » dit Auguste avec un air d'incrédulité.

« Oui, meilleure que moi.... Devinez ? »

« Serait-ce ma mère ? »

Emma sourit ; madame Harley avait tout entendu, elle entre, et la crainte de nuire à la santé de son fils, en la forçant de contenir ses transports, la préserve peut-être du danger qu'ils auraient pu lui faire courir à elle-même.

Le docteur avait oublié sa colère ; il répétait cent fois à madame Harley l'assurance qu'elle n'avait plus rien à craindre pour son fils ; et celle-ci, respirant enfin des horribles craintes qui depuis plusieurs heures avaient, pour ainsi dire, suspendu sa vie, commençait à sourire à l'espérance. Elle apprenait à Emma qu'aussitôt qu'elle eut quitté la voiture, la pluie

redoublant, Robert avait remonté la colline dans l'espérance de trouver un abri pour lui et ses chevaux. Mistriss John, moulue de sa chûte, avait refusé de le suivre ; mais bientôt, mourant de frayeur, elle avait elle-même quitté la voiture pour se réfugier derrière un buisson où elle se croyait plus en sûreté : c'était là que l'avait retrouvée le charretier qui avait conduit Auguste à l'auberge : dans le court trajet qu'elle avait fait avec lui sur sa voiture, Emma lui avait recommandé de chercher mistriss John, sur le compte de laquelle elle était aussi inquiète qu'Emma pouvait l'être en un pareil moment sur un autre intérêt que celui d'où semblait dépendre son existence. A force de chercher aux environs de la voiture brisée , à force d'appeler mistriss John au nom de madame Harley, le charretier l'avait déterminée à se montrer, et l'avait conduite à une auberge peu éloignée, d'où, après s'être longuement remise des fatigues de la nuit précédente, elle était allée à White-House porter à madame Harley la nouvelle de l'accident arrivé à Auguste, tel qu'elle l'avait appris de son conducteur. Celle-ci, partie aussitôt qu'elle avait pu trouver des chevaux, avait fait sa route dans un état impossible à décrire ; mais maintenant elle oubliait tout. Auguste bénissait le hasard qui réunissait autour de lui tant d'amis et de secours. Le bon docteur attendri imposait cependant silence à la joie générale, capable de trop agiter son malade. Il renouvelait sa proposition.

« Quitter mon fils ! » s'écriait madame Harley.

« Hé bien, passe pour cette nuit, » reprit le docteur, « pourvu que vous ne disiez rien, et le laissiez dormir tranquille. Mais demain ? »

« Demain ? » Madame Harley hésitait, elle craignait de gêner le docteur ; mais son fils était si mal logé ! enfin elle accepte. « Il faut, » dit-elle au docteur d'un air touché, « que ce soit entièrement à vos secours que la mère et le fils doivent leur retour à la vie. »

« Oui, mais, » reprend le docteur en se tournant vers Emma, « sans mon second, je ne répons de rien. Nous avons besoin de consulter ensemble encore plus d'une fois sur cette maladie-là. Allons, courage, » dit-il en voyant qu'elle hésitait, « vous savez bien que de la part d'une femme, un premier refus ne compte pour rien. »

« J'allais à Londres, » dit Emma en regardant timidement madame Harley.

« lié bien, Emma, » reprend celle-ci avec un sourire, quand vous n'iriez plus à Londres. « Puis l'embrassant tendrement : Trêve de raison, ma chère enfant, lui dit-elle, en voilà bien assez ; quant à moi, j'en suis fatiguée. S'il

nous en arrive malheur, ajoute-t-elle en riant, nous nous en prendrons à la providence qui l'a voulu. »

Que pourrait dire Emma Elle serre tendrement son amie dans ses bras, consent à tout ce que veut le docteur, pour aussi long-temps qu'il le voudra. Il les quitte en recommandant le repos. Cependant madame Harley se fait raconter par Emma les détails de l'événement affreux dont elle frémit encore. Auguste écoute ; Emma veut contenir en sa présence des émotions qui pourraient l'agiter ; mais les émotions d'Emma n'en paraissent que plus profondes , sa sensibilité plus touchante. Quelques mots d'Auguste expriment une reconnaissance si bien sentie ! Bientôt cependant il s'endort ; les deux amies comptent avec joie les heures qu'elles voient s'écouler durant son sommeil, et le lendemain, le docteur étonné déclare que son malade marche bien plus promptement qu'il ne l'aurait cru vers sa convalescence.

Qu'Emma était heureuse ! sa joie se trahissait dans ses regards, dans ses moindres mouvemens. Le docteur la regardait en souriant ; il regardait aussi Auguste, dont les yeux semblaient presque toujours suivre et chercher Emma , qui, parcourant légèrement la chambre pour s'occuper des soins nécessaires, semblait avoir puisé dans les fatigues des jours précédens un redoublement de force et d'activité. Tout d'un coup attirée à la fenêtre par le bruit d'une voiture : « M. Montague ! » s'écrie-t-elle. Elle paraît embarrassée , Auguste devient sérieux, et le docteur semble étonné. Sans savoir pourquoi, ce n'est pas en ce moment qu'Emma eût désiré de voir M. Montague. Il ne lui manquait rien alors, et c'est quelque chose d'embarrassant à soutenir que la présence d'un ami qu'on ne desire pas. Indignée contre elle-même de ce mouvement, elle veut le réparer par l'accueil le plus affectueux ; mais il lui est impossible de n'y pas mêler un peu de gêne. Instruit par des bruits vagues de l'accident qu'elle avait éprouvé, M. Montague accourait très-effrayé, et la trouvant dans une situation beaucoup plus douce qu'il ne l'avait espéré, il offrait au moins, pour la rendre plus commode encore, sa maison, située à huit mille de l'endroit où l'on avait transporté Auguste. Se voyant prévenu, il se félicita de ce qu'on avait pu venir plus tôt que lui au secours de sa jeune amie. Ce soin touchant, l'expression de son intérêt, furent bientôt renaître dans l'âme d'Emma ce plaisir doux que lui inspirait toujours la présence de M. Montague ; elle avait retrouvé son aisance et toute sa grâce. Elle lui demande de leur donner cette journée, exige du docteur qu'il la passera

avec eux, et je ne sais dans ce moment qui aurait pu refuser quelque chose à Emma. Elle commande le dîner, prétend faire les honneurs de la maison. La table est placée près du lit d'Auguste ; Emma s'y assied avec cette sérénité qui accompagne le commencement du bonheur comme le commencement d'un beau jour où l'on ne prévoit pas encore les orages que pourra élever la chaleur du midi.

A la fin du dîner, le docteur, un peu égayé par le vin vieux qu'il avait été chercher dans sa cave, se penche vers l'oreille d'Emma, en lui demandant s'il doit boire à la santé d'Auguste ou de M. Montague.

« Comme vous voudrez, » dit-elle un peu embarrassée.

Alors, prenant son verre, il l'approche de ses lèvres, en portant la santé du futur époux d'Emma.

« Cela est bien vague, » dit en riant madame Harley.

« Voulez-vous que je particularise ? »

« Non pas ! non pas ! » s'écrie Emma avec beaucoup de vivacité. Le docteur se met à rire à gorge déployée. Emma rougit, et n'ose plus lever les yeux sur Auguste ni sur M. Montague.

« Docteur, dit celui-ci, miss Courtney vous a-t-elle choisi pour son confident ? ce ne serait pas en faveur de la discrétion. »

« Non, dit-il, mais j'ai un art pour deviner les secrets des jeunes filles, et ma profession me donne le droit de leur en parler. »

« Les apprenez-vous à d'autres ? demanda Auguste ; ce serait quelquefois une charité d'instruire le public de tels ou tels engagements », ajouta-t-il en regardant Emma.

« C'est selon, dit-il, quand on se fie à moi, je me pique de générosité. Mais, ma belle demoiselle, il me faut confiance entière, je vous en avertis. »

« Oh ! vous pouvez vous épargner la curiosité, dit-elle très-vivement ; je suis une mauvaise pratique pour les devins, je n'ai point de confiance à faire. »

Une légère rougeur colora encore son visage, et cette fois ce fut sur madame Harley qu'elle s'abstint de tourner ses regards.

« Vous défiez ma puissance, s'écrie le docteur s'animant de plus en plus, prenez garde, je vais employer toutes mes conjurations, la vérité va se montrer dans tout son éclat ! »

Emma parut inquiète ; mais M. Montague se hâta d'interrompre l'indiscret docteur, qui ne cessa cependant ses plaisanteries que lorsque l'heure l'avertit que son malade devait avoir besoin de repos, et ses gardes

encore davantage. Il les emmena dans sa maison, où madame Hobson et ses filles reçurent les deux amies avec toute la politesse de la bonté. Les soins du moment se bornèrent à les conduire dans des appartemens commodes ; et, malgré le souvenir d'Auguste, malgré les espérances qui commençaient à s'agiter au fond de son cœur, Emma, confondit bientôt dans un égal oubli le souvenir de la veille et l'attente du lendemain.

Le lendemain elle n'était pas éveillée qu'Auguste avait été transporté sans accident dans la maison du docteur. Elle parut devant lui belle et fraîche comme la rose ; une nuit de sommeil et un jour de bonheur reposent si bien à vingt ans !

CHAPITRE XIII.

JE réponds de moi jusqu'à un million , disait l'honnête abbé Terrasson, rapidement enrichi, en apparence, par les papiers de Law, qui devaient bientôt le ruiner en réalité. Aucun de nous ne peut répondre de soi que jusqu'à un certain terme : un grand changement dans notre destinée nous apporte de nouveaux objets à considérer, de nouveaux intérêts à ménager, de nouveaux devoirs à approfondir, en un mot, une nouvelle expérience à acquérir de nous-mêmes et des choses ; c'est un pays nouveau, pour lequel servira de peu la carte de ceux qu'on a déjà parcourus.

Emma ne se reconnaît plus, et ne cherchons pas à la reconnaître ; ne cherchons plus cette Emma décidée sur ce qu'elle veut, ferme sur ce qu'elle a résolu, n'attendant rien que d'elle-même, dédaignant de devoir aux autres ce qu'ils ne seraient pas empressés de lui offrir. Si, éloignée d'un bien dont l'idée a saisi son imagination, elle a pu retrouver encore quelques étincelles de son caractère ; si, quelques instans encore, elle a pu agir pour elle-même, par elle-même, maintenant que le charme qui agit sur elle la maîtrise de plus près et avec plus d'empire ; maintenant qu'à chaque minute son sort peut dépendre ou du mot qu'elle prononce ou de celui qu'elle entend prononcer ; maintenant qu'au moment perdu peut toujours succéder un moment plus heureux, également incertain, également indépendant de son désir ; vouloir, résoudre, agir, sont en elle des facultés enchaînées par des liens que resserre et multiplie sans cesse l'agitation de ses idées. Emma aime, elle attend, elle espère, elle n'est plus qu'une femme comme une autre. Mais les grâces de la jeunesse l'accompagnent, elle n'est point déparée par ses faiblesses ; et, moins courageuse, moins sûre d'elle-même, moins maîtresse de sa destinée, elle n'en est peut-être que plus séduisante. Jolie le matin, jolie le soir, elle pourrait se laisser voir sans parure ; mais c'est une parure que le soin qui n'abandonne jamais une femme dans les momens où elle semble s'oublier le plus, dans ceux où elle ne craint pas, dans ceux même où elle ne désire pas d'être vue ; et de ce soin si simple, aucune femme ne sait tirer autant de parti qu'Emma, aucune ne possède comme elle cette habitude heureuse, cet instinct de graces qui, sans apprêts,

sans réflexion, veille toujours pour écarter ce qui pourrait nuire à des agrémens dont il ne lui est plus permis de méconnaître le prix. Le caractère fixe , l'esprit attire, mais la figure avertit ; et si Emma, sans y penser ou sans y tâcher , laisse agir le charme de son caractère ; si son esprit, revêtu de formes plus douces, semble ne se montrer que ce qu'il faut pour se faire chercher ; chaque jour les regards qu'elle désire attirer peuvent être avertis par les remarques flatteuses des jeunes miss Hobson et de leur mère, par ces éloges que les hommes rapportent à la personne, quand les femmes ne croient les donner qu'au goût qui la pare. Madame Harley, en les écoutant, sourit avec complaisance. Auguste ne dit mot, cependant Emma n'est pas mécontente.

La journée se partageait entre la lecture, la musique et la conversation. Auguste commençait à se fortifier assez pour faire sa partie dans les amusemens communs. Il était de tout, animait tout, sans jamais paraître le premier. Son enjouement inspirait la gaieté sans commander l'attention ; il se prêtait avec l'air du plaisir à tous les goûts, à toutes les propositions, sans se piquer d'inventer de nouvelles ressources ; en un mot, il n'était ni celui qu'il faut amuser, ni celui qui se charge d'amuser les autres. Il ne cherchait point à briller, en ramenant la conversation sur un sujet qu'il pût traiter avec avantage, il était propre à tous, ou du moins il le laissait croire, en n'épuisant jamais celui dont il avait paru s'occuper avec le plus de succès. Il passait de l'un à l'autre légèrement et sans effort, tout en lui paraissait naturel et facile, et les graces de son esprit semblaient emprunter des qualités attachantes d'un caractère aimable l'agrément et la douceur séduisante qu'elles répandaient autour de lui. Enivrée, transportée, Emma se croyait au milieu d'un rêve de bonheur. Le matin, elle était sûre de voir celui qui occupait toutes ses pensées ; le soir, elle était sûre de le retrouver le lendemain ; mais le voir, le retrouver, est-ce tout ? On demandera : Auguste avait-il oublié Pascaline , ses promesses.... sa faute ? Non, Auguste n'oubliait rien ; Pascaline, ses promesses , sa faute, étaient en ce moment, peut-être plus que jamais, présentes à sa pensée. M. Montague aussi trouvait place dans ses souvenirs. Cependant Emma n'était pas mécontente.

Il n'est pourtant pas de félicité parfaite : tandis que tout semblait sourire à ses vœux, des inquiétudes venaient quelquefois la troubler ; elles s'effaçaient et se reproduisaient tour à tour, suivant les différentes combinaisons que formait cette imagination active, et le moment le plus douloureux était souvent le précurseur immédiat de celui où la sécurité

allait renaître dans son cœur. La source de ces agitations remontait aux premiers momens de son séjour chez le docteur Hobson , ou plutôt à l'apparition de M. Montague à l'auberge. Elle avait remarqué l'attention avec laquelle le docteur examinait M. Montague et l'examinait elle-même. Le sens de quelques-unes de ses plaisanteries ne lui avait pas échappé. Elle avait aperçu dans ce premier instant, que n'aperçoit-on pas quand on aime ! une légère teinte de sérieux dans les regards d'Auguste. A la vérité, ces idées s'étaient promptement perdues dans le sentiment de bonheur qui remplissait alors toute son ame. Elle ignorait alors combien le bruit de ses prétendus engagemens avec M. Montagne occupait tout le canton, où celui-ci avait fait long-temps l'espérance des filles sans fortune. Madame Hobson et ses filles en avaient entendu parler au bal de M. Hawker, et n'avaient, depuis ce temps, cessé d'en entretenir le docteur, chez qui cependant, à sa première rencontre avec Emma, ces idées avaient été bientôt effacées par les idées très-naturelles que lui avaient fait naître l'état d'angoisse et de désespoir où il la vit tant que dura le danger d'Auguste ; mais l'arrivée si prompte de M. Montague , l'embarras que ne put cacher Emma , et l'amitié qu'elle lui montra ensuite, l'avaient mis au moins dans l'incertitude. Auguste , de son côté, le jour qu'il rencontre Emma, avait vu à R*** M. Pemberton, dont l'humeur décelait clairement la jalousie que lui inspirait M. Montague. Voilà ce qu'ignorait Emma : cependant ce fut avec un redoublement d'embarras que quelques jours après son arrivée chez le docteur elle reçut la visite de son sage ami ; elle avait maintenant tant de choses à lui dire et tant à lui cacher !

Mais ce qui l'embarrassait le plus, c'était le sentiment d'un tort envers M. Montague Cette amitié à laquelle elle s'était livrée d'abord avec une sorte de passion, ne tenait plus dans son cœur que la seconde place ; elle le sentait, et se le reprochait d'autant plus vivement, que la générosité de M. Montague l'avait plus engagé vis-à-vis d'elle. Il lui avait dit en la quittant : « C'est par vous que je veux être heureux ; du moins ne le serai je pas seul. » Maintenant qu'elle a si peu de chose à donner à M. Montague, elle ne peut supporter l'idée que c'est sur elle qu'il compte pour son bonheur ; il lui paraît qu'elle le trompe, mais comment le détromper ? comment lui dire qu'Emma desire qu'il transporte sur d'autres objets l'affection dont il l'a jugée digne ? toutes ces pensées , habituellement effacées par la présence ou l'image d'un objets chéri , vinrent se présenter à elle dans toute leur force au moment où on l'avertit de l'arrivée de M. Montague, et il n'eut pas

besoin de toute sa pénétration pour démêler en partie la cause de la gêne nouvelle qu'elle éprouvait avec lui.

Incapable de vouloir augmenter un embarras qu'excusait son indulgente amitié, M. Montague avait cherché les sujets de conversation les plus éloignés de ce qui pouvait causer le trouble d'Emma ; mais préoccupée de son idée, elle prend toutes les routes pour y devenir. Déjà, dans ses lettres, elle avait fait entendre à M. Montague combien elle sentirait son cœur soulagé si elle pouvait le savoir heureux avec une autre dans les liens qu'elle avait refusé de partager ; il ne lui avait pas répondu à cet égard. Ce n'était qu'en lui parlant qu'elle espérait pouvoir le faire expliquer. Mais lui parler sur ce sujet était difficile ; elle prend des tournures éloignées, et se persuade qu'elle n'a pas été entendue ; elle s'exprime plus clairement, et voit bien alors qu'on ne veut pas la comprendre. Enfin, lorsqu'il n'y a plus moyen de s'y refuser, M. Montague se met à rire en admirant l'adresse avec laquelle elle revient toujours au sujet qui l'occupe.

« Eh quoi ! dit-elle avec dépit, ai-je besoin de tant d'adresse pour apprendre quelques-uns de vos projets quand je vous ai confié tous les miens ? »

« Pas tous, » reprend M. Montague en souriant ; puis il ajoute de la même manière : « Nous qui connaissons à peine nos volontés , pouvons-nous répondre de nos actions ? »

Emma demeure quelque moment en silence ; puis , rougissant beaucoup : « M. Montague, dit-elle, il est exactement vrai que je n'ai point d'autres.... projets que ceux dont je vous ai parlé. Je puis vouloir me taire, mais jamais user de fausseté envers vous. »

« Et jamais de ma part une question indiscrete ne forcera miss Courtney à employer des déguisemens vis-à-vis de celui qu'elle a daigné nommer son ami. »

Un peu tirée de gêne par cette sorte d'aveu qu'il donne à son silence, Emma n'est pas cependant plus avancée sur le point qu'elle voudrait traiter avec lui. En vain elle revient sur le même sujet, ses instances les plus sérieuses n'en peuvent maintenant tirer que des plaisanteries.

« Vous me désolez, s'écrie-t-elle enfin en se levant avec un mouvement d'impatience. Voilà la première fois de ma vie que je sois mécontente de vous. »

En ce moment elle se trouve vis-à-vis de la porte qui était restée ouverte, et vis-à-vis d'Auguste , qui , soutenu par un domestique , descendait pour la

première fois dans le salon depuis son arrivée dans la maison du docteur. Emma ne savait pas qu'il dût y venir. Elle jette un cri de surprise : émue d'étonnement et de plaisir, elle s'avance vers lui avec précipitation et avec une rougeur qu'on pourrait prendre pour de l'embarras. D'abord un peu embarrassé lui-même, il tourne ensuite la chose en plaisanterie.

« C'est une trahison, dit-il ; convenez, miss Courtney, qu'on ne s'attend pas à de semblables tours de la part d'un malade. »

« Je vous le pardonnerai , répond Emma, uniquement occupée de son objet , si c'est avec la permission du docteur. »

M. Montague avait mieux saisi le sens de la phrase. Il s'approche d'Auguste, qui venait de s'asseoir.

« Je vous assure, M. Harley, dit-il, que miss Courtney vous trompe ; elle ne vous pardonner pas d'être venu interrompre une conversation où elle était enfin parvenue à me faire une querelle. »

« Vous trouverez bien naturel, dit Auguste, que moi , qui ne connais encore miss Courtney que par sa bonté, je ne puis m'empêcher de vous croire un peu coupable. »

Emma n'était pas disposée à traiter la chose légèrement.

« S'il l'est ! s'écrie-t-elle avec un sentiment profond, ah ! beaucoup plus que vous ne pouvez l'imaginer. »

M. Montague se hâte de répondre avec ce ton de gaieté qui, depuis une heure, avait tant impatienté Emma, et qui devient plus nécessaire que jamais. Emma se fâcherait si en ce moment un sentiment pénible pouvait trouver accès dans son ame. Elle adresse cependant à M. Montague quelques doux reproches, mais qui ne sont pas intelligibles pour Auguste , auquel M. Montague s'adresse toujours pour parvenir à détourner l'entretien.

« Voilà, dit enfin Auguste en riant, un juge bien instruit. Je vois que pour décider, je serai forcé d'attendre qu'il se présente des témoins , ou bien , ajoute-t-il , en regardant Emma, il faudra que je laisse les parties s'arranger à l'amiable. »

Ce mot, ce regard, avaient frappé Emma ; les plaisanteries du docteur, après le départ de M. Montague, les lui expliquèrent bien davantage. Etait-il donc possible qu'Auguste partageât à cet égard les opinions du docteur Hobson ! et s'il les partageait, quelle impression produisaient-elles sur lui ? C'est ce qu'il lui devenait tous les jours plus impossible de savoir. Car maintenant occupée de cette idée, Emma, de peur de rougir, ne prononçait

jamais le nom de M. Montague ; soit discrétion, soit toute autre cause, Auguste ne le prononçait pas davantage. Quand M. Montague avait paru chez le docteur, la conversation du lendemain matin était toujours languissante et mêlée de distractions. Emma s'inquiétait de l'effet qu'elles avaient dû produire ; elle voyait Auguste tranquille, et n'en était que plus inquiète.

Cependant les plaisanteries du docteur changèrent bientôt d'objet , et n'en devinrent que plus embarrassantes ; il était impossible à un observateur un peu expérimenté de voir tous les jours Emma avec Auguste , et de lui supposer du penchant pour un autre. Il revint donc à ses premières idées, et déclara un jour à sa femme et à ses filles qu'elles ne savaient ce qu'elles disaient, et que certainement le mariage d'Emma et de M. Montague, ou n'avait jamais dû se faire, ou du moins ne se ferait jamais. Il s'ensuivit une discussion très-prolongée, où madame Hobson déploya l'érudition la plus profonde sur les effets d'une passion dont elle possédait parfaitement la théorie. Jamais, sans sortir des bornes de la modération, madame Hobson ne cédait qu'on ne l'eût avertie : alors , femme respectueuse : « Je me sou mets, disait-elle , j'obéis, mais.... Content de ce qui lui était accordé, le docteur ne s'embarrassait jamais des réserves. Ce fut précisément ce qui arriva dans la dispute dont nous parlons. Bon père, et mari facile, le docteur n'aimait cependant pas à être contrarié trop longtemps de suite. Si bien qu'au bout d'une petite heure, épuisé de raisonnemens qu'il avait prodigués en vain, il imposa silence.

On sent quel dût être l'effet d'une telle prohibition sur des esprits échauffés déjà par la dispute. Après son départ, on reprit avec ardeur le sujet interrompu ; les preuves se multiplièrent à l'infini, les têtes se montèrent : bref, le résultat de la conversation fut que, sans aucun sentiment de malveillance, sans vouloir porter un jugement sévère, la bonne madame Hobson déclara dans toute la sincérité de son ame, « que, d'après la conduite que miss Courtney avait tenue envers M. Montague, il serait certainement bien étrange qu'elle ne finît pas par devenir sa femme. »

A partir de ce moment, on ne parla plus de M. Montague devant le docteur, mais on eut soin de prononcer son nom avec une circonspection plus affectée. Emma s'en aperçut et s'en inquiéta, et s'en serait inquiétée bien davantage, si un autre genre d'agitation n'eût commencé à troubler un bonheur qu'elle craignait de voir bientôt finir.

La santé d'Auguste ne pouvait plus causer aucune crainte ; madame Harley parlait de retourner à White-House : cependant, sous prétexte des soins dont il avait encore besoin , elle avait exigé que le docteur l'accompagnât, et vint avec sa famille passer huit ou dix jours chez elle. Le jour du départ n'était pas encore fixé , mais Emma sentait qu'elle ne devait pas attendre qu'on le déterminât pour annoncer son projet de se rendre enfin à Londres. Cependant était-elle bien déterminée à se rendre à Londres ? qu'allait-elle y faire dans le moment ? Auguste semblait penser qu'elle retournerait avec sa mère à White-House. Madame Harley semblait aussi ne pas imaginer qu'Emma dût la quitter de quelque temps. Cependant elle n'avait rien dit qui pût conduire Emma à s'entretenir avec elle sur ce sujet, et ce n'était peut-être pas tout à fait sa faute. Depuis son arrivée dans la maison du docteur, Emma avait évité tout ce qui prouvait ramener les conversations qu'elles avaient eues ensemble à White-House. Faut-il même l'avouer, elle avait évité tout entretien particulier avec madame Harley. Pauvre Emma ! elle craint tous les regards, et les siens propres bien plus encore que tous les autres ; mais l'objet qui fixe les regards d'Emma, lui permet-il de les détourner long-temps sur elle-même ! Aussi n'est-ce que par un sentiment confus qu'elle rougit et se sent mal à l'aise lorsque, par hasard, elle se trouve un moment seule avec cette amie qu'elle croit toujours prête à lui demander compte des mouvemens de son cœur. Cependant, par une contradiction qui pourra paraître assez étrange , si elle craignait les questions de madame Harle, elle ne craignait pas ses observations ; c'était près d'elle qu'elle aimait à se réunir avec Auguste , c'était près d'elle aussi qu'Auguste semblait aimer à trouver Emma. Comme alors il ne lui manquait rien , comme elle ne désirait rien, elle ne craignait pas de se livrer à ses mouvemens, dont aucun ne pouvait la faire rougir. On retrouvait en elle cet abandon qui annonce la confiance, bien plus que ne le peut faire la confidence d'un secret qu'on est obligé souvent de taire à son ami, et de dévoiler à un indifférent. Dans ces entretiens, Auguste oubliait les heures ; Emma eût voulu voir s'y écouler sa vie.

Un matin cependant, entre Auguste et sa mère, elle se sentait triste et embarrassée. Plus occupée que jamais de la nécessité d'annoncer son départ, elle avait passé la nuit dans une agitation pénible, qui s'était terminée, comme toutes les agitations d'Emma, par une résolution courageuse à laquelle elle se croyait bien sûre de ne pas manquer ; mais elle n'avait pas encore essayé ses forces contre les désirs d'Auguste. Madame

Harley annonce à son fils qu'elle a fixé le jeudi suivant pour le jour de son retour à White-House. Emma se sent douloureusement frappée, comme si elle ne l'eût pas prévu ; cependant elle rassemble son courage.

« Et moi , dit-elle, je vais.... »

« Et vous ? » interrompt Auguste avec vivacité et un peu d'inquiétude, « vous venez certainement avec nous ? » Puis, voyant qu'elle se prépare à répondre, mais avec cette lenteur pénible qui n'annonce pas un consentement , il se hâte de la prévenir.

« Miss Courtney, dit-il, ne prononcez pas encore un mot que vous ne pourriez vous résoudre à rétracter. » Puis se tournant vers sa mère avec une sorte de gaieté :

« Madame , vous qu'elle respecte, défendez-lui de répondre avant que j'aie pu lui faire valoir toutes mes raisons. »

« Supposez-vous donc que son premier mouvement soit toujours de se refuser aux désirs de ses amis ? »

Emma voulait parler. « Miss Courtney, » dit Auguste d'un air suppliant ; puis s'adressant à sa mère : « Aidez-moi donc, madame, ou je suis perdu. »

« Ma chère Emma, il faut bien que je fasse sa volonté ; mais voudrez-vous obéir à la mienne ? »

Emma serre la main de son amie ; ses regards semblaient moins lui répondre que l'interroger sur ce qu'elle avait à faire. Madame Harley poursuit :

« Emma , j'ai compté sur vous à White-House. Si c'est moi qui vous prie de nous y accompagner, ajoute-t-elle du ton le plus aimable, en retenant la main d'Emma entre les siennes ; si je vous en prie avec instance, faudra-t-il que je sois refusée ? »

Emma parut hésiter un moment ; puis cachant son visage dans les bras de madame Harley :

« Non, madame Harley, dit-elle, je ne vous refuserai jamais rien. » Elle se remit ensuite à sa place, et tâcha de déguiser, sous un sourire plus calme, son embarras et son bonheur.

« Nous avons donc remporté la victoire, » répétait Auguste avec une satisfaction qu'il ne cherchait point à dissimuler.

Ah ! dit naïvement Emma, ne vous en vantez guère ; elle n'était pas bien difficile. »

La journée fut délicieuse ; Auguste paraissait encore plus aimable que de coutume, Emma croyait voir s'éclaircir tous les nuages qui pouvaient lui

cachez encore son avenir. Cependant c'est dans cette activité de mouvement que nous donne le bonheur que la plus légère peine nous fait le mieux apercevoir son poids, devenu le seul que nous ayons à porter. Mais si cette peine est la peine d'un autre, notre bonheur nous la reproche, et nous avons besoin de nous en délivrer comme d'un remords. Plusieurs fois, dans cette journée, Emma fut ramenée à l'idée de M. Montague; plus son bonheur devenait indépendant de lui, plus elle se sentait péniblement affectée de l'engagement qu'il avait semblé prendre à son égard. Elle avait le besoin de lui parler, sans bien savoir ce qu'elle voulait lui dire. Elle n'avait point l'idée de lui confier son secret, mais elle éprouvait une sorte de soulagement à penser qu'il le devinait peut-être, et qu'en gardant le silence avec lui, du moins elle ne lui cachait rien. Elle ne savait trop comment lui expliquer son retour à Withe-House, et cependant elle voulait l'en prévenir. Le lui mander était impossible; car alors il aurait fallu donner des raisons. En causant, mille choses dispensent d'exprimer positivement ce dont on ne veut pas convenir tout à fait. Peut-être Emma, comptant sur la pénétration et sur tout sur l'indulgente discrétion de M. Montague, craignait elle cependant cette entrevue autant qu'elle la désirait; mais enfin elle ne voulait pas partir sans avoir revu le généreux ami dont les soins, pour son bonheur, la touchaient davantage, à mesure qu'elle les payait moins de son bonheur.

On était au lundi, elle partait le jeudi, il n'y avait pas de temps à perdre. Le lendemain matin elle écrit à M. Montagne pour le prévenir du jour de son départ, et lui témoigner combien elle a besoin de le voir auparavant. « Craindre aussi peu de vous déranger, lui mandait-elle, c'est vous annoncer combien je compte sur vous. Venez demain, je vous en conjure; mon esprit ni mon cœur ne seront point en repos jusqu'à ce que j'aie revu mon meilleur ami. Qu'il ne reste plus aucune équivoque entre nous; ne craignez pas que je veuille revenir sur mes engagements, rompre ou relâcher les liens qui nous unissent, nous bannirons toute défiance, nous causerons sur nos intérêts communs: il est impossible, quand de bonne foi nous traiterons ensemble, que tout ne finisse pas par s'arranger de la manière la plus satisfaisante pour deux personnes qui s'entendent aussi bien. »

Le billet écrit, il fallait l'envoyer; Emma se sentait une répugnance invincible à laisser connaître dans la maison qu'elle eût écrit à M. Montague, d'autant qu'en le voyant arriver le lendemain, on n'eût pas douté du motif de son message. En conséquence, comme Robert, arrivé de

la veille avec les chevaux de madame Harley, était l'homme qui paraissait le moins dans la maison, elle le choisit pour son commissionnaire ; et le prenant au moment où il venait de recevoir les ordres de sa maîtresse , et ne devait plus la revoir de la journée , elle lui recommanda une exactitude qu'elle eut soin d'encourager d'avance.

« Mais il me faut un cheval, dit Robert , et les miens sont trop fatigués de la course d'hier pour que je puisse m'en servir. »

Emma lui recommanda sur-tout de ne pas emprunter le cheval de M. Hobson, de ne parler de rien aux gens de la maison , qui ne manqueraient certainement pas de lui offrir le cheval de leur maître. Robert, que dans ce moment les difficultés ne pouvaient embarrasser, lui répondit de ne se pas mettre en peine , et qu'il connaissait dans le village un homme qui lui prêterait un cheval ; que dans deux heures la lettre serait remise, et que dans quatre elle aurait la réponse , qu'elle le pria de ne rendre qu'à elle.

Emma avait rougi plus de dix fois pendant cette négociation. Tout son caractère se révoltait contre cette apparence de mystère et d'intrigue ; mais la présence d'Auguste vint bientôt dissiper le nuage ; craintes, remords, tout disparut , il ne lui resta plus d'autre agitation que celle d'attendre le retour de Robert. Elle l'attendit en vain. A six heures du soir elle commença à s'impatienter ; à sept, davantage : l'inquiétude se joignit à son impatience ; elle tremblait qu'il ne lui fût arrivé quelque accident. Elle sortait aussi souvent qu'il lui était possible , pour tâcher de le rencontrer. Enfin, à huit heures, elle le trouva dans l'antichambre, mais tellement ivre, qu'il pouvait à peine se soutenir.

« Hé bien , Robert, ma commission ? »

Il la regardait d'un air étonné.

« Quoi ! vous n'avez pas porté mon billet , le billet que je vous ai donné ce matin pour M. Montague ? »

« Ah ! pardonnez-moi, madame, je l'avais oublié. . . . ma mémoire décampe quelquefois. C'est un billet n'est-ce pas. . . . pour M. Montague. . . vous m'avez dit de prendre le cheval du voisin d'ici ? »

« Oui, oui ; hé bien ? »

« Je l'ai porté, je l'ai remis à lui-même, en main propre, madame. »

« Hé bien, il ne vous a chargé d'aucune réponse ? »

« Si-fait, madame, il a dit qu'il vous était bien obligé. »

« Comment ! il n'a pas dit s'il viendrait demain ? »

« Oh ! pardonnez-moi , madame , cela va sans dire. . . . sûrement il viendra demain. . . . N'est-ce pas demain mercredi ?. . . et nous partons jeudi ?.... Oui, madame, vous pouvez être sûre qu'il viendra demain, mercredi. »

Emma s'éloigna, en admirant l'activité avec laquelle Robert savait mettre à profit tous les momens. Il lui suffisait de savoir que son billet eût été remis ; elle était bien sûre , puisque M. Montague ne lui avait pas répondu par écrit, qu'il avait l'intention de se rendre à sa prière. Le lendemain, elle l'attendit toute la journée ; il ne vint point. Le soir , elle chercha Robert pour en obtenir la confirmation ou l'explication de ce qu'il lui avait dit la veille ; impossibilité de le rencontrer. Enfin, l'on partit le lendemain matin sans qu'elle eût entendu parler de M. Montague.

CHAPITRE XIV.

ON devinera peut-être que le billet n'avait point été à son adresse.

Au moment où Robert venait de quitter Emma , bien déterminé à gagner son argent, il avait rencontré un des domestiques de la maison, qui l'avait invité, au nom de toute la société, à un festin que les domestiques du docteur voulaient donner à ceux de mad. Harley, pour se séparer de la manière la plus agréable qu'il leur serait possible. Cet homme l'avertit qu'afin d'y posséder quelques-uns de leurs camarades qui ne pourraient pas s'éloigner de la maison, la fête aura lieu dans l'office ; et de plus, Daniel, qui connaît Robert de longue main, lui fait entendre que la bière n'y manquera pas. Rien, dans le fond, ne pouvait être plus séduisant ; mais Robert avait encore sa raison, l'argent sonnait encore dans sa poche, et les bouteilles n'étaient pas en présence. Il se borne donc à prier qu'on veuille bien l'attendre un peu, et promet d'être bientôt de retour. Il vole chez celui dont il devait emprunter le cheval, mais comme il arrivait, le maître et le cheval sortaient ensemble ; et tant pour ferrer l'un que pour terminer quelques affaires de l'autre, il devait se passer deux heures avant que Robert pût être en possession du cheval. Deux heures de la vie sont un temps si précieux ! pourquoi les perdre quand on peut les employer ? Robert, en retournant dans la maison du docteur , n'a rien de mieux à faire que d'entrer à l'office. Les bouteilles étaient sur la table : il s'assied, on cause, et au bout de deux heures , Robert ne songeait à rien moins qu'à faire le voyage de Montague-Hall. Au bout de trois, c'était bien pis encore. La pipe de Robert venait de s'éteindre, et cherchant un morceau de papier pour la rallumer, il tombe très-heureusement sur le billet d'Emma, dont une partie sert à cet emploi , tandis que le reste va balayer le pavé de l'office. Le soir, Robert, en quittant pour un moment ce lieu de délices, dans lequel il espérait bien rentrer incessamment, rencontra Emma, comme on a pu le voir. Il était alors dans cet état d'innocence où l'homme, dit-on, dévoile ses plus secrètes pensées. Mais telle est la perversité du cœur humain, que la fausseté le suit, pour ainsi dire, au milieu de ses songes. Un sentiment confus avertissait Robert que la vérité pouvait compromettre ses intérêts.

Les questions d'Emma lui présentaient un moyen de la déguiser, il en profita comme nous venons de le dire ; cela n'était pas difficile, même pour un homme ivre, et cependant Emma, qui n'avait aucune raison pour douter de sa véracité, demeura persuadée qu'il avait porté son billet.

Le lendemain, Robert se ressouvint de la commission, il chercha le billet, mais il aurait eu peine à le retrouver. Si, dans l'ivresse, Robert avait eu assez de présence d'esprit pour se garder fidèlement le secret, on juge bien qu'il ne s'abandonna pas au moment où, rentré en pleine jouissance de sa raison, il était capable de prévoir tous les inconvénients d'un excès de sincérité. Intimement convaincu qu'on lui ferait restituer l'argent, il jura de ne se point mettre à portée qu'on le lui redemandât. En conséquence, quelques recherches que pût faire Emma, Robert prenait si bien son temps que, pendant huit jours, elle ne parvint pas à le rencontrer une seule fois. Alors, ayant écrit à M. Montagne pour savoir la vérité, elle renonça tout à fait à son projet d'explication, et dans la suite, entraînée par d'autres objets, l'oublia si parfaitement, que, soit qu'elle ait ou non, depuis ce temps, alarmé, par son aspect, la conscience du coupable Robert, il n'est pas venu à notre connaissance qu'elle lui en ait parlé une seule fois.

Quant au billet laissé dans l'office, il avait frappé les yeux de la femme-de-chambre de madame Harley, qui, soigneuse comme une femme-de-chambre, voyant un papier assez propre, le ramassa, le plia, et le mit dans la poche de son tablier, pour le faire servir aux paquets de madame Harley, dont elle s'occupait alors. Telle était son intention ; mais, par une suite de combinaisons dont nous ne sommes point chargés de rendre compte, le billet passa dans les mains de John, valet-de-chambre d'Auguste, et, sans que nous ayons pu savoir précisément par quelle voie, se trouva transporté à White-House, sur la cheminée de celui-ci. Le lendemain du jour où toute la famille était revenue à White-House, tandis qu'Auguste s'habillait, ses yeux tombèrent par hasard sur le papier. Il fut frappé de la beauté de l'écriture. Il ne savait pas que ce fût celle d'Emma, le billet n'était point signé ; et Robert, pour allumer sa pipe, avait déchiré précisément l'adresse et le commencement de la lettre jusqu'à ces mots : « Je compte sur vous. » Ainsi, ne se trouvant averti par aucun indice ; Auguste lut d'abord machinalement un papier qu'il supposait devoir être peu intéressant. Bientôt, arrêté par la tournure du style et la nature du sujet, il s'étonna qu'un papier de ce gendre se fût trouvé entre les mains de John. S'il l'eût questionné sur la manière dont il se l'était procuré, s'il eût gardé le papier, qu'il l'eût montré, il venait

d'une femme, il n'était certainement pas très-ancien, on eût fini par en découvrir l'auteur, et cela pouvait devenir très-plaisant ; mais soit qu'Auguste n'entendît pas ce genre de plaisanterie, soit toute autre cause , il brûla le billet sur-le-champ, afin d'être assuré qu'il ne passerait point en des mains moins discrètes que les siennes , et il n'en parla plus, ou plutôt n'en parla point, car il n'en avait rien dit.

Cependant John avait remarqué un mouvement de surprise. Ce mouvement fut le texte du premier entretien familial qu'il eut avec Suzanne.

« Que diable y avait-il donc de si plaisant dans ces papiers que tu m'as donnés pour envelopper la toilette de mon maître ? il y en a un qu'il a relu trois ou quatre fois en riant, et qu'il a ensuite jeté au feu sans rien dire. »

« Je ne sache pas qu'il y ait rien de plaisant ; ce sont de vieux papiers que j'ai achetés à la livre. »

« Oh ! non, celui-là n'était pas imprimé, il était écrit, et le papier en était encore tout blanc. »

« A moins que ce ne soit un papier que j'ai trouvé avant-hier, tout chiffonné, dans l'office. »

« Et tu ne l'as pas lu ? »

« Mon dieu, non ; j'en suis bien fâchée. »

Et ils n'en parlèrent plus.

Emma était rentrée à White-House. Au moment de son arrivée, madame Harley, quittant, sous quelque prétexte, les hôtes qu'elle venait d'amener, avait pris avec elle le chemin de la bibliothèque. Emma tremblait un peu ; son amie l'avait fait asseoir près d'elle à leur place accoutumée.

« Mon Emma, lui avait-elle dit, c'est vous qui avez voulu la quitter, c'est moi qui vous y ramène. J'ai dû accepter votre sacrifice ; mes vœux les plus ardens ne m'autorisaient point à exposer votre bonheur sur des espérances que rien n'appuyait encore. Maintenant, » poursuit-elle en pressant contre son sein la tête d'Emma, qui cherche à cacher sa rougeur, « maintenant, que ces espérances semblent se confirmer, que votre courage m'est connu, si je vous engage à risquer quelque chose, mon Emma, ne me le pardonnerez-vous pas ? Songez que le bonheur que vous préparez à Auguste, s'il en est digne, serait le plus grand bonheur que pût désirer sa mère. »

Sa voix était émue en prononçant ces derniers mots ; à genoux devant elle, Emma couvrait ses mains de baisers et de larmes de reconnaissance.

« Levez-vous, lui disait son amie ! levez-vous, mon aimable fille ! séchez vos larmes, et venez avec moi rejoindre nos hôtes, et les introduire ici pour éviter des questions qui pourraient nous embarrasser. »

Emma se relève ; mais dans ce moment la porte s'ouvre, et l'on voit paraître Auguste, qui cherchait sa mère pour lui demander quelques ordres relativement au logement des étrangers. Emma, les yeux rouges, son mouchoir à la main, ne pouvait lui dérober la vue de son trouble. Surpris, embarrassé d'être venu si mal à propos, il allait se retirer sans rien dire.

« Je viens de la gronder, lui dit sa mère en souriant ; il faut que vous la consoliez. »

Emma prit sa main, qu'elle baisa de nouveau avec transport. Madame Harley sortit en leur disant :

« Mes enfans, vous viendrez bientôt me rejoindre. »

Emma aurait bien voulu la suivre ; mais, dans l'état où elle se trouvait, elle ne pouvait s'exposer à rencontrer personne. Confuse, tremblante, elle n'avait pas le courage de sortir de sa place. Presqu'aussi interdit qu'elle, Auguste osait à peine l'approcher. Elle s'assied sur le sofa, il s'assied à côté d'elle. Tous deux restent quelques momens sans parler, sans remuer, pour ainsi dire sans respirer. Enfin, Auguste rompt le silence.

« Mes enfans ! répète-t-il d'une voix timide. L'avez-vous entendu, miss Courtney ? Acceptez-vous cette douce fraternité ? »

Son trouble ne l'avait pas empêchée de l'entendre ; la question d'Auguste fit renaître sur ses lèvres un sourire involontaire. Il ne lui fallait pas d'autre réponse.

« Hé bien, reprit-il, accordez-m'en un gagne. »

Emma baissa les yeux ; ceux d'Auguste semblaient la supplier : enfin elle les releva, et lui tendit la main ; elle ne proféra pas une seule parole, mais quel regard elle laissa tomber sur lui !

Quelques momens se passèrent ; Auguste retenait la main qu'on lui avait confiée ; Emma rougissait, et ce n'était point la tendresse fraternelle qui précipitait les mouvemens de son cœur.

« Allons-nous-en, dit-elle à voix basse, en retirant sa main ; il est temps de retourner auprès de madame Harley. »

« Encore un instant, miss Courtney, songez que c'est le premier où je jouisse de cette précieuse intimité. »

« Eh quoi ! reprit-elle avec vivacité, pourrions-nous conserver un sentiment que nous fussions obligé de cacher à votre aimable, à votre

excellente mère ? »

« Cacher ! répondit Auguste encore plus vivement, non, jamais !... Conservez-moi votre amitié, elle m'est nécessaire, plus nécessaire que vous ne pouvez le croire. »

« Je vous l'ai promise , Auguste ; croyez-vous que ce soit un don que je voulusse vous retirer ! »

C'était la première fois qu'elle l'appelait *Auguste* ; il sembla l'en remercier encore plus que de la promesse.

« En effet, dit-il en souriant, je crois que vous avez raison, il faut retourner près de ma mère, je commence à déraisonner. »

Tous deux sortirent de la bibliothèque, et retournèrent dans le salon, où, sans doute, en les voyant entrer, madame Hobson et ses filles se dirent qu'il était bien dommage que miss Courtney fût engagée à M. Montague.

On revint dans la bibliothèque. Emma semblait en faire les honneurs ; jamais elle n'avait été si gaie, jamais elle ne s'était sentie plus heureuse. Chacune des paroles d'Auguste retentissait dans toutes ses fibres, chacune semblait amener ce mot, que, dans le secret de son ame, elle avait tant de fois répété. Mais Auguste craignait encore de parler. Ah ! pensait-elle, que ne puis-je le rassurer, l'instruire ! je lui dirais : Livre-toi sans crainte aux vœux de ton cœur, il n'en est pas un qui ne réponde au cœur d'Emma, pas un qu'elle n'ait formé la première.

On croira sans doute que, dans son impatience, Emma devait épier les occasions de se trouver seule avec Auguste, faire naître des conversations qui pussent l'amener à trahir son secret. Mais qu'une fille timide connaît mal ses forces, lorsque, dans un élan de passion, seule avec son cœur, éloignée de celui dont la présence y porte le trouble et le désordre, elle croit pouvoir supporter l'attente redoutable autant que charmante de ce mot qui changera sa destinée, ouvrira une nouvelle carrière à ses espérances , la placera dans une situation nouvelle à l'égard de celui qu'elle craint de perdre et qu'elle n'ose encourager. Loin du moment, Emma cédait involontairement au desir de le hâter. A la promenade , Auguste se trouvait-il près d'elle, son pas se ralentissait jusqu'à ce qu'ils fussent un peu éloignés des autres ; alors elle frémissait du péril où elle s'était engagée, tremblait chaque fois qu'il ouvrait la bouche, et, redoublant de vitesse, ne se croyait en sûreté qu'au moment où, sous la protection d'un tiers, elle avait éloigné tout à fait cette occasion qu'elle regrettait déjà. Si, par hasard, dans la bibliothèque ou quelque part que ce fût, elle se trouvait seule avec lui

sans pouvoir l'éviter, elle baissait les yeux sur un ouvrage qui paraissait l'absorber entièrement, ou bien elle se hâtait de parler de choses indifférentes, et se gardait bien de laisser tomber un seul instant la conversation. Il est vrai qu'Auguste la secondait merveilleusement ; aimable et respectueux devant les étrangers, tendre lorsqu'il se trouvait en tiers avec elle et madame Harley, se trouvait-il seul auprès d'elle, il n'employait plus que le ton de la gaieté, quelquefois celui de la froideur. Le tête-à-tête finissait, avec lui l'embarras d'Emma, qui faisait place alors à l'impatience : piquée contre Auguste, irritée contre elle-même, elle s'accusait de faiblesse, et le taxait d'indifférence. « Je me suis trompée, disait-elle avec dépit ; hé bien, je me tiendrai mieux sur mes gardes. » Puis on se rassemblait, elle revoyait Auguste tel qu'il lui avait paru d'abord ; elle le revoyait aimable et sensible, reportant vers elle seule, mais sans éclat, sans affectation, l'hommage des soins qu'il se donnait pour plaire à tous ; elle retrouvait cette expression touchante, cette douce confiance, à laquelle il ne manquait plus qu'un mot. Alors Emma redevenait aussi tendre, plus heureuse que jamais ; alors elle se préparait une nouvelle épreuve, qu'elle n'avait pas davantage le courage de supporter ou d'attendre.

Huit ou dix jours s'étaient passés dans ces alternatives ; le docteur et sa famille venaient de quitter White-House, enchantés de tous ses habitants, et emportant leur promesse que l'été suivant, la famille retournerait chez le docteur, célébrer l'époque de la connaissance. Celui-ci, en prenant congé d'Emma, ne put se refuser au plaisir de la tourmenter un peu.

« Ma belle demoiselle, lui dit-il, je ne vous ai pas invitée nommément, je compte bien qu'alors vous vous trouverez l'être de fait. » Puis se tournant vers Auguste : « Jeune homme, je suis sûr que toute votre vie, vous vous souviendrez de l'auberge du Cheval-blanc et de la maison du docteur Hobson. »

Emma rougit d'autant plus , qu'elle vit sourire Auguste ; et tous deux, lorsque le docteur monta en voiture, le saluèrent plus affectueusement qu'ils n'avaient encore fait.

Emma, en se rappelant les dernières paroles du docteur, vit avec plaisir qu'il était détrompé de ses idées par rapport à M. Montague ; mais détromper Auguste était bien plus important encore, et elle ne savait comment s'y prendre pour entamer avec lui un pareil sujet. Le lendemain du départ des Hobson, madame Harley, s'entretenant avec elle et son fils,

lui dit qu'elle espérait bien passer l'hiver avec elle dans la ville de ***, où elle comptait aller aussitôt après le départ d'Auguste.

« L'hiver ? dit Emma avec surprise ; oubliez-vous donc les projets dont je vous ai parlé, que j'avais en partant pour Londres, et dont un enchaînement de circonstances, ajouta-t-elle en rougissant, a seulement retardé l'exécution. »

« Emma, lui dit son amie en la regardant d'un air de reproche, j'avais cru que vous les abandonneriez. »

« Non, madame Harley, dit-elle avec une fermeté qui n'était ni feinte ni forcée, j'ai assez souvent changé de volonté, celle-ci sera immuable. »

Son amie la connaissait trop bien pour imaginer qu'elle pût revenir sur une résolution annoncée de cette manière. En effet, elle était bien déterminée à prendre enfin un parti : soumettre toujours son sort et ses projets à l'attente d'un mot ou d'un regard, lui eût paru la plus honteuse faiblesse ; et pour n'être point forcée à rougir de sa position, elle avait cherché, en y fixant un terme précis, à rendre du moins son existence dans le monde indépendante de ces sentimens incertains dont elle ne voulait attendre que son bonheur ; elle s'était décidée en conséquence à saisir la première occasion qui se présenterait, et, de toute manière, à quitter madame Harley long-temps avant que son fils pût songer à revenir chez elle. C'était afin de couper court à des sollicitations auxquelles elle ne devait pas céder, qu'elle avait déclaré son projet d'une manière si positive. Ensuite, craignant de s'être énoncée avec trop de roideur et de sécheresse, elle s'adressa de nouveau à son amie, et de l'air le plus caressant :

« Vous me pardonnerez, lui dit-elle ; vous sentez sûrement que pour tirer de sa conduite honneur et profit, il faut savoir prendre son parti avant de s'en laisser avertir par le regret de ne l'avoir pas pris plus tôt. »

« Ma chère Emma, je ne chercherai point à vous détourner d'un projet qui m'afflige, mais qui me paraît conforme à la noblesse de vos sentimens ; je vous demanderai seulement de rester avec moi jusqu'à ce qu'un établissement quelconque ait fixé votre destinée de manière ou d'autre. »

Jusque là Auguste, dans le plus parfait silence, avait paru ne prendre aucune part à ce qui se disait dans la chambre ; mais à ce mot d'*établissement*, Emma crut remarquer un peu d'émotion sur son visage.

« Cet établissement est-il si prochain ? » demanda-t-il d'une voix qu'elle trouva moins assurée qu'à l'ordinaire.

« Je l'ignore, répondit-elle : au reste, ajouta-t-elle en souriant, vous vous méprenez, je crois, sur le sens du mot. »

« On sait assez ce que veut dire *établissement* pour une jeune personne. »

« Je ne suis pas sur le même rang que les autres jeunes personnes. »

« Il en est bien peu sans doute qui puissent se flatter de ressembler à miss Courtney. »

« Elles ont sur-tout un grand avantage sur moi : un établissement est, pour elles, une manière de placer leur fortune ; pour moi, c'est un moyen d'y travailler ou de m'en passer. »

« Miss Courtney pense-t-elle de bonne foi que l'homme qu'elle aurait daigné choisir négligeât un pareil bonheur ? »

Ce peu de mots fut prononcé d'un ton si vrai, qu'il fit rougir Emma beaucoup moins de modestie que de plaisir.

« Et cet homme heureux, reprit Auguste d'un air un peu embarrassé, cet homme heureux ne peut-il se rencontrer ? »

Emma rougit beaucoup davantage ; mais tâchant de tourner la chose en plaisanterie :

« Et si cet homme heureux n'appréciait pas son bonheur ? c'est ce que, sans trop forcer les choses, ma position pourrait me faire prévoir. »

« Miss Courtney ! » dit Auguste d'un ton de reproche ; il s'arrêta. Madame Harley sourit. Emma rougit pour la troisième fois depuis deux minutes ; et dans ce moment, Anna Morton entra dans la chambre. Elle accourut avec sa vivacité ordinaire, sauta au cou d'Emma, embrassa madame Harley ; mais lorsqu'elle se tourna vers Auguste, un contentement plus doux se peignit dans tous les traits de son visage. Elle le salua avec un sourire mêlé d'embarras, et, pendant quelques secondes, une sorte de timidité la rendit encore plus jolie qu'à l'ordinaire. Emma soupira ; mais Anna reprit bientôt sa turbulence et son babil ; et dans l'espace de cinq minutes, Auguste, le chien, la table à thé, la coiffure d'Emma, tout eut part également à ses attentions. Tout d'un coup elle s'approche mystérieusement d'Emma, et lui parlant à l'oreille, comme elle le faisait toujours, de manière à être entendue de tout le monde :

« A propos, n'êtes-vous pas bien étonnée de me voir ? »

« Enchantée, sans doute ; mais pour étonnée, pas le moins du monde. »

« Sarah va se marier, cela fait qu'on est de bonne humeur, et qu'on me laisse un peu plus de liberté. »

« Sarah se marie ! »

« Chut ! c'est encore un secret. »

« Nous le garderons, je vous assure, » dit Emma en riant.

« Mais je ne le dis qu'à vous. A propos, et le vôtre ? »

« Quoi ? »

« Votre mariage. »

« Il n'en est pas question, je vous assure. »

« Ah ! vous le cachez encore ? »

« Mon Dieu non, je vous le proteste. Si vous voulez en être plus certaine, reprit-elle tout haut, demandez à monsieur et à madame Harley ce qu'ils en pensent. »

« Moi, dit madame Harley, j'affirme qu'Emma dit toujours la vérité. »

« Quant à moi, dit Auguste, je puis vous dire, miss Anna, que jamais votre cousine n'en a prononcé un seul mot devant moi. »

« Je le crois bien, elle nous l'a toujours nié ; d'ailleurs, vous garderiez son secret. » Puis, se penchant de nouveau du côté d'Emma : « Il y a même des gens qui prétendent que cela est fait. »

« Mais quelle idée ! » s'écria Emma, qui, tournant les yeux vers Auguste, ne vit sur son visage d'autre mouvement que le rire excité par la discrétion d'Anna. Voulant une fois terminer ces insupportables caquets, ou du moins prévenir l'effet qu'ils pourraient avoir sur l'esprit d'Auguste, elle résolut de saisir cette occasion pour s'expliquer en partie.

« Dites-moi donc, reprit-elle en s'adressant tout haut à sa cousine ; dites-moi, je vous prie, sur quoi l'on a pu fonder une semblable supposition ? »
« Oh ! vous le savez mieux que moi, » dit Anna, déjà distraite par un autre objet. Alors son attention s'étant tournée exclusivement sur un homme en charrette qui passait devant les fenêtres, il ne fut plus possible à Emma d'en tirer une parole sur la chose qui l'intéressait. Bientôt elle se leva, se récria sur la beauté du jour, dit qu'elle voulait faire un tour de jardin. Auguste lui proposa de l'y accompagner ; madame Harley annonça qu'elle allait faire sa toilette, et Emma retourna chez elle, bien déterminée, puisqu'on avait parlé ouvertement devant Auguste de ce prétendu mariage, à reprendre ce sujet dès le jour même, afin de savoir ce qu'il en pensait, et de se délivrer de toute inquiétude à cet égard. Mais il était dit que toutes les résolutions qu'elle prendrait sur les motifs les plus sages en apparence, seraient détruites l'instant d'après par des raisons plus puissantes encore.

CHAPITRE XV.

A PEINE Emma fut-elle dans sa chambre, qu'elle vit entrer mistriss Péters. Cette bonne femme lui dit qu'elle était déjà venue deux jours auparavant, mais qu'elle ne l'avait pas trouvée, parce qu'elle, de son côté, était allée à Morton-Park. Ensuite, d'un air d'embarras qui voulait ressembler à de la confiance, elle lui dit qu'elle venait lui recommander son gendre, un des meilleurs tapissiers à Londres. Emma l'assura qu'elle serait enchantée de lui rendre service, mais qu'elle n'imaginait pas comment elle pourrait lui être utile.

« Je pensais, miss Emma, que peut-être, au moment de votre mariage, M. Montague pourrait bien vous consulter, et qu'alors vous auriez la bonté de lui recommander mon gendre. »

La figure d'Emma était devenue beaucoup plus sérieuse.

« Je voudrais bien savoir, dit-elle d'un ton d'impatience, d'où vient cette histoire de mariage que l'on me répète continuellement. »

« Pardon, miss, reprit mistriss Péters, comme tout le monde en parle, je croyais la chose publique ; mais je n'en dirai plus rien, jusqu'à ce que vous me le permettiez. »

« Au contraire, mistriss Péters, tout ce que je désire, c'est de savoir ce que vous en avez entendu dire à tout le monde. »

« Je ne saurais, miss, vous le répéter mot à mot ; mais madame et ses filles en parlent continuellement comme d'une chose certaine, et personne n'en doute ici. »

« Ici ? dit Emma avec inquiétude. Je vous en prie, mistriss Péters, je vous en conjure, qu'en dit-on ici ? »

« Le jour, miss, que je vins ici pour avoir le plaisir de vous présenter mes respects, j'entrai dans la bibliothèque, où était M. Auguste avec ces dames que vous avez ramenées ; comme vous n'y étiez pas, j'ai pris la liberté de demander de vos nouvelles. « Au fait, a dit l'aînée des jeunes miss, quand se marie miss Courtney ? M. Harley, pourriez-vous nous le dire ? » — « Je ne sais pas même positivement si elle se marie, » a dit M. Auguste. — « Quoi ! vous n'en avez pas entendu parler ? » a repris la mère. — « Je vous

demande pardon ; mais ne le sachant pas d'elle, je ne puis en être bien sûr. » — « Comment ne vous a-t-elle pas parlé d'une chose aussi publique ? » — « En effet, a dit M. Auguste, on le dit beaucoup. » — « Au point, a répondu la plus petite, qu'à deux bals où j'ai vu miss Courtney cet été, ceux qui ne la connaissaient pas par son nom, ne l'appelaient pas autrement que la prétendue de M. Montague . Elle était fort triste , parce que M. Montague n'y était pas, ou qu'il était malade ; et miss Morton, sa cousine, me dit que quand il était parti c'était bien autre chose, et qu'elle avait pensé en perdre les yeux à force de pleurer ; qu'ils s'écrivaient tous les jours, et qu'elle lui avait même écrit le jour de son départ. »

« Elle a dit cela ! »

« Oui, miss. »

« Et M. Harley, quel air..... il avait l'air bien impatienté sans doute ! »

« Oh ! point du tout, miss, il écoutait tout cela fort tranquillement ; il trouvait même tout simple que vous ne lui en eussiez pas parlé. Car la plus jeune miss ayant dit qu'il était bien extraordinaire que madame Harley n'en sût rien, il a répondu que si cela était, elle le savait sûrement, mais qu'il n'avait pas cherché à apprendre un secret qu'on ne lui avait pas confié, et qui ne le regardait pas. M. Auguste parle toujours comme il faut. Aussi la mère des jeunes miss l'a fort approuvé, et lui a dit qu'il avait bien raison de ne pas s'embarrasser d'une chose qui, comme elle en était sûre, lui était bien indifférente. »

« Indifférent !..... je le crois, reprit Emma, dont l'agitation croissait à chaque minute ; et qu'a-t-il répondu ? »

« Oh ! miss, il a répondu que si vous étiez heureuse, il lui était bien égal que ce fût avec le nom de miss Courtney, ou avec celui de madame Montague. »

« Auguste a dit cela ? »

« Oui, miss, tout comme je vous le dis ; et c'est là-dessus que je l'ai prié de vouloir bien s'intéresser pour mon gendre ; et il m'a promis de vous en parler sitôt qu'il serait question tout à fait de ce mariage. Il a même eu la bonté d'ajouter qu'il était ravi d'avoir cette occasion de me rendre service. »

« Ravi ! » ne put s'empêcher de répéter Emma avec amertume.

« Il m'a dit aussi qu'il croyait en effet que M. Montague allait faire arranger son château, et c'est ce qui m'a fait prendre la liberté de vous en

parler plus tôt que plus tard. Mais j'entends qu'on m'appelle pour partir avec miss Anna. »

Alors, au milieu de quantité d'excuses et d'autant de recommandations, elle sortit en laissant Emma dans un état plus facile à se représenter qu'à décrire.

Elle s'assied un instant pour recueillir ses idées confuses. La voix d'Auguste se fait entendre dans la cour ; elle court à sa fenêtre par un mouvement machinal. Elle voit Auguste donnant le bras à Anna, qu'il reconduisait. Tous deux riaient, Anna paraissait transportée. Emma repousse avec violence la fenêtre qu'elle venait d'ouvrir, et se précipite sur une chaise. « Il rit, dit-elle, il rit, et il me déchire le cœur. Peut être il jouit, il triomphe : quelle indifférence ! cela lui est bien égal ! Encore mistriss Péters n'a pu me rendre le ton, la manière ! cela lui est bien égal ! et il a voulu que je le susse. Sans doute il l'a voulu ; peut-être a-t-il deviné ma faiblesse, mon indigne faiblesse ; c'est un avis qu'il a voulu me donner. Sans cela, l'aurait-il dit devant mistriss Péters..... madame Hobson..... devant l'univers ! et cela avec ce ton, cette légèreté..... ce mépris ! oui du mépris. Dieu ! Dieu ! du mépris ! et de la part d'Auguste Harley ! »

Telles étaient les différentes pensées qui se succédaient dans son esprit, et qu'elle exprimait par des phrases interrompues et des exclamations involontaires, tantôt se promenant dans sa chambre avec une agitation terrible, tantôt s'arrêtant comme si elle eût médité dans le calme et le silence, et se réveillant ensuite par un mouvement de désespoir. Une heure se passe dans cet état de contraction et d'angoisse, mais insensiblement l'amertume s'éloigne d'elle, et lorsqu'il ne reste plus que la douleur, elle commence à se trouver moins malheureuse. Qu'exprimaient donc, disait-elle en pleurant, ces mouvemens de tendresse si vrais, si naturels, ces mots touchans qui semblaient partir de l'ame, et portaient le bonheur dans la mienne ? Ce n'était donc que de l'amitié ! Sans doute : accoutumé à chérir tout ce qui contribue au bonheur de sa mère, il s'est livré sans méfiance à des sentimens qu'il n'éprouvait pas le besoin de cacher ; il n'a pas cru porter le poison dans le cœur d'une fille faible, insensée, qui, aveuglée par son penchant, a vu tout ce qui le flattait. Mais sa mère ! comme elle m'a trompée ! tout m'a trompée. Quelle humiliation ! Ainsi donc, au moment où, abusée par de vaines chimères, je cherchais en son absence de quelle manière il pouvait alors songer à moi, quel effet pouvaient avoir produit des paroles échappées par hasard, des actions auxquelles il avait paru attacher

quelque prix, je n'occupais déjà plus sa pensée ! loin de moi elle errait sur d'autres souvenirs ! Et ces projets d'une imagination séduite, auxquels je l'associais toujours , dont il était toujours le principal, l'unique objet, je les formais toute seule ! S'il eût pu lire dans mon ame, les sentimens de la sienne eussent été l'étonnement, l'indifférence, peut-être la pitié ! je n'y aurais pas fait naître une seule étincelle de plaisir ! Ce pouvoir de faire son bonheur, dont j'étais si glorieuse, ce n'aurait été à ses yeux qu'une vanité ridicule !

On aura bien jugé sans doute que si, vis-à-vis de madame Hobson, Auguste, en parlant d'Emma, avait adopté ce ton désintéressé dont sa position lui faisait un devoir, les expressions dont il s'était servi étaient bien peu semblables à celles que, dans la simplicité de son ame, mistriss Péters avait cru pouvoir employer comme présentant absolument le même sens. Cette vérité, facile à présumer, ne s'offrit point une seule fois à l'esprit d'Emma. Sûre de l'indifférence d'Auguste, elle voulait croire le reste, afin d'avoir une raison pour s'affliger davantage.

Elle avait fait dire à madame Harley que, se trouvant indisposée, elle ne dînerait point. Après le dîner, celle-ci vint dans sa chambre, elle l'avait prévu : volets, rideaux, elle avait tout fermé. Lorsque Madame Harley entra, elle pouvait à peine avancer. Cependant, à travers l'obscurité, elle entrevit Emma qui, le coude sur une table, la tête appuyée sur sa main, ne se dérangea de sa triste attitude que lorsque son amie fut arrivée tout auprès d'elle. Cette femme aimable lui témoigna son inquiétude de la manière la plus tendre, lui demanda plusieurs fois ce qui pouvait la retenir dans cette obscurité. Elle ne put obtenir d'Emma aucune réponse, si ce n'est qu'elle souffrait beaucoup, que cela se passerait, et autres choses semblables.

« Mon Emma, lui dit-elle, auriez-vous quelque chagrin ? »

Emma ne dit rien, elle répéta sa question.

« Emma, vous avez du chagrin ? »

Emma prit sa main, qu'elle baisa en silence. Elle n'était point ingrate ; mais si le cœur affligé aime à répandre ses douleurs, la fierté veut cacher les siennes.

Madame Harley savait arrêter les marques de son amitié, lorsqu'elles pouvaient devenir importunes. Elle quitta sa jeune amie, qui, en lui disant adieu, lui annonça qu'elle ne la verrait pas de la journée. M^{me} Harley ne la pressa pas davantage, ne laissa pas soupçonner à son fils qu'Emma pût être retenue chez elle par un autre motif qu'une indisposition.

Le lendemain, Emma reparut, mais pâle, fatiguée. Elle voulait affecter la gaieté, et son sourire était celui de la douleur. Quand les yeux de madame, Harley se tournaient sur elle avec attendrissement, elle baissait les siens comme pour se dérober à sa pénétration ; puis, s'apercevant qu'elle fixait l'attention d'Auguste, elle tâchait de rassurer sa contenance, voulait paraître calme et heureuse, et, sans le savoir, donnait à ses regards une teinte de sévérité qu'Auguste n'avait jamais dû y remarquer. Il lui demanda de ses nouvelles avec intérêt, mais d'un ton plus réservé qu'à l'ordinaire. Il était sombre, taciturne, lui adressait rarement la parole, et paraissait ne le faire qu'avec peine ; il évitait de lui demander aucun détail sur ce qu'elle avait souffert ; seulement, après un long silence, pendant lequel il l'avait considérée attentivement, il s'écria tout d'un coup :

« Quelle pâleur ! »

Le son de sa voix était si altéré, qu'Emma en fut frappée au cœur, et ne put s'empêcher de tourner sur lui des yeux adoucis. Son visage portait une impression de tristesse qui la pénétra. Elle recommençait à se flatter un peu, et reprenait la volonté de s'expliquer ; mais l'instant d'après, madame Harley lui ayant conseillé de descendre dans le jardin, aussitôt qu'elle y eut consenti, Auguste se leva en disant qu'il allait faire un tour dehors. Emma, n'avait plus envie de descendre ; mais elle ne pouvait se dédire, et il lui fallut parcourir toute seule ces lieux où, la veille, il avait accompagné Anna.

A dîner elle le revit, ce n'était plus le même homme que le matin ; elle le vit gai, aimable, attentif comme à son ordinaire. Ses manières étaient toujours celles qui l'avaient charmée, mais alors sa gaieté la blessait, ses attentions lui paraissaient une insulte. Si quelquefois sa physionomie semblait s'obscurcir un peu, Emma s'adoucissait, s'accusait d'injustice. Le nuage se dissipait ; alors, plus fière et plus sévère que jamais, Emma se prescrivait la réserve et se commandait l'indifférence.

Les journées, en s'écoulant, semblaient confirmer une triste certitude. Auguste était moins chez sa mère, mais durant le temps qu'il y passait, on n'apercevait aucun changement dans sa conduite. Moins souvent obligée de se contraindre, Emma prenait davantage sur elle en sa présence ; on eût pu les voir ensemble sans remarquer la plus légère différence dans leurs manières. Mais Emma s'en dédommageait lorsqu'elle était seule, ou bien avec madame Harley. Dès qu'Auguste était sorti de la chambre, fatiguée des efforts qu'elle avait faits, elle retombait dans un morne silence : son amie la regardait, et n'osait l'interroger. Enfin, cinq ou six jours après le fatal

entretien, elles travaillaient l'après-midi l'une auprès de l'autre ; Auguste n'y était pas : Emma laisse tomber son ouvrage sur ses genoux, et paraît plongée dans la plus profonde rêverie.

« Emma ! » lui dit madame Harley. Elle ne répond point. « Emma ! » Elles lève les yeux. « Ai-je donc mérité de perdre votre confiance ? »

Sa tête retombe ; mais bientôt, reprenant son attitude naturelle, elle pose sa main sur le bras de madame Harley, et fixant sur elle un regard triste, mais calme :

« Nous nous sommes trompées, » lui dit-elle.

Puis montrant des yeux le portrait :

« Il nous a trompées ! »

« Comment ! » dit madame Harley avec une surprise mêlée d'effroi.

« Ne craignez rien, reprit Emma en s'efforçant de sourire, il n'a point trompé sa mère ; il ne démentira jamais les espérances qu'elle a conçues de lui : il n'a trompé que moi, ou plutôt je me suis abusée moi-même. Mon amie, vous aviez cru qu'Emma pourrait faire son bonheur ; elle ne lui est rien ! »

« Mon Emma ! dit madame Harley avec l'accent de la douleur ; mais qui vous l'a dit, qui vous le prouve ? »

« Tout. Il me croit prête à épouser M. Montague. »

« Hé bien, il faut le désabuser. »

« Gardons-nous en bien ! il le croit sans y prendre intérêt, sans chercher à s'en éclaircir. S'en est-il informé ? vous en a-t-il parlé une seule fois »

« Non, je l'avoue, » répond tristement madame Harley. Toutes deux gardent le silence pendant quelques minutes.

« Ah ! mon Emma, s'écrie ensuite madame Harley, quelle douce sécurité vous venez de détruire ! Mais, poursuit-elle je ne renonce pas encore à mes espérances. Arrêté par ce prétendu engagement, il aura fait taire les vœux de son cœur ; mais si cet obstacle venait à se détruire, s'il vous savait libre, peut-être..... »

« Et comment pourrais-je le détromper ? en lui laissant entrevoir.... Non, non, jamais ! Ecoutez, madame Harley : je m'éloignerai un jour ; il le faudra bien, ajoute-t-elle en souriant, et les yeux remplis de larmes. Je m'en irai loin, bien loin de vous.... et de lui ; mais vous saurez où me retrouver. Alors, il verra bien que je ne l'ai pas trompé ; alors, s'il m'aime, s'il me regrette, dites-lui tout, je vous permets de lui tout dire. Qu'il vienne, et je le recevrai..... sans déguisement, sans détour, comme celui que j'attendais.

Mais, poursuit-elle d'un ton plus ferme, en séchant ses pleurs prêts à couler, s'il ne voit en moi que l'amie de sa mère, ou même la sienne, je vous le demande au nom de ces bontés dont vous m'avez accablée, ne lui laissez jamais soupçonner qu'Emma ait eu la faiblesse d'aimer seule, et surtout d'espérer. »

« Emma, lui dit son amie en l'embrassant, je me sou mets à toutes vos volontés, j'adopte la conduite que vous voulez me tracer. Votre cœur et votre caractère vous conduiront plus sûrement que ne pourrait faire l'expérience. Gardez ou découvrez votre secret, quelque parti que vous preniez, je serai certaine que vous aurez choisi le plus convenable. »

Soulagée par cette confidence, par l'estime de son amie, Emma commençait à reprendre un peu de courage. Quelquefois ses occupations avaient le pouvoir de la distraire un moment : alors, un peu plus calme, elle revoyait Auguste avec moins d'effort, et trouvait encore des jouissances dans ce qui lui restait. La confiance revenait, un abandon plus touchant prenait la place de la tristesse ; Auguste semblait se livrer aux plus douces impressions, l'espérance renaissait dans le cœur d'Emma. Mais tout d'un coup il disparaissait, l'instant d'après on le voyait sortir sans qu'on sût où il allait, et le lendemain, sans qu'il parût la moindre altération dans son humeur, il ne se montrait qu'aux heures des repas : alors Emma retrouvait sa douleur, son dépit, ses inégalités, et tout ce qui suit la perte d'un moment d'espoir.

FIN DU TOME PREMIER.

Bibliothèque nationale de France



Tous les renvois de pages contenus dans ce
texte font référence à l'édition originale